



Le Jour où Coyote dévora le Loup
5 – Créatures et fantômes

Contents

[Title Page](#)

[Dedication](#)

[Masques](#)

[Loups et perroquets](#)

[La création de l'homme](#)

[Filles nues et garçons virils](#)

[Le vol du feu](#)

[Héros et héroïnes](#)

[Les sorcières](#)

[Hasard et sortilèges](#)

[La mort de l'homme](#)

[Créatures et fantômes](#)

LE JOUR OÙ COYOTE DÉVORA LE LOUP

Arkady K.

"Désagréable en tout, la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces, le loup est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort."

Buffon, 1758.

"La guerre est juste et les Indiens l'ont méritée par l'énormité de leurs crimes. Les Indiens sont une nation grossière, servile par sa nature. Il faut mettre un terme aux maux que les Indiens font souffrir à l'humanité."

Sepulveda, 1551.

MASQUES

Alexia - la Rebelle
Athanasie - le Mortel
Callisto - la Solitaire
Cassien - le Métis
Damon - le Diplomate
Écho - la Muse
Eleuthère - l'Observateur
Hæmon - le Narrateur
Hateya - l'Indienne
Hermione - la Sorcière
Kyra - la Sniper
Nausicaä - l'Aviatrice
Nicétas - le Gothique
Oreste - l'Addict
Orion - le Scorpion
Orphée - le Berseker
Ovide - le Sage
Pallas - le Meneur
Rhadamanthe - le Mystique
Roxane - la Princesse
Séléné - le Fantôme
Silas - le Rôdeur
Thècle - la Sainte
Valentine - la Girl Kicks Ass
Zacharie - le Héros
Zoé - l'Invertie
et
Saturne - l'Adulte

LOUPS ET PERROQUETS

La terre exsudait ; le temps des cerfs arrivait. Ce n'était pas un temps pour les loups, pas encore. Ce temps-là viendrait, plus tard. Dans l'attente, le peuple des loups restait en sommeil. Aléa heureux de la guerre, contrepoin ironique des ruines d'obsoletes empires humains, les loups revenaient sur le vieux continent, entamant la lente reconquête des territoires dont ils avaient été chassés des siècles auparavant. Les loups, à l'inverse des humains, étaient patients. Cette même patience avait permis à l'homme d'approcher la meute. À califourchon sur une branche, le rôdeur observait la dizaine de loups gris massés, dans l'attente de la fraîcheur nocturne, sur un amas des pierres cerclant le dénivelé d'un cours d'eau dont le murmure attirait à lui le silence de la forêt et les animaux en quête de clémence ; la densité de la canopée atténuait à peine la chaleur d'un sol cuisant, comme parcouru inlassablement par les tourbillons enflammés d'un solstice estival en avance d'un jour. La configuration immobile, assoupie de la meute ne permettait pas à Silas de jauger de son organisation : l'attribution des meilleures places autour du cours d'eau pouvait relever aussi bien d'un privilège de rang que d'une simple opportunité. Il avait appris à ne pas juger à la hâte, a priori. Il aurait aimé avoir le luxe de revenir plus tard, quand les loups s'éveilleraient, au crépuscule, mais Pallas lui avait donné son accord de principe pour aller voir les loups sous la condition qu'il revienne pour la veillée. "Aller voir les loups". C'est ainsi que leur meneur avait parlé, comme si la demande de Silas relevait d'une vulgaire lubie, d'un passe-temps négligeable, d'une occupation de subalterne. Comme si la guerre à laquelle ils étaient tous destinés n'était pas, elle aussi, qu'une vulgaire lubie.

La jeune femme franchit la ligne séparant la lumière solaire de la pénombre bienvenue du pigeonnier abandonné. Là, elle serait tranquille ; le soleil ne s'infiltrait en hauteur que dans le dernier tiers du bâtiment, s'engouffrant dans chaque anfractuosité des planches pourries du plafond. Tout n'était plus que pourriture et ruine, abandon et désolation. Il ne restait que des gravats de l'escalier qui devait jadis s'enrouler le long de la circonférence de la tour. Nausicaä se hissa jusqu'à l'une des plates-formes miraculeusement préservées à mi-hauteur, prenant appui sur des niches qui n'accueillaient plus que des ramiers sauvages, bienheureux de ne plus servir que leurs propres objectifs — étrange habitude mémo-génétique que ces volatiles, survivants des "Temps Glorieux de la Péninsule" (selon l'appellation majusculee du scorpion), logent encore ici. Le scorpion et les jumeaux, Hæmon et Damon, avaient proposé à Nausicaä de jouer aux cartes en attendant l'arrivée du reste de la troupe, prévue pour la fin d'après-midi, mais l'aviatrice préférait la compagnie des oiseaux à celles des hommes. Elle avait réalisé le check-up du perroquet alpha, se sustentant en même temps de rations fades et tiédasses fournies par l'homme de main de Pallas (ce type, Saturne, avait ironisé froidement, arguant que sur le front on ne lui servira pas les plats de luxe du réfectoire de l'académie) et supportant les premiers échanges d'une énième discussion politique, militaire, stratégique, et cætera, comme si ce conflit cinquantenaire pouvait sortir de l'enlisement au claquement de doigts d'une poignée de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence et s'imaginant déjà officiers et stratèges hors-pairs. Leurs discussions étaient sans fin, tout comme la guerre ; si la guerre avait une issue, Nausicaä la vivrait comme l'épilogue d'une pièce de théâtre de rue dont elle n'était qu'une insignifiante figurante. Elle avait ainsi laissé ses camarades à leurs chimères,

optant pour la tranquillité du pigeonnier délabré posté au sud du terrain d'atterrissage improvisé ; elle n'aurait pas été contre une ballade avec Silas, mais ce dernier s'était éclipsé furtivement, pour mener à bien quelques projets solitaires — le rôdeur et elle se ressemblaient, ils faisaient partis des marginaux, des moutons silencieux, à ceci près que lui aimait autant la terre qu'elle le ciel. L'aviatrice s'était endormie rapidement, artificiellement, enroulée dans un coin de la plate-forme ; le souffle chaud de la péninsule jouait avec ses mèches bleutées et faisait rouler sur le sol une seringue où se reflétait le bleu parfait du ciel. Un à un, les ramiers qu'elle avait effrayés en escaladant l'intérieur du pigeonnier revinrent se poser à l'intérieur de leurs sarcophages de pierre.

"Arrête de bricoler la radio." Les parasites filaient la migraine à Eleuthère, mais son copilote a continué de tourner les boutons sans lui prêter attention. "Arrête. Tu ne vas rien capter. On est en zone aveugle." Il aurait dû hausser le ton, mais crier n'était pas dans ses habitudes. "Les zones aveugles sont un mensonge" a concédé, renfrogné, Rhadamanthe, avant de se mettre à palabrer dans sa barbe à l'extrémité aussi affûtée que ses théories conspirationnistes. "Es-tu vraiment si naïf ? Ils émettent sur des fréquences que ton vieux coucou ne peut pas capter. Crois-moi, j'aurais mon équipement : on en capterait des choses intéressantes. Tiens, l'autre soir, j'ai intercepté des transmissions mentionnant la présence de rebelles dans la péninsule. Ah ! Quand je leur ai dit, Pallas et Orion m'ont ri au nez. Ils ne riront pas quand les rebelles nous tomberont dessus et nous égorgeront pendant notre sommeil." Eleuthère soupira, concentrant son attention sur l'aiguille parfaitement immobile de l'altimètre. Rhadamanthe voit, entend,

sent des rebelles partout ; inutile de le contrarier. Eleuthère ne contrariait jamais personne de toute façon, il préférait observer, même si, avec le temps, les images finissaient par couler sur lui sans l'imprégner. Le mystique revint à la charge : "Tu sais, j'ai entendu des trucs à propos de camps secrets où l'empire entraînerait des commandos d'élite, des camps planqués dans ces zones aveugles." // "Dis-moi, si on ne peut pas capter ces fréquences secrètes avec la radio, pourquoi tu t'obstines à les chercher ?" Rhadamanthe a gratté nerveusement le fin collier de barbe noir soulignant son visage avant de répondre : "Si on n'essaye pas, on ne trouve pas." Imparable connerie. Eleuthère aurait cent fois préféré la compagnie de Nausicaä dans l'habitacle (elle aussi savait que le ciel ne s'accommodait que du silence), mais deux voyages s'étaient avérés nécessaires et seuls lui, Pallas et Hæmon connaissaient la localisation exacte du manoir ; ses amis lui ayant fait comprendre qu'ils devaient faire partis tous les deux du premier voyage, en bon suiveur Eleuthère avait hérité du nabor mystique comme copilote, fin technicien mais insatiable commère, dont l'unique mystère pour l'observateur était de n'avoir rejoint aucun de ces groupuscules désuets tels que les goths de Nicétas — le mysticisme de Rhadamanthe ne pouvait sans doute être compris de personne d'autre que lui. "Les bersekers. Ça me revient. Le commando d'élite de l'empire. Je suis sûr qu'ils les droguent pour en faire des machines à tuer, des loups de guerre." Foutaises. Eleuthère avait entendu parler des bersekers, par Hæmon ou Pallas probablement, mais il s'agissait à sa connaissance d'escouades redoutables de la république, méconnues mais loin d'être secrètes. Eleuthère ferma les écoutilles, laissant Rhadamanthe à ses délires paranoïaques d'une autre époque ; son regard vogua en dehors du cockpit, à cinq milles mètres d'altitude, vers un ciel sans nuages. Le perroquet bêta venait de franchir le golfe séparant le vieux continent de la péninsule.

Eleuthère ne put s'empêcher d'observer les décombres urbains sur la rive sud de l'isthme. Son père lui avait fait visiter, alors qu'il n'était qu'un enfant, cette place forte, ce carrefour maritime commercial et stratégique ; il avait été ébloui par le faste de la zone portuaire, l'architecture raffinée des maisons marchandes, les appareils luxueux du palais qu'un maréchal émérite avait érigé dans les hauteurs de la ville ; cette image, la gloire latente de l'empire, l'avait marqué à vie, comme on marque du bétail à chair blanche, s'imposant sans cesse face aux doutes qu'il aurait pu nourrir contre l'ordre établi inculqué par l'académie. Dix ans plus tard, le corps décomposé de son père reposait dans une fosse commune après qu'il ait tranché la gorge de sa femme et celle du colonel qui avait profané son intimité, et la ville frontière n'était plus que ruines en décomposition abandonnées aux nomades, aux pillards et aux chèvres ; la légende voulait que l'eau du golfe, une tache noire vue d'en haut, était impropre, contaminée par le sang des morts. Les temps avaient changé. Il était peut-être temps que lui aussi change.

La soute du perroquet sentait le renfermé doublé de la sueur âcre des passagers, sept hommes d'un côté, neuf femmes de l'autre. Tous jeunes et impatients, imbéciles et puants. Ils volaient depuis au moins deux bonnes heures et cette impatience juvénile, accentuée par le confinement, gonflait en eux de façon charnelle, venant à bout de leurs inhibitions. Athanase adorait ça : la promiscuité sauvage et asexuée, le collectif braillard et agité, les odeurs de chair, de sang et de foutre — les prémices illusoire d'un combat dantesque. Il avait regardé des vidéos d'archives de cette activité passéiste pratiquée par les hommes d'avant-guerre qu'ils appelaient "sport". Il avait jugé cela amusant mais, par la barbe du général, rien de tel que

de se battre et de faire couler le sang ennemi pour se sentir vivre. La guerre avait supplanté tous les sports. Du haut de sa toison rousse foisonnante, le mortel humain s'imaginait déjà en héros immortel et solaire, lui et tous ses frères et sœurs d'armes ; il avait hâte d'en découdre, de faire tomber des têtes, de faire bouffer leurs merdes à ces fils de pute de la république (selon l'expression consacrée à l'académie). Athanase était las des entraînements, des simulations, des manœuvres, des discours. L'exaltation des premières années avait cédé le pas depuis longtemps à une insatisfaction latente, à un arrière-goût amer qui donnait envie de cracher. Faire semblant de se battre, c'était comme éjaculer avant de jouir, c'était un truc de puceaux, de première année. Les promesses gaillardes des aventures à venir avaient malgré tout un côté nostalgique ; ça lui coûterait de dire adieu à ceux qui avaient formé son collectif et modelé son imaginaire guerrier. Leurs noms résonnaient dans sa tête comme ceux de divinités antiques : Orion, Valentine, Orphée, Callisto, Zacharie. Le monde n'avait que faire de divinités intangibles, seuls les guerriers inscriraient leurs noms dans la mémoire collective du peuple. Zacharie. Son pote, son frère de sang ; ils attendaient leur affectation respective, espérant que l'appui de leurs instructeurs suffirait à les envoyer dans la même compagnie, mais les décisionnaires étaient des bureaucrates indécis et trop éloignés de la réalité — après tout, c'était cette bureaucratie rampante et totalitaire la grande responsable du lent effondrement des états nations de leurs grands-parents. "On verra. Au pire, le champ de bataille n'est pas si vaste" avait répondu son ami face à ces inquiétudes. Zacharie avait raison : réjouissons-nous du passé avant de célébrer le futur. "Hé, les mecs [pour Athanase, le vocable mecs s'adressait aussi bien aux hommes qu'aux femmes], c'est quoi votre meilleur souvenir de ces trois dernières années ?" Inutile de remonter au-delà, quand leurs chemins

divergeaient encore. Zacharie : "La branlée que je t'ai mise la semaine dernière ? [Rires diffus] Non, mmm, plutôt la première fois qu'on a été largué sur le terrain, en forêt, la première fois qu'on a vraiment été dans la merde." Orphée : "Ouais. Pareil. Devoir chasser et tuer pour survivre." Valentine : "L'examen d'infiltration. Désolée d'être trop subtile pour vous, les mecs. [accent sur mecs]" Alexia : "Hier soir [voix chaude, enjouée], quand Zacharie m'a attrapée et que... vous voulez vraiment les détails ? [Tout le monde, presque, a rigolé] Ok, disons alors le jour où je t'ai rencontré, mon bel amour." Écho : "Pour rester dans le même ordre d'idée, moi c'est le jour où j'ai enfin décidé de plaquer ce connard de Hæmon [Des hou plus ou moins approbateurs]." Hermione : "C'est mesquin de tirer dans le dos des absents." // "Parce que tu crois qu'il se prive lui ? [Prenant une voix mâle snob] Hermione, cette peste, ce n'est pas un amour qu'il lui faut, c'est un coiffeur ! [Rires et applaudissements]" // "Tes dure. Vous avez eu de bons moments..." // "Et toi, Hermione, dis-nous, c'est quoi ton meilleur souvenir ?" // "[Hésitations] Je crois que ce sera aujourd'hui, et demain. J'ai hâte de passer à autre chose... Ces années n'ont que trop duré." Valentine : "Tu veux voler de tes propres ailes ?" // "En sorte." Oreste [son cousin ; changement de sujet] : "Moi, c'est quand j'ai buté le morveux qu'il m'avait attribué." Athanase : "Tu triches ! C'était il y a des années, avant..." // "...avant de me faire chier avec des gros balourds comme toi, le rouquin." Ovide [séparant le grain de l'ivresse] : "Tu n'as pas répondu à ta propre question, mortel." Athanase : "Le premier jour. Mon meilleur souvenir c'est notre premier jour ensemble. J'ai su qu'on allait tous bien s'entendre ! [Rires de complicité ou d'aberration]" Oreste : "Putain de mauvais trip" // "Hé mec, saute du perroquet si notre compagnie te déplaît !" Ovide [intervenant encore] : "Sauter dans le vide... ça serait un sacré souvenir. Contempler la mort monter à nous, ou nous aller vers elle." Zoé : "Pessimiste jusqu'au dernier jour

?" // "Oui, mais je me rassure en me disant qu'une multitude de braves comme notre bon camarade Athanase sont prêts à se jeter dans la cage aux lions avant nous." [Liesse générale. Vraiment ? Nicéas et Kyra, bien que silencieux, suivaient avec amusement les échanges ; Cassien semblait détendu en l'absence de ses persécuteurs habituels ; Hateya avait semblait-il esquissé l'ombre d'un sourire, mais une erreur d'interprétation restait possible. Restait, à chaque extrémité de la rangée de femmes-mecs, deux d'entre elles qui ne participaient pas à l'euphorie et à la communion des corps, et personne, et Athanase le premier, ne s'en rendait compte ; l'instinct grégaire rendait l'exclusion volontaire invisible. D'un côté, Callisto la solitaire, le regard perdu dans la contemplation de grains de poussière voltigeant dans les rayons qui filtraient à travers les hublots ; de l'autre, la timide Thècle, le regard fixé à la rampe arrière, vers le dix-septième passager qu'elle seule voyait.]

"Au fait, c'est quoi le plan ? Que nous réserve Pallas ?" // "Tu lui demanderas." // "Ah, ah. Je sais que tu sais. Dis-moi. Tu me fais confiance, non ?" Eleuthère ignora la question, imposant un silence impoli. Faut dire que ce type n'était pas un grand bavard ; sans imagination, carré et austère, une armoire à glace dans laquelle Hæmon et Pallas jugeaient la perfection de leur teint olivâtre et la coupe méthodique de leurs cheveux lissés. Rhadamanthe se méfiait du garde du corps (du chien de garde ?) du fier meneur et du beau parleur, comme il se méfiait de ceux qui en pensaient plus qu'ils n'en disaient ; de son point de vue, tout le monde avait quelque chose à cacher. Les premiers temps, il avait classé Eleuthère dans la catégorie des brutes épaisses, une sous-caste des guerriers auto-proclamés comme Orion ou Athanase, mais dénués de cet héroïsme

béat (et volontiers stupide) qui caractérisait cette endive de Zacharie, puis, un soir, l'observateur avait montré un autre visage, une autre voix, il avait sorti de son casier comme un luth, avec un long manche étroit et une caisse piriforme (Rhadamanthe n'avait jamais rien vu de tel, il s'était demandé où Eleuthère avait bien pu se le procurer — la musique était l'apanage désuet des nobles, non des militaires), et il en avait joué avec une délicatesse inattendue, la fluidité de la mélodie faisant oublier la voix râpeuse du jeune homme ; le mystique avait alors changé son camarade de catégorie pour le ranger dans les erreurs d'aiguillage : Eleuthère n'avait rien à faire parmi eux, ses mains n'étaient pas celles d'un tueur. Alors, que faisait-il encore parmi eux ? Le perroquet amorça un virage, longeant la côte de la péninsule ; le regard de Rhadamanthe accrocha, au milieu des terres désolées, la silhouette immobile et menaçante d'une ancienne centrale thermique hors service. Lui, à l'inverse, ne s'était pas trompé de voie : le fin barbu se considérait comme un radio-opérateur de génie, sans conteste l'un des meilleurs de l'académie, même s'il n'était pas reconnu à sa juste valeur par ses instructeurs et ses condisciples. Ainsi allait la vie, on avait perdu le compte des savants illustres pendus lors de la guerre par des militaires rustres et d'une intelligence médiocre, dont le seul fait de gloire était de bander les muscles devant des jeunes femmes affolées par tant de virilité démonstrative ; même Natalia, la jolie techno de la promotion suivante, une rouquine craquante et plutôt bien formée, la seule que le mystique considérait (presque) à son niveau, avait succombé aux charmes d'une énième montagne de stuc. Aucune guerre n'avait été remporté par l'accumulation de masse musculaire, elles l'avaient toutes été grâce à la maîtrise des réseaux d'information et à la compréhension des forces en mouvement ; Natalia finirait par s'en rendre compte (il comptait bien rester en contact radio avec elle). Rhadamanthe se résignait souvent à cette

triste constatation qu'il comprenait mieux le monde qu'il ne comprenait le cœur des filles. Larguant ces pensées trop amères vers l'horizon, Rhadamanthe réalisa qu'Eleuthère avait poussé trop au sud leur plan de vol, probablement pour le plaisir d'admirer la mer flirter avec le rivage de la péninsule ; il réalisa aussi que, avant ce jour, il n'avait jamais vu la mer autrement que sur une photographie numérique. Comme si elle avait retenu son flux jusque là, la masse de bleu lui fouetta d'un coup le visage ; c'était inattendu, ce bleu. Il connaissait par cœur une centaine de codes hexadécimaux de bleus, mais aucun ne correspondait à celui-là — la réalité était plus nuancée. Rhadamanthe toucha du doigt une nouvelle forme de vérité : c'était pour ce bleu-là, pour sa domination, que des peuples se battaient depuis des millénaires et se battraient encore et toujours. Il n'était pas dupe : la guerre ne cesserait pas avec sa génération (même s'il aimait croire qu'il y jouerait un rôle plus significatif que ses camarades de promotion). La vue de la mer lui rappela aussi autre chose : "Tu sais que l'empire a réalisé des tests nucléaires en pleine mer à une époque. Ces expérimentations douteuses ont donné naissance à des poissons hybrides, de véritables montres marins dignes de légendes anciennes. J'ai même vu qu'une race de varans mutants avaient ravagé une île et dévoré ses habitants, pas loin d'ici, vers l'ouest. L'armée a dû tous les tuer : les varans et les survivants. Ne laisser aucune trace, tu sais comment ça marche ?" Le pilote ne répondit pas, ne faisant même pas mine d'avoir entendu ; Rhadamanthe n'insista pas, se détournant de la mer pour essayer à nouveau de régler la radio. Il finirait bien par capter quelque chose, peut-être des transmissions émises par cette centrale thermique abandonnée, se pouvait-il que des expériences secrètes y soient menées par l'empire ?

Roxane était la plus belle femme du groupe (en tout cas, se considérait comme telle), et Pallas était le plus bel homme (en tout cas, elle le considérait comme tel). Non, pour être totalement sincère, Athanase avait eu sa préférence, avant qu'elle ne considère au fil du temps que sa toison rougeoyante et ses attributs masculins flatteurs n'étaient que maigre compensation eu égard à son réel manque de subtilité et de finesse ; ce constat fut malheureusement trop tardif et elle commit l'erreur, par un jeu pervers qui se retourna contre elle, de fréquenter (et aussi, oui, de coucher avec) l'un de ses amis, ce taré d'Orphée, fruit probable de l'union consanguine de deux bovins sous-alimentés — Orphée qui ne semblait vraiment pas aller mieux depuis qu'il s'était teint les cheveux en rouge, et pas un rouge sombre, disons élégant, comme celui d'Alexia, la sempiternelle rebelle de service (non que Roxane critiquait cette attitude, elle avait eu elle aussi une phase rebelle [entre guillemets], mais il fallait grandir un jour, être mature [entre guillemets aussi]), non, cette brute avait opté pour un rouge rouge, limite sanglant, comme si sa tête venait de ressortir des entrailles d'un corps tout juste éventré. Contrairement à Athanase donc, Pallas n'était pas que beau, il s'imposait aussi comme l'élément le plus charismatique du groupe. Son autorité naturelle, sa voix charmeuse, sa stature dominatrice, son raffinement qui ne confinait pas au maniérisme mais à certaine grâce efféminée, tout cela faisait de son amant un meneur-né. Il rayonnait, à l'inverse de ce diable d'Hæmon qui obscurcissait tout à des kilomètres à la ronde. Roxane était satisfaite de cet état de choses. Nue, devant l'une des quatre baies vitrées de l'observatoire circulaire qui surmontait le manoir, il fallait reconnaître que la princesse n'avait pas tort de se trouver belle : un visage chaleureux et harmonieux où trônaient des yeux verts dont elle savait jouer, une chevelure dont les boucles dorées frôlaient

amoureusement ses épaules ; un corps certes petit mais, comme dirait Ovide, bien adapté aux plaisirs de l'œil et de la chair. Elle était convaincue que Pallas la préférait entre toutes ; la sculpturale Valentine manquait de manières, la jolie Écho pouvait d'un unique regard congeler le moindre mot d'amour, la charmante Alexia n'était carrément pas du même monde, la redoutable Kyra tenait trop à son indépendance, quant aux autres, elles étaient globalement physiquement insignifiantes ; oui, Pallas la préférait car il aimait en elle ses ascendances nobles et sa rondeur charnelle, deux qualités indispensables aux yeux d'un homme de sa trempe. Roxane finit par se lasser de son reflet pour jauger une fois de plus l'arrière-plan et la triste condition de la demeure où Pallas les avait conviés pour quelques jours de liberté : un jardin desséché, rendu encore plus aride par l'éclat brûlant du soleil, coupé en parts égales par des allées de graviers gris menant en son centre, un puits couvert au sculptures miraculeusement intactes ; autour, un gâchis d'annexes délabrées, garages, pigeonnier, salle de chasse, écuries, logis des domestiques, autant de rappels d'un passé fastueux. Difficile de ne pas partager la rancœur de Pallas envers l'hégémonie militaire de l'empire quand on voyait quel sort celui-ci réservait à de telles propriétés. Son amant était souvent venu ici ces dernières années, parfois avec Hæmon, jamais avec elle (c'était semblait-il trop compliqué à organiser) ; elle ne comprenait que maintenant qu'il avait tenu à garder secret ce refuge, cette pièce qu'il s'était échiné à restaurer et à entretenir, comme on caressait le souvenir d'un moment précieux pour ne pas l'oublier. Tout à la fois chambre, bureau, bibliothèque et salon de causerie, l'observatoire du manoir pourrait convenir à Roxane comme dernière demeure. S'éloignant de la vitre (qui savait si cet étrange boiteux, ce Saturne auquel Pallas semblait accorder toute confiance, ne la matait pas depuis un recoin ombragé), elle longea une bibliothèque basse en bois ouvragé, ses

doigts volant sur des couvertures en cuir ornées de lettres dorées ; elle aurait aimé prendre le temps d'en feuilleter un, même si pour une femme comme elle, vivant dans le présent, elle doutait que leur contenu austère puisse l'intéresser véritablement, mais, pour l'heure, Pallas avait d'autres projets. Assis à son bureau, son amant finissait de ranger, classer et couper des feuilles de papier. Elle s'est avancée lentement, à pas de loup, pour poser sa main sur son épaule nue ; il ne sursauta pas, comme s'il l'avait sentie approcher, achevant méticuleusement une dernière tâche, celle, à l'aide d'une fine dague décorative, de couper en une vingtaine de morceaux une ultime feuille de papier manuscrite. Les deux mains de Roxane se glissèrent doucement sur son torse, patientes, attendant leur heure. Quand Pallas se leva, soulevant sa princesse, sa petite Athéna comme il l'appelait dans l'intimité, pour la porter jusqu'au lit, sa main était toujours refermée sur la dague coupe-papier.

Les loups s'étaient réveillés un à un, se regroupant en un cercle lâche autour du loup alpha, une bête imposante d'un gris sombre à l'envergure proche de celle d'un homme ; une portée de louveteaux en âge de gambader tourbillonnaient autour de la meute, en proie à une surexcitation manifeste que leur nourrice ne parvenait à apaiser. Silas avait un instant crû qu'ils avaient détecté son odeur, bien qu'il eut pris le temps de s'approcher, de laisser l'environnement forestier s'en accommoder, puis rapidement il s'était rendu compte que l'attention des loups se focalisaient vers le sud, à l'opposée de sa planque ; levant les yeux à l'instar des bêtes, il finit par apercevoir, et entendre, une croche verte dans la partition bleu horizon du ciel. Le second perroquet. Le reste de la troupe arrivait. L'ouïe des loups avait perçu le bourdonnement de l'appareil bien avant lui. Cela ne

rassura pas le rôdeur pour autant ; non, la meute était ouvertement en état d'alerte, le museau droit, les oreilles pointées vers l'avant, les muscles des pattes tendues, alors que le survol de la forêt par des humains ne devait pas être si rare. Silas se rappela l'état de stress dans lequel il avait vu par le passé des loups adoptés et traités comme des chiens par des humains méprisants et méprisables (son oncle avait voulu lui faire la leçon sur les chimères de la domestication) : ce stress était désorganisé. Là, à l'inverse, la meute s'était rassemblée en une formation réfléchie, raisonnée ; les loups n'étaient pas stressés, ils étaient inquiets, comme le seraient les habitants d'une ville à l'approche d'une escouade de bombardiers. Même le loup oméga, reconnaissable par son allure défroquée et sa queue rentrée, s'était joint au cercle sans susciter de réprimande. Près de lui, une belle bête d'au moins quatre-vingt kilos, probablement l'un des loups bêta, donna des coups de museau à l'une des louves, comme pour l'orienter vers l'est — voulait-il l'exhorter à ramener les louveteaux à la tanière ? La louve, la louve alpha ?, resta immobile, attendant l'aval de leur meneur pour prendre une décision. Les pensées et les actions d'un loup étaient d'une logique et d'un pragmatisme clairvoyants — un truc avec les loups : ils ne s'embarrassaient pas de mots. Puis, après de longues minutes d'expectative, après que toute trace visuelle et auditive de l'intrus ait disparu (et qu'il soit probablement arrivé à destination), le loup alpha donna tacitement le signal du départ. Contrairement aux attentes de Silas, la meute ne repartit pas vers l'est, vers où il supposait que se trouvait la tanière des petits, mais les bêtes prirent la direction du sud-ouest ; le rôdeur n'eut pas besoin de faire recours à ses talents d'orientation pour comprendre aussitôt que les loups faisaient marche vers le manoir.

LA CRÉATION DE L'HOMME

Coyote était satisfait du monde qu'il avait créé. Il devait à présent créer le peuple qui allait y vivre. Aussi, Coyote convoqua les membres de son propre peuple pour prendre conseil auprès d'eux, comme il avait l'habitude de le faire, même s'il se savait être le plus malin d'entre tous. Aigle fut le premier à venir, suivi de Grizzly, Castor, Loup, Cougar, Hibou, Loutre, Porc-épic, Souris, et en bon dernier Léopard. Coyote leur demanda comment devaient être ceux qui peupleraient le monde qu'il avait créé. Pendant une journée entière, ils débattirent du sujet. Grizzly dit que les gens de ce peuple devraient être grands et forts afin de dominer le monde créé par Coyote, et qu'ils devraient avoir une grosse voix grave et de larges pattes griffues afin d'effrayer leurs ennemis. Porc-épic dit qu'ils devraient être petits afin de se dissimuler aux yeux des prédateurs, et que leur peau devrait être recouverte de piquants pour dissuader leurs assaillants. Castor dit que de grandes dents et une large queue leur seraient utiles pour tirer profit du bois des forêts et pour parcourir les rivières du monde de Coyote. Aigle dit que le pouvoir de voler surpassait celui de nager, et que ce peuple devrait avoir une vue perçante afin d'admirer tous les détails de la création de Coyote. Cougar dit que le peuple devrait faire partie de cette création plutôt que de la survoler, et que Coyote serait idiot de ne pas créer un peuple agile et puissant, capable de bondir, grimper, et embrasser toutes les courbes de son monde. Tous les membres du peuple de Coyote parlèrent ainsi, sauf Léopard et Loup plus loquaces la nuit que le jour, jusqu'à ce que le rire de Coyote résonne dans la vallée où ils s'étaient rassemblés. Il se moquait d'eux car tous voulaient modeler le peuple de Coyote à leur image. Or,

c'était un monde nouveau que Coyote avait créé, il voulait donc un peuple nouveau, un peuple en accord avec ce nouveau monde. Furieux ou vexé, aucun n'écoula les critiques de celui qui les avait convoqués et tous, sauf Loup et Lézard, ramassant une poignée de la terre de Coyote, se mirent à modeler dans leur coin leur propre peuple. Coyote, le plus malin d'entre tous, et aussi l'un des plus patients, attendit aux côtés de Loup et de Lézard. Les autres peinaient tant dans leur tâche que, à la tombée de la nuit, ils s'endormirent sur place, aux côtés de leurs œuvres inachevées. Coyote se mit alors au travail. Il créa deux formes à partir d'une unique boule de terre, les modela en s'inspirant et équilibrant les envies de ses prédécesseurs. Il dota son peuple de la stature de Grizzly, de la vue d'Aigle, de l'art de la nage de Castor, de la puissance de Cougar, de la sagesse de Porc-épic, et ainsi de suite. Il ne prit rien de son rival Loup car Coyote jalousait l'intelligence et la force de celui-ci. Il termina en les dotant de sa propre ruse. Au matin, l'homme et la femme peuplaient le monde de Coyote. Peu rancuniers, les membres du peuple de Coyote abandonnèrent leurs créations inachevées de la veille, puis Grizzly se changea en grizzly, Aigle en aigle, Cougar en cougar, et tous se transformèrent pour donner vie aux animaux, et à travers eux apprendre aux hommes et aux femmes à vivre dans le monde.

FILLES NUES ET GARÇONS VIRILS

Quand l'aviatrice s'était éveillée de ses rêves d'îles et d'ombres, tout le monde était arrivé et tout le monde était reparti. Presque tout le monde. Une ombre massive était affairée auprès du moteur du perroquet bêta, stationné à côté de l'alpha sur le terrain dégagé faisant office d'héliport à l'ouest des jardins ; au-delà tout semblait désert, le manoir et ses dépendances rendus à leur oubli décennale. Le soleil, masqué par les montagnes lointaines, ne baignait plus le pigeonnier et bientôt le domaine tout entier serait plongé dans leur ombre, bien avant la venue de la nuit. "Salut Eleu." Le grand pilote s'était redressé, jetant un regard stoïque à la jeune femme qui venait vers lui. "Ah. Tes là, toi ?" // "Ouais." Nausicaä s'approcha du perroquet. "Tu bricoles quoi ?" [Haussement d'épaules, un vent chaud balaya la poussière aride des jardins stériles.] "Je regarde. Hæmon nous a dégoté de beaux jouets." // "Ouais." Puis : "Ils sont où tous ?" // "Partis se baigner. Pallas et Roxane sont restés ici [Regard vers le dôme vitré de l'observatoire], là-haut." // "Silas ?" // "Pas vu. Si ça se trouve, on ne le verra pas avant demain... si les loups ne l'ont pas mangé d'ici là." Le soupçon d'humour d'Eleuthère ne s'accompagna même pas d'un début de sourire ; était-ce vraiment de l'humour ? "Et Nicétas ?" [À défaut du rôdeur, contentons-nous de son ami goth.] "Parti se baigner." [Fais chier.] Nausicaä hésitait à retourner au pigeonnier quand Eleuthère, après avoir refermé méticuleusement le volet métallique du perroquet, s'avança vers elle. L'observateur dépassait d'au moins trente centimètres l'aviatrice ; il baissa ses yeux lourds vers les iris brillants de sa camarade. "Je te fais faire le tour du domaine en attendant les autres ?" Nausicaä acquiesça. L'avantage quand Eleuthère vous proposait une ballade, c'était que vous saviez qu'il n'allait pas s'embarrasser à vous faire la conversation.

Le sage regardait l'eau s'écouler sur le corps de Valentine. Les vagues cristallines de la cascade se fracassaient sur le trapèze de la jeune femme avant de ruisseler sur sa peau, enrobant ses seins pleins d'un voile étincelant ; les rayons avides du soleil faisaient de ses tétons des dards acérés et menaçants. Valentine étira ses muscles brachiaux, attirant à elle la force tellurique du lac, avant d'essorer sa longue chevelure châtain qui retomba dans son dos comme une lame droite, prête à l'emploi. Tirés en arrière, ses cheveux révélaient l'entière et la droiture de ses traits ; leur équilibre et leur simplicité évoquaient ceux d'un visage taillé dans le roc par une main plus avide de rigueur que d'esthétisme. Le visage de nombreuses déesses oubliées avait cette rigueur — les figures divines ne se livraient pas à la minauderie ou au marivaudage des dryades et des naïades. Valentine aurait pu prêter ses traits à une obsolète déesse de la chasse ; son ventre plat à faire rougir la princesse de Pallas et son pubis rasé que venait caresser la ligne de l'eau ne seraient jamais dédiés à la fécondité. Son corps resplendissant sous le rideau diaphane n'était pas qu'inspiration de poètes et exaltation de mâles, il était d'une façon primale offert à la guerre. Valentine était ce qu'on avait coutume d'appeler dans le jargon militaire de l'empire un monstre de guerre. Elle impressionnait par son instinct, son sens aigu de l'observation, sa rapidité d'action. À l'époque, il lui avait fallu à peine une semaine pour rallier autour d'elle toutes les autres (les envieuses excepté), prêtes à lui obéir implicitement lors de chaque épreuve : Kyra, Zoé, Callisto, Alexia (avant que celle-ci ne se cache sous un masque de rebelle du tout venant) et Thècle, la petite Thècle, sa protégée. Évidemment, cette belle simplicité sculpturale de déesse guerrière affichée par

Valentine, en partie malgré elle, n'était qu'un masque. Ovide savait y déceler des fissures. Derrière ce masque infaillible se cachaient les faiblesses de l'humaine : une sensibilité malvenue, une fragilité inadmissible. Ovide n'avait pas réussi à aller au-delà des présomptions, mais il savait qu'on ne cultive pas une telle solidité de façade sans en payer d'invisibles souffrances en retour. Valentine croisa son regard, lui sourit brièvement, comme sourit une amie loyale, sans concupiscence, un sourire frais et entier qu'un voile d'eau parvint cependant à faire trembler le temps d'un reflet. Kyra passa en nageant et, éclaboussant Ovide, rejoignit son amie. Ils étaient une dizaine à se rafraîchir ainsi dans le lac, protégés de la chaleur étouffante du soleil par une canopée bienveillante, tous entièrement nus. La réalité de la guerre, la persistance de la désolation, la proximité de la mort avaient rendu la chair moins noble, moins exotique, moins intime. Même si le concept de mort était moins familier pour leur génération que pour celle de leurs parents, la déstructuration du cycle abstrait de vie et de mort avait enjoint les hommes à en abstraire d'autres. Les visions réelles ou rapportées de charniers charbonneux, de cadavres nus amassés sans ambages, les scènes de torture capturées et retransmis en temps réel sur le réseau (à l'époque où celui-ci fonctionnait encore — même si Rhadamanthe prétendait qu'il n'avait jamais cessé de fonctionner) avaient achevé de briser les derniers tabous que la révolution culturelle et sexuelle précédant le grand conflit avait déjà sérieusement affaiblis. Les corps n'avaient plus à être dissimulés au regard d'autrui ; au contraire, une chair vivante, saine, intacte suscitait un afflux d'enthousiasme, d'espérance. Le rapport à la sexualité avait basculé au milieu de la guerre : l'accouplement était devenue autre chose qu'une jouissance biologique, il incarna alors la survie, la preuve de la vitalité des partenaires alors que des foyers, des immeubles, des villes entières s'effondraient sur tout le

continent ; vers la fin, quand l'enlèvement du conflit était devenu une fatalité, les gens se rappelèrent qu'il était aussi question de reproduction dans l'affaire : l'espèce humaine survivrait, finalement. Les habits ne masquaient plus les corps, reprenant leurs usages fonctionnels (se protéger du froid et des maladies, signifier une appartenance ou un rang social) ; ils faisaient également à nouveau office de masques, participant de l'image que chacun voulait donner aux autres. Ovide savait pour les masques, comme il savait que si le tabou de la chair avait disparu, le plaisir (et le désir) persistait plus que jamais ; il portait ce savoir pérenne comme il portait cette large cicatrice barrant son visage : l'envie était là, survolant la surface du lac comme un courant électrique. Ovide lisait, mieux que tout autre, les schémas du désir, les tics, les regards passagers, les actes manqués. Il lisait dans le masque d'indifférence d'Hæmon qu'il désirait encore la froide Écho (difficile de dissimuler l'ardeur d'un regard) ; il savait que le lien fusionnel entre Zacharie et Alexia n'était pas aussi solide qu'ils le clamaient (trop de reproches glissés à demi-mot) ; il n'ignorait pas que Rhadamanthe, assis là-bas sur les rochers, aurait été ravi de le savoir aussi, lui qui faisait si souvent semblant de bidouiller son attirail électronique alors qu'il ne cessait de jeter des regards intenses à la rebelle et écœurés à son héros ; il regrettait que le mystique ignore qu'il n'était pas indifférent à la timide Thècle, assise entre lui et Cassien, tous trois encore habillés, un curieux triangle puisque le métis d'orient et la sainte nourrissaient aussi quelque étrange attirance l'un envers l'autre (ce genre d'attirance mal assumée qui font baisser les regards de ceux qui l'éprouvent), comme si la carrure maigrelette et inadaptée de Cassien ne rentrait pas dans le modèle guerrier inspiré par Valentine, le mentor de Thècle ; Ovide travaillait encore à déchiffrer les passions du métis, plus difficile à cerner que celles de ses compatriotes, tout comme, également hors de l'eau, celles

d'Hateya, l'indienne, et de sa camarade Callisto, qui arborait un nouveau masque, celui d'une solitude forcée, suite à sa séparation d'avec le rôdeur (même si sa liaison avec Silas n'avait jamais été officielle, elle n'avait jamais été un secret pour le sage). Une autre était restée hors de l'eau. Un triangle d'inadaptés, un duo de solitaires et une âme perdue face à de grands enfants s'éclaboussant dans un lac hors du temps. L'âme perdue était la meilleure ami d'Ovide, sa confidente (sous certaines réserves), la seule devant laquelle il avait accepté de relever son masque ; pauvre Zoé, elle s'était infligée un désir impossible.

L'homme tira sur sa barbe rouge sans ménagement, comme pour en arracher une poignée de poils, avant de s'en prendre à son cuir chevelu qu'il laboura presque frénétiquement, le griffant probablement à de nombreuses reprises. Le berseker était énervé — non, excité — non, insatisfait — non, impatient — non. Il ne savait pas définir cette sensation récurrente — le mot manque ayant pris un tout autre sens au cours de la guerre. Il ne se sentait pas à sa place ; il lui fallait de l'action, de l'action véritable, s'entraîner, se battre, un combat à mains nues contre Athanase (et non aller nager dans un bassin champêtre comme des nobliaux invertis), ou alors un rapport sexuel, maintenir une femelle à terre d'une main, à même le sol, la cogner et la pénétrer de force (mais même la garce avait préféré aller se baigner, montrer ses fesses plates à qui voudrait s'en emparer). Pour le sexe, il se rattraperait cette nuit, cette dernière nuit ; et il comptait sur Pallas pour lui fournir demain l'action escomptée. Ce Pallas était un beau parleur, fat et orgueilleux, mais il savait s'imposer en meneur, en homme d'actions prompt à envoyer ses troupes dans la mêlée sans tergiverser ; ce

serait grâce des hommes comme lui que les charognards de la république seraient chassés du vieux continent. Le Berseker se prenait parfois à imaginer un avenir où il serait l'un des lieutenants de Pallas, celui qui s'assurerait de la bonne exécution de ses ordres (vous avez entendu ce qu'a dit le chef ?), celui qui organiserait les campagnes, les ratissages, les épurations (hommes, femmes, enfants, qu'il n'en reste aucun), celui qui victoire après victoire trinquerait dans les salons privés ; mais il aurait fallu pour cela qu'il suive le cursus des officiers, qu'il gâche des années entières en attermoissements et en jérémiades — il n'en avait pas la patience. Il lui fallait une dose sans attendre. Il aurait dû en acheter davantage à Oreste, ce sale pervers sans doute occupé à tripper en matant des filles nues. Il fallait qu'il trouve quelque chose. Orphée cracha une large glaire marronasse, puis écarta une branche avant de s'enfoncer plus profondément dans les bois.

L'adulte n'approuvait pas cette baignade. Voir des adolescents se prenant pour des hommes s'ébattre dans l'eau, alors que partout ailleurs sur le continent des gens combattaient pour leur liberté, avait un relent nauséabond. La jeunesse restait la jeunesse. Attirée par le cadre paradisiaque inattendu de cette rivière cascadant à flancs de montagnes ; envoûtée par la végétation luxuriante et protectrice entourant le lac, refuge intimiste face à l'aridité et la canicule de l'autre versant (il ferait bientôt plus de quarante degrés dans la région) ; ensorcelée par la transparence de l'eau, bien plus soyeuse que l'eau recyclée poisseuse de l'académie. Comme avait dit leur meneur, cela aurait été dommage de ne pas en profiter, de ne pas faire cette marche forcée d'une heure plein ouest pour un peu d'eau pure. Pour Saturne, tout cela puait l'imprudence, l'affirmation

de soi, la méconnaissance de la loi fondamentale de l'univers : la mort n'attend pas d'être invitée, elle entre sans frapper. Toute cette opération était imprudente, il l'avait répété à Pallas, en vain : celui-ci, sous l'influence de son narrateur, tenait à son petit rituel et n'écoutait les conseils d'un vétéran boiteux que quand ils concernaient le déroulement opérationnel des événements. Si la république avait eu vent qu'une poignée d'élèves, dont certains de noble ascendance, s'étaient isolés ici, elle n'hésiterait pas une seconde avant d'envoyer une escouade les capturer, ou les tuer, suivant les objectifs militaires du moment. La péninsule n'était plus protégée comme avant, elle n'était plus stratégique pour aucun des deux camps, tout juste bonne à être rayée de la carte pour économiser des convois de ravitaillement ; la liberté qu'en gagnaient en retour ses habitants avait un arrière-goût d'insécurité, celui que les laissés-pour-compte de tous temps connaissent bien. Oui, plus il y pensait, plus l'influence d'Hæmon sur Pallas s'imposait ; le second avait l'allant et le charisme, mais il revenait au premier le machiavélisme et l'audace, le sens du risque et l'art du sacrifice propres aux grands chefs militaires sous lesquels Saturne avait servi. Quant aux autres, ce n'étaient que des agneaux, de la chair à canon dont la finalité ne serait que statistique dans cette grande entreprise de destruction menée main dans la main par l'empire et sa putain républicaine. Certes, quelques personnalités émergeaient, mais elles seraient broyées par la mécanique aveugle des affectations opérationnelles : du côté des mâles, le blond Zacharie et sa naïveté de héros du village, Athanase son complice rouquin à la grande gueule, Orion et son look soigné de guerrier de la péninsule (oeil borgne et queue de cheval) sortaient tous trois du lot et seraient en première ligne pour emmener les troupes à l'abattoir ; côté femelles, dont la proportion étonnait toujours Saturne (la place des femmes n'étaient pas sur le champ de bataille), la droiture de Valentine

rappelait au boiteux son ancienne épouse (sans concupiscence aucune, les illusions de la chair n'avaient plus effet sur lui depuis qu'il avait perdu sa femme et sa mobilité) et l'aura d'Écho expliquait l'intérêt abusif que lui portait Hæmon — à la regarder marcher d'un pas assuré au milieu de ses semblables et jeter sur eux ce regard froid, hautain et presque calculateur, on pourrait y voir la personnification des gloires passées de l'empire venues jauger et juger l'usage de leur héritage. Dire qu'à une époque les nations dont ils étaient les héritiers déchus avaient dominé le monde, avaient inventé les concepts mêmes de république et d'empire, des mots à présent vidés de leur sens et tout juste bon à enjoliver les discours grandiloquents des généraux, et que maintenant elles étaient réduites à deux dictatures fantoches et gériatriques qui jouaient aux petits soldats sur un plateau de jeu dévasté, jeté en pâture par les nouvelles puissances mondiales ; les richesses et l'avenir du monde avaient déserté l'intégralité du vieux continent. Quel gâchis. La belle Écho pouvait bien jeter ce regard de minauderie glaciale sur ses compagnons de bergerie, ils ne méritaient pas un meilleur intérêt. Aucun, à part Pallas et Hæmon (et encore de façon parcellaire), n'avait conscience des enjeux qui se jouaient ici, à la péninsule, et au-delà, dans l'empire, sur tout le vieux continent, dans le monde entier, un monde dont leurs instructeurs prenaient bien soin de masquer la suprématie ; une génération d'enfants élevés loin de leurs pères par un ordre militaire stérile ne méritait pas mieux qu'une extinction rapide. Crachant à terre un bout de chique, l'adulte se rendit compte que l'indienne l'observait, sans doute depuis un petit moment, d'un regard méprisant, comme si elle lisait dans ses pensées. La présence de cette peau-rouge, ainsi que celle du métis, le mettaient mal à l'aise. Ils n'étaient pas à leur place ici, ne le seraient jamais. Rien n'était à sa place. Saturne se détourna du spectacle de la baignade et finit par se décider à se dégourdir les

jambes, surtout la folle, à l'écart des éclaboussures et des vivats.

Orphée monta d'un pas calme les marches en pierre menant à l'entrée terrassée du petit bâtiment, levant des yeux curieux vers la peinture à demi effacée du fronton : sur un fond doré écaillé, une femme en toge rouge sang et un jeune enfant à moitié nu ouvraient les bras, paumes tournées vers le ciel ; leurs visages auréolés exprimaient une naïveté aussi frappante que celui de la petite Thècle. Si la sainte et son enfant avaient cru à la bonté innée de leur seigneur, ils en avaient été châtiés par les foudres divines qui martelaient le continent sans interruption depuis des décennies. Le berseker s'arrêta dans l'obscurité de l'embrasement — si porte il y avait eue, elle avait depuis longtemps fait office de bois de chauffage — et posa sa main sur la pierre, appréciant la froideur sincère de ces vieilles pierres non taillées, inégales de forme et de teinte, typiques de cette région et d'une époque où chaque chose ne devait pas rentrer dans une case ; l'édifice religieux devait être millénaire, les guerres des hommes étaient sans emprise sur lui. Le berseker sourit en enlevant sa main qui laissa une empreinte rougeâtre sur la pierre — cette trace de son passage disparaîtrait à la première ondée estivale, mais le temps qu'elle durerait suffisait à le contenter. À l'intérieur, à peine éclairé par la lumière vespérale perçant à travers d'étroites ouvertures latérales, un alignement de bancs en bois l'accueillit dans un recueillement austère. Ce n'était pas les loups ou les cerfs qui avaient aligné ainsi ces bancs, des meubles probablement apportés après le vandalisme qui avait emporté la porte ; quelqu'un était venu en ces lieux récemment. Orphée eut la confirmation de cette intuition en pénétrant dans la pénombre de la petite chapelle : des piles de gravats jalonnaient les

lieux et des lampes à huile étaient alignées sur le mur ouest, le moins abîmé. Se référant au brief d'Orion, il jugea que les autres demeures seigneuriales des environs, toutes abandonnées, et les premiers villages au sud se situaient trop loin pour expliquer la persistance d'une communauté religieuse à quatre ou cinq kilomètres plein nord du manoir squatté par Pallas. Leur meneur ne lui ayant jamais fait l'effet d'un croyant, les soupçons d'Orphée se tournèrent vers ce Saturne, ce prétendu serviteur familial dont le passé de vétéran de guerre se lisait sur le visage sans aucune ambiguïté. Pallas l'avait chargé de préparer leur venue ; son serviteur avait pu faire du zèle en rendant un hommage personnel à la sainte en toge rouge. Toute notion de dévotion religieuse trouvait difficilement prise dans l'esprit du berseker ; à vrai dire il ignorait tout de la religion, et à bien chercher ne connaissait dans son entourage direct aucun croyant, et encore moins de pratiquant. Les gens de son temps croyaient en la guerre ; les militaires la pratiquaient ; et les guerriers s'abreuyaient à même le sang des saintes.

De toutes les divinités oubliées du peuple de sa mère, c'était de Guanyin que le métis se souvenait le plus. Chaque soir, il récitait en silence le sūtra de Guanyin, comme pour ne jamais laisser dépérir son souvenir. [Si un homme est jeté dans une fosse enflammée par un être cruel qui veut le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin et le feu s'éteindra comme s'il était arrosé d'eau ; si un homme tombe dans l'océan redoutable, qui est la demeure des Nâgas, des monstres marins et des Asuras, qu'il se souvienne de Guanyin, la reine des habitants des mers, et les vagues le porteront à la surface ; si un homme est précipité du haut du Méru par un être méchant qui veut le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin, qui est semblable au soleil,

et il volera, sans tomber, au milieu du ciel. Si un homme est entouré par une troupe d'ennemis, armés de leurs épées et ne songeant qu'à le détruire, qu'il se souvienne de Guanyin, et en un instant ses ennemis auront en sa faveur des pensées de bienveillance ; si un homme, s'étant approché d'un lieu d'exécution, tombait entre les mains du bourreau, qu'il se souvienne de Guanyin et le glaive de l'exécuteur se brisera en mille pièces ; si un homme se retrouve entouré de bêtes féroces et d'animaux sauvages, terribles, armés de défenses et d'ongles acérés, qu'il se souvienne de Guanyin, et ces animaux se disperseront aussitôt dans les dix points de l'espace ; si un homme se retrouve entouré de reptiles d'un aspect terrible, lançant le poison par les yeux, et répandant autour d'eux un éclat semblable à la flamme, qu'il se souvienne de Guanyin, et ces animaux seront dépouillés de leur poison.] Mais la déesse de la compassion, à l'instar des autres divinités, n'écoutait plus les prières du peuple depuis longtemps. Occupé à entailler un rocher avec une lame de poche, Cassien ne vit ni n'entendit Damon et Hæmon lui tomber dessus. Cinq secondes plus tard, il était dans l'eau, ses protestations noyées par la poigne d'Athanase qui lui enfonça la tête sous l'eau, le visage illuminé par un large sourire presque fraternelle : "Allez, bois ta soupe, ça te fera grandir !" Des éclats de rire ricochèrent sans fin tout autour de lui. "Mes vêtements... vous..." gémit-il, avant d'être coupé par Alexia, la jolie rouge qui, prenant appui sur les épaules du métis, effectua un saut périlleux au-dessus de sa tête : "Fais pas ta chochette, Cass." Elle fut suivie de son amant, le bellâtre Zacharie, puis d'Orion le scorpion de la péninsule, de Damon le fin diplomate, d'Écho l'impitoyable guerrière, de Kyra la belle sniper venue du nord, de Valentine qui le survola d'une main sur le crâne, d'Oreste qui le griffa au passage, de sa cousine Hermione qui lui cracha au visage, et enfin d'Hæmon, du maître de cette sombre cérémonie où chacun à sa façon sauta par-dessus la

silhouette chétive du métis — étrange partie de saute-mouton où tous se jetaient sur lui drapés dans leur impériale nudité, et où lui, seul, lourd, glacé et immobile, leur faisait face, ses habits de l'académie trempés, perdu au milieu du lac et des montagnes, au cœur d'une région et d'un monde où il n'avait été, n'était et ne serait qu'un étranger. Oreste, s'approchant à nouveau de Cassien, lui asséna une claque derrière l'oreille, sans fraternité aucune: "Alors le bâtard, y a pas d'eau dans ton pays ?" // "Va te faire mettre sale drogué." Seul l'intéressé entendit le souffle timide de l'insulte du métis et, sans autre forme de procès, lui affligea une nouvelle claque. Cassien n'eut plus ni la force, ni le courage de répondre ; il ne faisait pas le poids. "Répète jaune d'œuf ?" Encore une claque, une quatrième aurait suivi si Nicétas n'avait pas intercepté le bras du bourreau : "Arrête." Le regard noire du goth triompha de celui, lâche, de l'addict. Sa cousine lui succéda pour la manche suivante : "Allez, foutez-le à poil, qu'il trempe sa petite queue." Hæmon ceintura Cassien, laissant le soin à Oreste, Alexia et Damon de le dépouiller de ses habits qu'ils abandonnèrent dans l'eau. Les autres regardèrent la fin du spectacle, plus par habitude que par réel plaisir ; seuls Nicétas et Ovide, la minorité silencieuse, semblèrent désapprouver, mais par la même habitude n'intervinrent pas — ce n'était qu'un jeu après tout. Cassien chercha du regard, si ce n'était la présence immanente de Guanyin, un soutien sur la rive : Rhadamanthe bricolait un transistor rouillé (mais son seul ami n'aurait rien pu faire, à part finir dans l'eau à son tour), Hateya affichait son masque protecteur d'indienne stoïque, Callisto et Zoé semblaient perdues dans leurs pensées, Saturne, le seul adulte aux alentours, faisait les cent pas au loin en se moquant bien de ce qu'il se passait ; seule Thècle lui rendit son regard, un regard simple, triste, empreint de la même longue résignation qui était la marque du sien et qui posait tacitement la seule véritable question qui s'imposait : celle

de la survivance du métis après toutes ces années au sein d'un groupe auquel il n'aurait jamais dû faire partie. "Tinquiète pas, petit gars. [Athanasé venait de lui donner une nouvelle tape fraternelle dans le dos]. L'arroser, ça va la faire pousser !"

De la terre morte. Une fosse à cadavres. Pourrissement, assèchement, vieillissement. Des couches et des couches de terre morte, de morts enterrés les uns sur les autres. Puanteur, écœurement, dégoût. La science comme aboutissement, la culture comme justification. Attaque chimique après attaque chimique, des zones mortes avaient proliféré sur toute la surface du continent. Détruire les peuples, détruire leurs ressources, détruire leurs environnements — tout cela revenait au même. Si le continent ne serait pas à nous, il ne serait à personne. Roxane avait vu des larmes naître au coin des yeux de plusieurs d'entre elles, et pas que chez Thècle, mais Nausicaä, Kyra, Zoé avaient dû passer un revers de main discret sur leurs visages alors que l'instructeur faisait défiler sur la toile tendue des projections de zones mortes dans ce qui lui avait semblé être une litanie sans fin. La princesse s'en était émue, mais elle était restée maîtresse d'elle-même ; la leçon du jour n'était pas l'auto-apitoiement mais l'insensibilisation. Année après année, à compter de leur majorité — la majorité militaire s'entend —, ils avaient dû apprendre à contrôler leurs émotions, à ne plus ressentir, à comprendre qu'être opérationnel primait sur être humain, à appréhender la sévère mais juste vérité qu'aucune guerre du passé ne s'était gagnée en armant les troupes de bons sentiments. Ces destructions, tragiques sorties de tout contexte, avaient été nécessaires, stratégiques, inévitables. Partager les richesses d'une nature généreuse n'était bon qu'à engendrer des tensions, des

jalousies, des crispations, surtout quand on les partageait avec les ogres de la république, ces monstres des nouveaux contes horribles pour enfants. Il leur fallait comprendre que détruire valait mieux que partager, que la logique de la table rase prévalait en toutes circonstances, que leur génération et les suivantes ne devraient jamais s'apitoyer sur les sacrifices consentis par leurs ancêtres, mais au contraire les en remercier et participer au nécessaire effort de reconstruction. On ne construit par le futur en pleurnichant sur les remords du passé ; on détruit pour mieux reconstruire. À une vingtaine de mètres de la première marche de l'escalier en pierre menant à la porte d'entrée du manoir, là où commençait le lac d'honneur de cette ancienne demeure noble, les prédications des instructeurs devenaient aussi arides qu'un désert de sable blanc. D'une superficie équivalente à celle du manoir et de ses dépendances, le lac n'était plus à présent qu'une zone morte, même s'il n'avait pas la prétention et l'envergure de celles exposées fièrement sur la toile blanche de l'académie ; plus rien ne semblait vouloir ou pouvoir y renaître : tout n'était plus que dénivelés aux arêtes abruptes, des couches et des couches de terre morte qui n'avaient plus vu ni planctons, ni algues, ni joncs, ni nénuphars depuis plusieurs décennies ; une terre craquelée que même les premières attaques impitoyables de l'été ne pouvaient plus affecter, ni même éclairer, comme si, là, dix mètres plus bas, une couche de cendres éternelles avait été répandu sur tout le fond du lac. Tout cela pourquoi ? Pour quelle raison stratégique ? Pallas le lui avait avoué d'un air sombre, comme s'il devait porter en lui toute la honte des choix imbéciles de l'empire : le lac avait été entièrement asséché quand la rivière l'alimentant avait été détournée pendant la guerre pour fournir en eau un camp militaire provisoire, chassant d'un coup de pelle tout espoir de survie végétal et animal en ce lieu. Le manoir, encore habité à l'époque par certains des derniers nobles qui

protestaient encore contre le retrait de leurs privilèges, y avait perdu son reflet et sa grandeur. Pallas avait évoqué l'époque, lorsqu'enfant il était venu ici, ses parents rendant de fréquentes visites aux habitants du manoir ; il avait partagé avec sa princesse des souvenirs flous mais lumineux, solaires de premières baignades, de canotages avec ses frères, de temps infini passé à observer le jeu des carpes et l'ombre grandissante des roseaux alors que les montagnes à l'ouest avalaient le soleil. Un vent crépusculaire souleva le bas du tee-shirt trop long de Roxane, son seul vêtement, exposant un triangle de soie moiré au lac asséché. "Non à la loi martiale" proclamait sur le tissu un lapin délavé en brandissant un poing troué — l'un des nombreux trésors du manoir laissés par ses occupants lors de ce que les militaires avaient d'un doux euphémisme nommé la rafle des petits marquis, et amoncelés par Pallas dans l'observatoire. La jeune femme s'assit à la base de l'un des piliers ronds soutenant l'avancée d'un fronton triangulaire dont le symbole familial semblait avoir été expulsé à coups de marteau ; elle observait, plus bas, lui tournant le dos, les deux pilotes assis, les pieds ballants, sur le bord de la rive morte du lac. Ils étaient silencieux — de quoi auraient-ils pu parler face à un tel paysage désolé, déjà en temps normal la conversation du grand Eleuthère et de la pilote aux cheveux bleus avait la fadeur de leur physique du commun, ils n'étaient que des militaires dépassés par les enjeux, ne pouvant faire valoir que leurs talents opérationnels de pilotage et de mécanique. À la différence du lac, et des deux soldats en devenir, Roxane ne se sentait pas asséchée, elle se sentait pleine de vie — le goût lancinant du sang qui flirtait encore sur sa langue n'y était sans doute pas étranger. Pourtant, quand le vent s'enfla, s'arqua et embrasa le lac, comme pour en ranimer les braises, Roxane resserra ses genoux contre elle et frissonna.

"Pourquoi ton ami Zacharie laisse-t-il faire cela ?" Callisto, relevant la tête, suivit le regard de l'indienne : Cassien, dégoulinant et nu comme un nouveau-né, sortait de l'eau, l'air furibond, ses habits détrempés et roulés en boule dans ses mains. Le métis les dépassa sans précaution et sans un regard, écorchant la plante de ses pieds sur les rochers ; Thècle l'interpella d'une voix douce, comme si elle voulait s'excuser pour le comportement des autres, mais il l'ignora en s'enfonçant dans les sous-bois. La solitaire, qui n'avait pas suivi l'incident, égarée sur le ruban de Möbius de ses doutes, demanda : "Ils l'ont encore martyrisé ?" La réponse silencieuse d'Hateya fit office d'acquiescement — la miwok s'embarrassait rarement de mots inutiles. Callisto se força à trouver une excuse pour justifier le comportement complice de son ami : "C'est la vie... C'est comme ça depuis le premier jour. Zacharie n'y peut rien. Il accepte la loi du groupe. On nous a appris à respecter la loi de notre groupe. C'est... OK, c'est dégueulasse, injuste... mais la guerre est injuste, notre monde est injuste. Que veux-tu y faire ?" Elles avaient déjà eu de telles discussions, en un temps où Callisto partageait encore les convictions de Zacharie, un temps qui lui paraissait tellement lointain. Elle chercha à capter le regard de l'indienne, à comprendre ce que son amie attendait comme réponse. [Son amie... Hateya était-elle ce qu'on pouvait appeler une amie ? Oui, elle serait celle qui lui manquerait le plus mais, à bien peser la question, au bout de toutes ces années de vie commune, Callisto avait-elle noué de véritables liens d'amitié ? Non. Elle avait mis le temps à accepter la vérité. Tout était faux, faussé — tout le temps. Elle n'avait eu que des substituts d'amis : Zacharie, Zoé, Hateya et... Silas. Même le nom de Silas ne lui venait plus en premier.] "C'est votre civilisation qui est dégueulasse." L'indienne exprimait rarement

son ressentiment, mais la haine transpirait de sa voix sans trembler. "C'est la tienne aussi, Haté. Il va falloir que tu t'y fasses un jour... Excuse-les, ce n'est qu'un jeu et ce ne sont que de grands enfants." // "Tout n'est qu'un jeu pour vous. [Regard dur, âpre, sans concession] Les champs de bataille, nos apprentissages, cette virée sur la péninsule. Nous ne devrions pas nous comporter ainsi. Mon peuple ne se comportait pas ainsi." Que savait-elle de son peuple ? Elle qui était une orpheline, une bâtarde, père miwok et mère séminole (le grand écart), tous deux adoptés comme tant d'amérindiens à l'époque où, avant la guerre, les familles bourgeoises s'étaient toutes mises en tête d'adopter un petit Tanto ou une petite Pocahontas, un jouet de luxe pour les frères et sœurs d'origine — ironie de l'histoire, cette mode idiote avait permis aux diverses ethnies amérindiennes de ne pas s'éteindre, vu les vagues d'extermination d'acculturation mises en branle sur leur continent d'origine lors des grandes ~~ordalies~~ assimilations : un bon indien est un indien domestique. Callisto se plongea dans le regard insaisissable et sans échappatoire de sa substitut d'amie : la discussion était close, au bout de trois phrases. Elle aurait aimé avoir cette capacité à se réfugier derrière de belles certitudes, de grandes convictions ; à vrai dire, elle en avait eues, des différentes, il n'y avait pas si longtemps que cela, mais un trou béant s'était ouvert en elle et grignotait sans répit toute pensée à long terme. Hateya savait imposer sa présence, son silence, un silence qu'Hæmon s'empressait souvent de combler ; elle était respectée (crainte ?) de la plupart, même si un racisme latent se devinait chez les nobles de sang pur (les fins de race comme les appelait Ovide), Pallas et Roxane, Damon et Hæmon, mais ils ne la négligeaient pas — peut-être que savoir se battre en combat singulier, surtout quand on est une femme, en imposait toujours. Callisto enviait le physique atypique de la miwok, même si elle n'arrivait pas à déterminer si les garçons jugeaient

cette atypisme excitant ou inquiétant — l'étrangeté n'était pas la mode, la mode était à la cousinade consanguine comme l'illustrait la relation plus qu'ambiguë entre Hermione et Oreste. Callisto était frappée par la teinte noire des cheveux de l'indienne, aussi noirs que l'intransigeance de ses pupilles, un noir qui n'avait rien à voir avec celui pâlichon des habitants du vieux continent ; l'intensité de la longue chevelure noire d'Hateya noyait tout, absorbant le moindre relief capillaire — à côté Orion grisonnait, et la coloration noirâtre des cheveux de Nicétas paraissait encore plus factice. De la même façon, la peau de la miwok tranchait avec le cuivre fade des éphèbes de l'académie et le beige maladif de Cassien, comme si elle se nourrissait en permanence du soleil et de la terre, affichant une rigueur ambrée à donner des coups de soleil à la blanche Kyra. Le visage de l'indienne n'était pas beau, séduisant ou enclin à la minauderie, malgré des yeux en amande bien dessinés ; Hateya possédait en revanche des traits forts et marqués (nez allongé, mâchoire carrée, menton prononcé) où ne se lisait aucune invitation à la douceur — Callisto ne doutait pourtant pas un instant que son amie miwok était belle, belle à la façon indienne, une façon dont plus personne n'avait le souvenir. On aurait pu peindre derrière Hateya une fresque naturelle, là où derrière tous les autres élèves de l'académie se peignait toute l'histoire de la guerre ; l'indienne métisse semblait plus à sa place sur cette terre que n'importe qui d'autres. "Ça me dégoûte, trancha l'indienne. Il est temps que tout cela prenne fin."

Panagia. Le mot lui revint. Il y en avait une, non loin du bloc où logeait sa famille, dans les ghettos suburbains du nouveau centre névralgique de l'empire renaissant, celle qu'ils appelaient

pompeusement la nouvelle Ève, mais que la génération de ses parents s'obstinaient à appeler cette vieille salope de Thessa. Plantée dans l'une de ces zones de ruines et de friches où des gamins dépenaillés jouaient à la guerre avec des fusils mitrailleurs hors d'usage, une église était gravée dans la mémoire du berseker — à vrai dire, personne n'appelait ça une église, pour les gens du coin c'était le marché (dans l'objectif de réguler son économie de rationnement, l'empire tolérait tacitement des zones franches de troc). Pendant que ses parents allaient négocier un litre de lait ou un cageot de pommes, Orphée traînait dans l'ombre de l'édifice, dans un champ de pierres renversées, dans un cimetière — ce mot du passé lui plaisait, cimetière, à une époque où le besoin de simplification avait généralisé l'expression fosse commune (seul un fait d'arme ou un grade élevé dans la hiérarchie militaire pouvait encore vous donner le droit à une sépulture dédiée). Orphée avait passé la majorité de ses permissions à explorer les friches à la recherche d'autres cimetières, apprenant, savourant l'onctuosité de mots tels que tombes, tombeaux, catacombes, ossuaires, nécropoles. Il avait eu son premier rapport sexuel avec une brunette vérolée dans un caveau miraculeusement préservé des bombardements et du vandalisme ; le temps ayant effacé le nom du défunt sur la tombe, Orphée l'avait substitué par le sien, écrit sur la pierre froide avec le sang menstruel de la brunette. Dans la panagia de sa mémoire, des gens comme ses parents venaient combler le vide créé par l'espoir que l'empire avait fait germer en eux. Quel espoir les gens de la péninsule attendaient-ils encore de cette panagia-là ? L'homme avança lentement dans l'allée centrale, apprivoisant les lieux, comme un bateau venant à quai, se penchant plusieurs fois pour permettre à ses doigts d'effleurer la surface rugueuse des bancs — de simples bancs en bois, sobres, sans fioritures. Il s'arrêta au bout de l'allée, faisant face à la statue féminine qui trônait en lieu et place d'un

autel. Un sourire força ses lèvres. La sainte en toge rouge s'était adaptée à son époque ; il avait devant lui une belle et athlétique jeune femme aux longs cheveux de pierre, vêtue de peaux de bêtes, tenant de la main gauche un arc au repos et de la droite une dague de chasse effilée pointée vers les cieux. L'œuvre était précise et récente. Pour montrer son approbation, le berseker déposa au pied de la statue le lièvre encore chaud, avant de commencer un dépeçage méticuleux du cadavre de l'animal.

Un frémissement parcourut la surface du lac forestier — plusieurs. Seule la sainte les perçut ; seule elle perçut que leur présence en ces lieux du passé troublait la quiétude des cieux, des sous-bois et des eaux souterraines. Les sursauts de la terre, répercutés à même l'onde, faisaient écho aux chuchotements de sa conscience qui, à peine éveillée, lui reprochait déjà d'être venue, de ne pas avoir eu la force, la conviction, la contenance de trouver un prétexte pour échapper à ces derniers jours de fraternité virile. Thècle dut rappeler à sa conscience que même elle avait été plutôt conquise par la proposition de Pallas, par cette dernière pause avant le grand départ, par l'idée d'être seuls après tant d'années d'épreuves sous surveillance, dans un havre, ce territoire idyllique tiré des récits du scorpion sur les guerres de la péninsule ; certes plusieurs d'entre eux se retrouveraient probablement dès le mois prochain pour entamer leur formation d'officier, à commencer par Pallas, puis Hæmon et Damon, suivis de Roxane toujours derrière son maître, et Callisto qui ne semblait étrangement pas s'en réjouir, et peut-être Ovide (cela paraissait évident même si le sage n'avait dévoilé à personne son avenir, pas même à Zoé) ; mais les autres seraient disséminés sur le terrain avec peu de chances d'être

affectés dans une unité commune (règle numéro un : ne pas tisser de liens d'amitié — sous-entendu : la mort les rompra), et Thècle la première, sa conscience ne cessant d'appuyer sur cette évidence, n'avait aucune chance de rester auprès de Valentine, la seule de leur groupe à avoir été sélectionnée pour rejoindre les unités d'élite de l'empire — un monde fascinant et mystérieux d'espions, d'assassinats et de missions suicides (depuis que la nouvelle de la sélection de son amie s'était répandue, Rhadamanthe n'arrêtait pas de lui rabattre les oreilles avec les mille et un secrets de ces unités d'élite sur lesquelles "on nous ment", sans précision du dit "on") ; alors, oui, même si elle nourrissait des regrets aussi profonds que leur amitié, Thècle savait que c'était les derniers jours qu'elle passait dans l'ombre de Valentine, et ce qualificatif de derniers éclipsait le moindre remords. Après, ironisait sa conscience, prenant la voix culpabilisante de ses parents accroupis devant l'autel familial (qui tenait sur des piles de boîtes de conserve), Thècle, ma petite fille, tu devras te trouver un autre rocher auquel t'accrocher. Ses parents — toute sa famille — survivait par la force d'un divin transcendantal ; Thècle ne survivait qu'au travers des autres : elle avait besoin d'avoir foi en quelqu'un, de plonger ses yeux dans le regard à hauteur d'homme d'un être tangible et non dans celui condescendant d'une divinité innommable d'une religion obsolète. Plus l'heure de la séparation approchait, plus les mâchoires lupines du futur se refermaient sur son ventre, ses poumons et son cœur. Peut-être que sa conscience avait raison, peut-être qu'une séparation brutale, une décapitation nette, aurait été moins douloureuse ; mais sa conscience ne savait pas que la douleur nourrit la mémoire. La douleur. Que dire de la douleur de Cassien ? Pas de trêve pour le chétif métis, même en ces dernières heures ensemble. La sainte aimait bien Cassien. Il n'avait ni le minois enjôleur d'Hæmon, ni la carapace abdominale d'Athanase, mais il avait quand même,

quelque part, un côté mignon — la conjugaison de la simplicité et de la fragilité de ses traits. D'un naturel aussi timide qu'elle, elle aimait l'entendre discuter avec passion de sujets technologiques avec Rhadamanthe, elle ne comprenait pas tout, elle en comprenait même peu, mais ils étaient presque attendrissants dans leurs apartés anachroniques. Elle aimait aussi quand, lors de veillées où ses bourreaux étaient absents, Cassien récitait des contes issus de sa mythologie maternelle, du continent où le soleil prenait son envol ; ses histoires étaient absconses mais elles la touchaient davantage que n'importe quel discours ressassé par n'importe quel instructeur, même ceux auxquels elle accordait tout son crédit. Thècle aimait, en vérité, les gens qui avaient d'autres passions que les armes et la stratégie militaire. Pauvre Cassien, sa présence parmi eux était un mystère ; elle espérait en toute sincérité que sa demande d'affectation au contingent scientifique serait retenue. Une autre chose la dérangeait dans ce séjour, une chose qu'elle n'avait pas prévue : la nudité. Non qu'elle n'y soit pas habituée, l'intimité corporelle ne signifiait plus rien pour personne, mais la vision d'une douzaine de ses camarades, entièrement nus dans le lac, dans un contexte de simple détente, était tellement loin du quotidien de l'académie et de la guerre. Cette vision la mettait face à une autre de ces vérités qu'elle avait du mal à regarder en face : la nudité n'était pas que fonctionnelle (se changer, se laver), elle était aussi source de plaisir. La sainte ne savait pas si l'influence d'une éducation trop stricte pesait encore sur elle, ou si cela tenait à son moi intime, mais la chair la mettait mal à l'aise — même ses mèches orangées étaient une façon d'habiller la nudité trop voyante de ses cheveux châtons. Si, parfois, elle s'imaginait poser sa main, par curiosité ou par désir, sur la peau d'un homme, elle n'arrivait pas à imaginer ce même homme au-dessus elle, ombre massive et étrangère serrée contre son corps, l'étouffant, l'asphyxiant, clouant tout son être au

sol sans espoir pour elle de s'envoler à nouveau un jour. Les frémissements de la terre, le calvaire du métis, la peur de sa propre nudité, tout cela n'était rien comparé au pire des présages : Séléne. Elle était revenue. D'abord dans la soute du perroquet, puis maintenant, à la frontière d'ombre et de lumière du lac ombragé et des premières pentes montagneuses, assise sur un rocher en surplomb, elle les enveloppait d'un regard intransigeant et duale, englobant la totalité de leurs corps d'adolescents et dirigeant le cœur de son regard vers la sainte. Thècle, oubliant Valentine, Cassien et les pénis des garçons virils, plongea à son tour son regard dans celui de celle qui ne l'avait jamais vraiment quitté depuis toutes ces années, tout à la fois son âme sœur, son égide et sa parque.

La forêt jouait sa mélodie ; ils avaient passé tant de temps lors des exercices à des tâches concrètes (s'orienter, préparer le campement, monter la garde) qu'ils en avaient oublié de s'abstraire de leur mission pour écouter la forêt. Les bosquets et les fourrés avaient été des ennemis, des emplacements pour des pièges, des planques pour des adversaires imaginaires ; ils auraient dû s'en faire des amis, apprendre le chant écorché de l'aubier et le murmure profond du duramen. Les yeux s'étaient égarés, marqués par la fatigue et le désarroi, sur les feuilles mortes, les humus rampants et la litière inconfortable du sol des forêts ; ils auraient dû s'élever au-delà des cimes pour appréhender dans son ensemble le cœur forestier. Avant la guerre, la superficie des forêts dépassait le tiers de celle du vieux continent ; à présent, elles n'en occupaient plus que le quart. De nombreuses forêts s'étaient muées en champs de bataille déboisés, en camps de réfugiés improvisés, en sources de bois de chauffage vite taries. Précédant d'un pas vif Zacharie, le

noble repent, et Nicétas, le faux rebelle, Damon s'engouffrait dans des tranchées que les arbres mixtes et vigoureux de la péninsule semblaient créer à son attention ; leur musique leur montrait par où le petit métis était passé, suggestion confirmée régulièrement par la découverte d'un vêtement abandonné ou d'une branche brisée par une main humaine. La diplomatie n'aurait pas dû être l'apanage des hommes pour les hommes, mais des hommes pour le monde dans son entièreté — Silas aurait été de cet avis, mais qui écoutait encore les marginaux de son espèce ? Contrairement à Zacharie qui privilégiait le terrain, Damon voulait changer le monde dans les hautes sphères ; il savait que la tâche était incommensurable, que les préjugés et les antécédents étaient invincibles, mais il avait appris l'art de la jonglerie, de la flatterie et du compromis ; les têtes pensantes de l'empire devaient évoluer, il ne tenait qu'à des hommes comme lui d'insuffler la voie du changement — l'une des premières phases serait la reconquête de leur espace naturelle, apprendre des erreurs du passé plutôt que de reconstruire dessus. Ils avaient été trop loin avec Cassien, le diplomate ne s'en rendait compte que trop tard, et il ne s'agissait pas que d'aujourd'hui, mais de la répétition lancinante des mêmes brimades. Aussi, quand son regard avait croisé ceux de Zacharie et de Nicétas, ils avaient compris tacitement qu'ils leur revenaient de partir à la recherche du métis et, pour ce dernier baroud d'honneur de leur promotion, d'apprendre enfin de leurs propres erreurs. Les dernières lueurs déclinantes du soleil embrasaient les limbes des gardiens de ces lieux, exacerbant l'inflorescence harmonieuse de cette forêt à l'allure primitive — le scorpion avait mentionné les nombreux brasiers qui avaient altéré par le passé la forêt primaire, aléas dont la forêt était ressortie à chaque fois victorieuse, grandie [tous les récits du scorpion finissaient toujours de la sorte]. Aussi, le diplomate ne perçut pas tout de suite l'assombrissement de la canopée, le resserrement du

sentier arboricole, la voix de basse des arbres quinquagénaires ; quand il comprit que leur recherche prenait fin, le soleil s'était éclip­sée, la forêt s'était tue — loin, à l'est, un hurlement de loup scella la veille du solstice et annonça les premières lueurs du crépuscule. Damon frissonna, sa propre sueur lui faisant l'effet d'une couche de vêtements pesante, puante et poisseuse. Zacharie et Nicétas étaient encore à une dizaine de mètres derrière lui quand le diplomate aperçut un corps recroquevillé aux boucles noirs et hirsutes dans un fourré. Sans attendre les autres, il s'approcha, inquiet, prenant soudainement conscience du silence intégral qui s'était abattu. Il crut sur le coup qu'il s'agissait d'Hæmon — mais qu'aurait-il fait là ? — avant de réaliser qu'il ne s'agissait ni du cadavre de celui que certains qualifiaient comme son jumeau, ni de celui du métis disparu, mais du sien. Damon resta figé, son regard bloqué sur la large plaie à hauteur du cou de son double : il avait été égorgé vif. Du sang frais gouttait encore à même le sol terreux. Il sursauta : une main franche venait de se poser sur son épaule. Incapable de se défendre, il vit sa dernière heure arriver et entr'aperçut le masque squelettique de la mort derrière lui ; mais ce n'était que Zacharie, renvoyant un sourire inapproprié au cadavre. "Lève-toi Cassien, ça va aller. Ne t'inquiète pas. Oublie nos conneries. On fait la fête ce soir." Le diplomate ouvrit la bouche pour protester et dire à son camarade qu'il se trompait, que ce n'était pas le corps du métis, mais son propre corps, qu'il était mort, qu'on venait de l'égorger et qu'il fallait... "J'en ai marre, Zach. J'en ai marre." Nicétas se pencha au-dessus du cadavre. "Je sais, mec. Désolé. C'est bientôt fini, tout ça... Non, c'est fini. Je te le promets." Le cadavre attrapa la main du goth et Cassien se releva, la mine abattue et les yeux embués. Zacharie dut interpellier plusieurs fois Damon pour le sortir de sa stupeur ; le diplomate finit par revenir à la réalité, admettant que l'obscurité subite lui avait joué des tours

et, alors qu'ils reprenaient la marche en direction du manoir, allant même jusqu'à oublier cet étrange subterfuge. Il était de la malédiction des hommes, tout aussi diplomates soient-ils, de ne pas accepter les visions de leur propre avenir.

Le sage émergea du lac, exposant son anatomie en toute transparence, avant de ramasser une serviette et de s'en couvrir. Solidement charpenté, d'une allure plutôt distinguée, Ovide était dépourvu d'un réel charme, défiguré par une vilaine cicatrice dont tout le monde ignorait l'origine. Il était en tout acte à l'écart du groupe, se conformant à une position d'observateur qui, contrairement à celle du grand Eleuthère, ne fonctionnait pas à vide mais lui permettait d'analyser, de décrypter, de déconstruire les masques qui ondulaient sur les visages de ses condisciples ; il s'imposait, et il imposait aux autres, une distance relationnelle, procédé qui lui avait conféré progressivement la position de l'intellectuel du groupe, celui qui arbitrait les divergences portant sur l'histoire politique, la technologie pré-impériale et l'hagiographie des armes de guerre — sa culture égalant celle d'Hæmon sans pour autant qu'il en fasse une marque de supériorité. Il n'était donc pas ostracisé, s'intéressant à chacun en toute sincérité, et sachant se montrer dans les moments opportuns un interlocuteur agréable ; il prenait également soin de ne s'immiscer dans aucun conflit viril puisant son origine dans des comportements de domination. Diplôme en tout point, à l'instar de Damon, il incarnait le juste milieu entre les deux tendances politisées du groupe : les post-aristos consanguins (Pallas et Roxane, Hæmon et Écho) qui critiquaient ouvertement la politique dictatoriale de l'empire et le déséquilibre social causé par l'abolition des classes, et les guerriers

populistes (Athanasie et Zacharie, Valentine et Callisto) fidèles aux préceptes de l'empire et à sa logique critiquable mais nécessaire de guerre lente. S'il appréciait la camaraderie enthousiasmante d'Athanasie au même titre que la discrétion policée de Kyra, Ovide commençait à se lasser de l'accumulation de brimades autour du métis, un contrepoint inquiétant et hors de propos dans un séjour annoncé par Pallas comme fédérateur — s'il avait été présent, leur meneur aurait-il toléré ou mis un terme à ce harcèlement ? Pour la première fois depuis que Cassien avait été officialisé dans son rôle de souffre-douleur, Ovide avait cru voir le masque de résignation du métis frémir, résister à l'envie de fissurer et de céder. Il y en avait une autre qui devait aussi apprendre à céder : "Tu te fais du mal, Zoé". Le sage prit place à côté de l'invertie sur un rocher en surplomb à l'écart des autres spectateurs. "Tu me l'as déjà dit." Ovide suivit le regard noir et perçant, mais anxieux et agité, de son amie jusqu'au corps à moitié immergée d'Écho, de la belle Écho, objet de bien des désirs. Avec sa coupe asymétrique (ras derrière le crâne et en carré effilé sur le dessus), son visage où convergeait la détermination brute de Valentine et la douceur patinée de Kyra, sa carrure droite et militarisée mise en relief par une musculature finement dessinée, son allure androgyne (de ses fesses plates au galbe léger de ses seins de jeune fille), Écho n'était pas aux yeux du sage que la créature la plus belle au sens des canons antiques, mais elle était aussi la plus intrigante : un corps à la géométrie parfaite qui dissimulait un cœur aux raisons difficiles à entrevoir. La muse paraissait tellement sûre d'elle en permanence, dans un narcissisme aveuglant, volontaire ou non, et pourtant, à aucune reprise, elle n'usait de cette assurance pour s'imposer comme ce qu'elle aurait dû être : un leader. Par stratégie ou par inclination naturelle, elle laissait cette place à ceux qui la convoitait — Pallas, Hæmon, Zacharie, Valentine — et se révélait aussi à son aise dans son clan

originel des aristos déchus que dans celui des va-t-en-guerre idéalistes, son aura noble ne la privant pas d'une compréhension instinctive et pertinente des enjeux de la guerre. Et, en tout état de cause, elle aimait les hommes — même si depuis sa rupture d'avec Hæmon elle paraissait moins sensible aux considérations charnelles. Ovide ne comprenait pas Zoé, à moins qu'il ne la comprenne que trop bien. Son amie avait eu son content de relations en dehors de leur promotion avec d'autres jeunes femmes de son bord ; sa nature généreuse et compatissante, son charme simple et naturel facilitaient sa capacité à nouer d'autres relations ; aussi pourquoi s'entêtait-elle à tourner autour d'Écho ? Le sage ne croyait pas une seconde que la muse ait laissé entrevoir l'ombre d'une chance de la séduire à l'invertie, tout au plus elle pouvait se complaire à être l'objet du désir d'une autre femme. Ovide savait que Zoé le savait, elle n'était pas dupe. Le sage savait aussi que son amie était ainsi. Toute en contradictions. Comme vouloir se spécialiser dans les sciences médicales quand la vue du sang vous faisait flancher. "On ne sait jamais ce qui peut se passer, Ovide. C'est différent ici, non ? Loin de l'académie. Loin de l'empire. Loin des conventions. Nous ne nous reverrons plus après." Pour oublier les conventions, il fallait d'abord accepter de retirer son masque. "Oublie-la", simplifia-t-il en se laissant aller en arrière pour profiter des derniers feux du soleil. Saturne venait de refaire son apparition. Il était bientôt l'heure de rentrer.

Le tour du propriétaire, par une ironie probablement involontaire de la part du pilote, s'était résumé au tour des dépendances : la chaufferie et les garages dans l'aile ouest, le pigeonnier à l'écart plus au nord, la salle de chasse et les écuries

derrière le terrain d'atterrissage improvisé plein nord, les habitations des serviteurs et la remise dans l'aile est — devant le pigeonnier, Eleuthère avait eu un regard compréhensif, il savait pourquoi Nausicaä s'y était réfugiée, il comprenait ce besoin, le besoin de lâcher prise. La découverte de l'intérieur du manoir était prévue plus tard dans la soirée, Pallas ayant insisté pour que personne n'y entre avant l'heure ; par respect envers les occupants précédents, il tenait à en assurer lui-même la visite — même si, aux dires de l'observateur qui avait eu l'honneur d'un premier coup d'œil lors d'une précédente visite, ce n'était qu'un vieux manoir abandonné en triste état. Les deux pilotes avaient terminé leur ballade par le lac, devant lequel ils n'avaient pu que rester immobiles, comme hypnotisés, dans un silence sépulcral. Vu du ciel, l'aviatrice avait été frappée face à cette cicatrice naturelle, cette faille contre-nature, ce trou béant sur les enfers, l'empreinte de l'explosion d'une bombe qui aurait été larguée pile devant l'entrée du manoir ; de près, le lac révélait sa vraie nature : des couches mortes et desséchées sans mémoire et sans avenir. L'unique survivant obsolète du prestige passé de l'endroit était, pour cause, artificiel. Sur un îlot au centre de la faille, se dressait une statue sombre, un humanoïde de bronze de près de deux fois la taille de l'aviatrice. D'où elle se tenait, en bordure du lac, à une plusieurs dizaines de mètre de l'îlot, Nausicaä pouvait en distinguer le visage en pointe, aux sourcils épais, tourné dans leur direction, vers le manoir, et le torse massif, viril, porté par des jambes arquées revêtues d'une large toison et entre lesquelles pendait un pénis imposant, des jambes terminées par des sabots caprins, comme un écho des deux cornes plantées sur le crâne ; vu la position avancée de son bras droit, la créature devait auparavant brandir un objet, mais celui-ci avait dû être brisé par quelque mystère. Alors qu'elle fixait la statue, Nausicaä sentit une présence derrière elle, suffisamment prégnante pour la forcer à se

retourner : rien, personne — la double porte d'entrée du manoir était fermée. "Ne me demande pas qui ça représente, lâcha Eleuthère. Hæmon me l'a dit, mais j'ai oublié. Une divinité locale." // "Le diable", murmura l'aviatrice. Son compagnon ne releva pas, ou n'entendit pas. Ils restèrent là un court moment, jusqu'à ce que le soleil s'efface entièrement derrière les montagnes, en préparation du solstice du lendemain, et que les premiers éclats de voix des baigneurs se fassent entendre ; leurs pensées demeurèrent là un long moment, lointaines et silencieuses, devant les terres mortes de la péninsule, devant la représentation d'un dieu ou d'un diable que plus aucun pâtre ou plus aucun mouton n'honorait.

LE VOL DU FEU

Pendant un temps, Coyote vécut auprès de la tribu de Grue du désert. Il voulait voir comment son peuple se débrouillait. Rapidement, il se rendit compte que les hommes et les femmes de la tribu étaient tristes. Quand il demanda à Grue du désert pourquoi, le chef lui répondit : "Regarde autour de toi : il fait froid et sombre dans notre vallée ; le ciel est couvert de nuages en permanence, de jour comme de nuit. Pourquoi nous as-tu installés dans cette vallée ? Veux-tu nous mettre à l'épreuve ou nous punir ?" Coyote décida qu'il devait venir en aide à son peuple, aussi il monta sur le dos de la fille de Grue du désert et elle l'emmena dans les airs pour parcourir le pays. Au bout de plusieurs semaines, les hommes de la vallée commencèrent à perdre espoir. "Il nous a quittés car il n'y avait plus rien à manger", "Il est parti avec la plus belle femme de la tribu" disaient les plus jeunes à propos du fourbe. À l'inverse, les anciens attendaient en silence, car ils savaient que tout chemin ramène inévitablement à son point de départ. Et, en effet, Coyote revint. Il avait avec lui deux bonnes nouvelles à partager avec le peuple de Grue du désert. La première était que la fille de Grue du désert avait eu deux enfants — deux fils. La seconde était qu'une autre tribu, au-delà des dunes, possédait le feu. Coyote raconta comment il s'était infiltré au sein de cette tribu, comment il avait découvert que grâce à la chaleur du feu les femmes pouvaient cuire les aliments, et grâce à la lumière du feu les hommes pouvaient admirer le corps de leurs femmes à tout moment de la journée. Les hommes de Grue du désert poussèrent des vivats. Coyote les refréna, car il n'avait pas trouvé de solution pour leur ramener le feu. Le gardien de ce trésor était le redoutable Tortue, dont la vigilance et la méfiance étaient renommées. Grue du désert demanda alors à Coyote s'il était possible que la tribu au-delà des dunes accepte de partager le feu

avec eux. Coyote répondit non. Il raconta qu'un jour il s'était déguisé en riche voyageur pour leur proposer d'en acheter un éclat, mais ils avaient refusé, craignant apparemment que cela ne le détruise. Les semaines qui suivirent furent les plus sombres de l'histoire de la tribu de Grue du désert. Les hommes se lamentaient, tournaient en rond, échafaudaient des plans sans queue ni tête pour subtiliser le feu. Quelques uns finirent par quitter le village, seuls ou en petits groupes, couvant l'espoir de, par la force, déposséder du feu la tribu au-delà des dunes. Mal préparés, sans meneur pour les guider, la plupart de ces héros mal inspirés périrent en chemin. Les rares qui parvinrent au-delà des dunes furent capturés et embrochés. Coyote se désolait de la situation, mais il ne parvenait pas à élaborer un stratagème, trop occupé à élever les enfants qu'il avait eu de la fille de Grue du désert. Un jour, Loup, qui en toutes circonstances gardait un œil sur le peuple de Coyote, lui rendit visite. Aussitôt, il railla Coyote, ce créateur qui n'était pas capable d'offrir le feu à son peuple, à son épouse et à ses fils. Loup lui souffla que s'il voulait s'approcher du feu, lui, le maître des simulacres, n'avait qu'à se transformer en bûche. Après que Loup ait disparu, Coyote réfléchit et finit par admettre que le plan de son ami, en dépit de son ironie, était bon. Dès le lendemain, Coyote retourna auprès du peuple au-delà des dunes. Il attendit que les chasseurs soient partis, puis il se transforma en une large bûche de chêne, posée sur le chemin menant à l'entrée du village. Comme Loup l'avait prédit, Tortue le ramassa lors de sa collecte de bois mort et le déposa à proximité du feu. Après le souper, Tortue s'endormit, face à l'entrée, sans se méfier car nul ne pouvait pénétrer sous sa tente sans le réveiller. Coyote attendait ce moment pour reprendre sa forme et s'emparer du feu. Puis, enjambant le corps assoupi de Tortue, il sortit de la tente. Les hommes du village, fatigués par leur journée de chasse, se rendirent compte du vol alors que le voleur était déjà loin, et quand ils

réveillèrent Tortue il était trop tard. En colère contre la faiblesse des hommes et la sienne, le gardien sans trésor tua les deux premiers à le réveiller, puis s'en fut trouver une nouvelle tribu à servir. De son côté, Coyote retourna au village de Grue du désert, un large sourire sur le visage. Ce fut pourtant des cris d'effroi, et non des éclats de joie, qui l'accueillirent. Le peuple de Grue du désert avait peur du feu. "Il est trop chaud", "Il est trop brillant" disaient les plus jeunes. Coyote ne comprenait pas, et les anciens n'eurent pas le temps de lui expliquer que, en son absence, Loup était revenu porteur d'histoires effrayantes à propos de villages incendiés et d'hommes rendus aveugles par la lumière. Agacé de ne pas être traité en héros, et éreinté par le long chemin parcouru avec le feu sur son dos, Coyote envoya le feu aussi loin qu'il le pouvait dans le ciel et, emmenant son épouse et ses deux fils, quitta pour toujours la tribu de Grue du désert. Les hommes furent rassurés, se contentant de la chaleur et de la lumière lointaine du feu auquel ils finirent par donner le nom de soleil. Par superstition, ils ne s'interrogèrent pas quand, chaque nuit, le soleil disparaissait. Aucun d'eux n'attribua à Loup cette alternance, aucun d'eux ne savait que chaque nuit Loup avait besoin du soleil pour l'offrir à son propre peuple.

HÉROS ET HÉROÏNES

Le narrateur prit la parole : "Nos fiers et valeureux héros sont réunis pour une ultime halte avant les terribles épreuves qui les attendent demain. Quelles créatures terrifiantes abrite la forêt inconnue qui les entoure ? Quels fantômes en quête de vengeance les épient-ils depuis les fenêtres enténébrées du manoir ? Quel culte démoniaque pratiquent les habitants des villages reculés des alentours ? Quelle malédiction indicible pèse sur le lac asséché, ce lac où la légende veut qu'on noyait les enfants difformes ? Laquelle de nos héroïnes devront-ils sacrifier en premier pour apaiser la fureur des monstres, des revenants ou des possédés ? Demandons à Rhadamanthe le sombre quelle réponse il apporterait à cette dernière question. Dis-moi mon ami [Hæmon s'est penché vers Rhadamanthe, assis en tailleur devant le feu de camp, occupé à bricoler un émetteur radio — à ses côtés, Alexia demeurait étonnamment silencieuse en l'absence de Zacharie], ô mystique, quelles prédictions ton appareil divinatoire t'a-t-il soufflées ? Dis-moi, toi, qui sacrifierais-tu pour te préserver des dieux et des diables ? [Il ne lui laissa pas le temps de répondre] Réfléchissons ensemble... Sacrifier cette chipie d'Alexia les calmerait à coup sûr, et ce ne serait que justice face à ses innombrables provocations païennes à leur encontre, mais cela briserait trop de cœurs, à commencer par le tien... Alors qui ? [Hæmon contourna le feu, établi à même le sol stérile de l'ancien jardin, et s'approcha d'un cercle de silhouettes exclusivement féminines] Posons la question autrement : Qui se sacrifierait pour sauver ses compagnons d'armes ? Nul doute que notre chère Valentine aurait ce courage, mais ce serait pour nous tous un bien malheureux choix tactique que de se priver d'une telle combattante pour la suite. La même stratégie s'impose pour Kyra, notre sniper venue des lointaines contrées du nord, et pour

Zoé notre guérisseuse hors-pair — à condition de ne pas oublier, évidemment, de lui bander les yeux afin d'éviter qu'elle ne s'évanouisse dès la première saignée! [Des rires ont fusé; l'ambiance était détendue après la baignade, malgré l'incident avec Cassien; ils profitaient tous du repas, même si celui-ci était sommaire, et du plaisir simple d'un feu de camp en plein air, sans contrainte, sans surveillant — à moins de considérer Saturne comme tel] Oublions également Callisto, la louve solitaire, trop occupée à établir son plan de carrière pour penser à la survie du groupe. Oublions aussi Écho, son reflet ne s'accommoderait pas de sa disparition... à ce propos, ô muse, où dors-tu cette nuit ?" // "Je préfère aller me taper un ours que de dormir avec toi." [Rires. Hæmon sourit, ses mèches corbeau luisant sous l'effet des flammes — un sourire difficile à décoder, même pour Ovide] "Et toi, ô indienne, ton peuple ne pratiquait-il pas l'art du sacrifice au sommet de ses grandes pyramides ?" Hateya [sans relever l'amalgame] : "On sacrifiait des blancs, on ne se sacrifiait pas pour eux." // "Ah... Souvenez-vous à l'avenir, nobles guerriers, de cette réponse, et demandez-vous si vous avez bien fait de vous adjoindre les services de cette mercenaire exotique aux mœurs si barbares... Alors, que nous reste-t-il, qui vois-je se dissimuler dans l'ombre de Valentine ? Ah, mais c'est la petite Thècle... La question se pose : Sacrifier la plus sainte d'entre nous, voire la plus... vierge serait-il un péché ou la plus belle des offrandes ? [L'obscurité camoufla le rouge qui recouvrit le visage de la jeune femme à l'évocation de sa virginité] Faute de pouvoir répondre à cette nouvelle question, les guerriers doivent prendre conseil auprès de leur chef... mais qui est le meneur de cette troupe disparate ? [Hæmon s'approcha des garages contre le mur desquels s'était assemblé un groupe de silhouettes plus viriles] Saluons Pallas, notre hôte charitable et commandant incontesté et incontestable des argonautes, et qui, remercions-le, a enfin daigné se joindre à nous

[C'était Hæmon, en fidèle second, qui avait accueilli les occupants du perroquet bêta plus tôt dans la journée]. Oublions la petite prostituée orientale de luxe qu'il traîne avec lui comme un colifichet usagé [majeur dressé de Roxane en réponse] et intéressons-nous à la place à ses fidèles lieutenants : Athanase l'immortel à l'évocation duquel les femmes se pâment langoureusement ; Ovide, sage parmi les sages, dont on raconte que cette ignoble balafre lui a été portée par le diable en personne ; Orphée le rouge qui teint sa toison avec le sang de ses ennemis vaincus ; Orion le scorpion de la péninsule qui voit plus avec son œil unique que nous tous réunis [Hæmon ne dit rien à propos de Saturne]. Finalement, à bien y réfléchir, il faut nous convaincre qu'aucun sacrifice ne peut être envisagé. Non, nos héros ne sont pas de ceux qui se plient. Ils sont de ceux qui se tiennent debout en toutes circonstances." // "Mange donc au lieu de déblatérer", lança Orion en même temps qu'un morceau de viande séchée [Ça et des conserves constituaient le menu militaire que leur avait concocté Saturne, un surplus qu'il avait sorti de la cave du manoir par l'une des trappes métalliques donnant sur les jardins ; Pallas leur avait promis un repas moins frugal pour le lendemain soir, puisqu'il s'agirait des fruits de leur chasse, le tout arrosé d'alcool — pas de boissons fortes ce soir, les héros devaient être en forme pour la journée de demain qui s'annonçait harassante.] "Notre fresque héroïque serait incomplète, injuste si j'omettais de faire mention des outsiders, de ceux dont on n'attend rien et qui risquent de nous surprendre une fois plongés dans le feu de l'action. [Le narrateur s'approcha de Nausicaä et Eleuthère, légèrement à l'écart du groupe de Pallas] Sans leurs fiers navigateurs, nos héros n'auraient aucune chance de regagner un jour leur patrie. [Retraversant à grandes enjambées le jardin, il se dirigea vers le puits central sous la couverture duquel deux ombres écoutaient sa tirade en silence] Ah... j'oubliais la sorcière et le magicien... quel

infâme trahison mijotent-ils en cachette ? Eux qui connaissent les sombres secrets des arcanes noirs, eux qui sauront conseiller nos héros si l'aventure prenait un tournant par trop surnaturel. [Oreste a entrouvert la bouche, avalant la lueur du feu de camp ; sa cousine grimaçante a essayé de se détourner d'Hæmon, mais ce dernier, plus prompt, a refermé sa main triomphalement sur le talisman qu'elle portait en collier] Voyez cet étrange artefact qui lui a été confié par quelque obscure divinité occulte et... [Simulant la poussée d'une force invisible, le narrateur se laissa tomber en arrière sur la terre sèche] Voyez quelle puissance surhumaine l'anime. [Se relevant] Il se murmure qu'elle a vaincu en même temps Athanase, Orphée et Orion par la seule force de sa pensée et de ses ondes négatives [Rires]." Se relevant, Hæmon a marqué une pause, comme pour humer l'air ambiant. "Mais... ne sentez-vous pas, n'entendez-vous pas... [Il se tourna théâtralement vers l'est] Oui, ce sont bien eux, les éclaireurs sont de retour. De quelle funeste nouvelle sont-ils les hérauts ? Le valet bâtard de nos héros a-t-il succombé à ses blessures ?" Des ombres massives émergèrent de la forêt et s'approchèrent du feu.

Zacharie, Damon et Nicétas avait cherché pendant plus d'une heure dans la forêt inhospitalière de la péninsule avant de parvenir à retrouver Cassien planqué comme un moribond dans un fourré urticant, et à peu près autant pour le sortir de son mutisme. Heureusement (ou pas, après tout le héros en avait assez de se soucier de problèmes qui ne le concerneraient plus dans quarante-huit heures ; aux gens d'apprendre à se battre pour s'en sortir), le goth était parvenu à dérider le métis, à force de promesses qui n'engageaient pourtant que lui. Peu avenant depuis qu'il s'appliquait à suivre les préceptes de son culte, Nicétas avait su faire preuve de

l'amabilité et de l'empathie dont Zacharie l'avait connu capable avant que, certes, Alexia passe de ses bras aux siens. Il restait étonné du double visage de son ancien camarade : pile, l'adolescent goth tatoué aux cheveux noircis et à la posture rebelle aussi stérile que celle qu'Alexia persistait de façon de plus en plus agaçante à afficher ; face, l'homme posé et concis qui savait faire preuve de recul, de capacités d'analyse et de persuasion. Si le mouvement gothique était à l'image de Nicétas, l'empire et la république auraient tort de le négliger au lieu de l'ignorer ostensiblement ; sa façade pouvait dissimuler un subtil jeu de manipulations. Zacharie avait aussi tenté de caresser le métis dans le sens du poil, s'excusant à plusieurs reprises, lui tendant ouvertement la main, mais le héros s'était heurté à un mur épineux. Devait-il s'en vouloir ? Il avait été pris, par habitude, dans un élan de fraternité puéril ; personne, au fond, ne pensait à mal ; ils s'amusait, décompressaient ; fallait-il en faire une montagne en comparaison de ce qui les attendait sur le terrain ; si le métis ne supportait pas un brin d'humiliation, il ne finirait pas en héros de guerre mais en victime anonyme. Correction : Hæmon pensait à mal, mais le reste du groupe avait toujours été solidaire — sans eux, Cassien n'aurait jamais campé au sec lors des lâchers en forêt. Il y avait toujours un prix à payer pour faire partie d'une communauté ; Cassien devait accepter cela, et en profiter pour se forger un caractère. Il faut se confronter à la réalité pour devenir un homme. La mauvaise conscience de Zacharie ne s'était pas suffi de cette litanie de justificatifs, insuffisante face au regard impassible de Cassien tout au long du chemin — impossible de savoir s'il lui pardonnait. La bonne conscience du héros lui avait rappelé en retour qu'il avait essayé au début d'endurcir le faible du groupe en lui concoctant un entraînement personnalisé en dehors des heures de classe, mais il avait été vite découragé par l'essoufflement systématique et presque maladif de Cassien au moindre effort ; il lui

avait même proposé par la suite de l'accompagner pour aller s'entretenir avec un conseiller d'orientation, arguant qu'il serait plus utile dans la vie civile, mais le bougre s'était accroché au cursus militaire comme un crève-la-faim. Tant pis ; sa mauvaise et sa bonne consciences s'étaient équilibrées, s'accordant sur le fait que lui au moins avait fait l'effort d'aller rechercher le petit poucet au fin fond de la forêt et que, à l'instar du goth, il veillerait à ce que le métis n'ait plus à subir d'affront pendant le reste du week-end. Ce détail moral acté, Zacharie s'était efforcé, en dépit de l'obscurité progressive, à se repérer dans la forêt en prévision des festivités prévues le lendemain, reléguant en arrière-plan les palabres de Nicétas et les sifflotements de Damon ; le temps avait semblé se dilater, comme lorsqu'un mourant voit dérouler ses derniers instants d'existence, et la nuit avait largement envahi le manoir et ses jardins quand ils rejoignirent le reste de la troupe. Hæmon : "Voici le héros à la longue chevelure, Zacharie, dont les aèdes futurs chanteront les prouesses. Remarquez comment en sa présence les constellations qui veillent sur nous ont redoublé d'intensité. [Allant à leur rencontre] Mais quels sont ces sombres individus qui l'accompagnent ? Je reconnais Nicétas le noir, dont on dit que l'adresse et la sagacité ont été décuplées par ces tatouages mystiques obtenus en de lointaines contrées mystérieuses... contrées dont [il ignore Damon pour passer au dernier arrivant, recouvert de loques détrempées, froissées et déchirées] il a ramené un étrange indigène... Petit homme, où as-tu rangé ta sarbacane ?" Hæmon fit le geste de saluer Cassien d'une tape dans le dos, mais Zacharie le stoppa : "Ça suffit !" Voix ferme. Pas de discussion. Hæmon n'insista pas. Le héros avait parlé ; le narrateur s'inclinait en une révérence forcée : "En ce cas, messires, prenez place autour de notre modeste foyer. Faites ripaille." Zacharie, n'insistant pas non plus, alla s'asseoir avec Nicétas et Damon devant le feu, auprès de

Callisto et de son amie indienne ; Alexia quitta le mystique pour le rejoindre en se collant à lui ; Cassien se contenta de ramasser un paquet de biscuits secs, préférant s'isoler et se morfondre non loin de Rhadamanthe (ce dernier, ayant perdu la compagnie de sa rebelle préférée, se tourna vers son compère et commença à soliloquer). Zacharie lança un sourire indécis à Callisto et Hateya ; il savait qu'elles étaient probablement les deux seules du groupe à ne pas avoir eu envie de venir, mais qu'elles étaient venues malgré tout, la solitaire poussée par lui-même (il avait joué de leur amitié) et Hateya parce que Cassien suivait et que, d'après Callisto, l'indienne avait pris le métis, si ce n'est en protection (elle n'allait pas s'ériger contre tout le monde), du moins en considération. Il manquait quelqu'un auprès d'elles : "Silas n'est pas revenu ?" Callisto : "Toujours fourré avec ses loups. On ne le reverra sans doute pas avant demain." [Était-ce de la rancœur ou de la fatigue dans la voix de son amie ?] Nicétas : "Qu'il en profite donc. Il a besoin de se vider la tête ces temps-ci." Zacharie : "Silas n'est pas du genre à avoir des tracas." Callisto : "On a tous nos tracas." Une branche sèche crépita ; le silence noir de la forêt pouvait leur faire oublier qu'un continent à la dérive s'étendait autour d'eux ; le manoir et ses dépendances, plongés dans les mêmes ténèbres, offraient un rempart bien fragile ; depuis quand négligeaient-ils autant la sécurité d'un bivouac ? Pendant que l'indienne résumait au goth les préparatifs du repas, le héros observa longuement son amie ; il avait toujours été attachée à Callisto, d'une façon qu'il lui était difficile de définir hormis par l'exclusion — ce n'était ni un sentiment passionnel comme avec Alexia, ni une fraternité solide comme avec Athanase ou Orion. Sans rivaliser avec la force brute ou le maniement des armes des meilleurs d'entre eux, la jeune femme avait prouvé à ses yeux son agilité, aussi bien physique qu'intellectuelle ; Zacharie avait souvent eu besoin d'échanger avec

elle sur tout un tas de choses, elle l'aidait à consolider ses opinions — ils partageaient tous deux les mêmes convictions, la même foi en la nécessité de l'empire, qui à défaut d'être la solution était une solution acceptable et porteuse d'espoirs, une solution qu'ils devraient réformée, elle en suivant la voie des officiers, lui en prouvant d'abord sa valeur sur le terrain. Depuis plusieurs mois, il trouvait cependant son amie moins disponible, plus distante, comme préoccupée par d'autres sujets que l'avenir de l'empire. D'autres sujets ou d'autres tracas. Il passa la main sur le cou de la jeune femme, soulevant délicatement sa chevelure brune — cette coupe au carré trop stricte pour quelqu'un d'aussi sensible. "Ça va aller. Ne t'inquiète pas." [Navait-il pas dit la même chose au métis ?] Il ne savait pas ce qui n'allait pas, mais il sentait que son amie avait besoin de réconfort, de ne pas se sentir seule — l'absence de Silas lui pesait-elle ? Callisto s'est tournée vers lui, ses lèvres ont dû murmurer quelque chose comme oui merci ça va aller, mais le frémissement de ses pupilles noires affirmèrent le contraire.

"Zacharie choisit mal ses compagnons", souffla le scorpion à son ami Athanase. Il arracha un bout de viande séchée qu'il mâcha d'un air contemplatif en lorgnant les silhouettes assises près du feu — pour sa part, il préférerait être adossé à un mur que de s'afficher en cible facile au milieu des jardins (la pleine lune éclairait la scène, découpant les lieux en autant d'aplats noirs et blancs). L'endroit possédait une géométrie fascinante et déconcertante. La découpe des jardins en six parts égales révélait la maniaquerie géométrique du concepteur du domaine ; l'architecture du manoir signifiait son penchant pour les figures premières : un bloc rectangulaire sur deux niveaux, à l'austérité presque slave, surmonté d'un cylindre bas

central (l'observatoire) et devancé d'un léger fronton triangulaire plein, et adjoint sur les côtés de deux carrés parfaits, terrassés en étage ; ses instructeurs auraient apprécié l'endroit et en auraient fait un terrain d'entraînement approprié à l'infiltration et à l'assaut. Toute la journée, Orion avait senti la présence rémanente de ses ancêtres dont le sang avait nourri cette terre au nom de l'indépendance de leur peuple, une indépendance que les militaires de l'empire avait bafoué au profit d'une union arbitraire. "Il aime les femmes, que veux-tu" tenta de philosopher Athanase. "Moi aussi, quand elles sont à leur place." Le scorpion ne pensait pas vraiment ce qu'il disait, les épouses avaient joué leur rôle dans la guerre, mais la vue basse du rouquin l'usait ; Athanase ne voyait jamais plus loin que la première ligne de front, il ne percevait pas les formes géométriques qui se mouvaient sur un champ de bataille. "Celles-là ne sont pas faites pour la guerre, corrigea-t-il, Callisto est faible et Hateya est imprévisible." Athanase éclata d'un rire franc : "Ah, tu ne lui as jamais pardonné, hein ?" [Balayant cet argument gênant :] "Je ne ressasse jamais le passé. Toi aussi, tu devrais te concentrer sur l'avenir." // "Mais, je me concentre mec. Je suis prêt à pendre le premier coyote de la république qui osera venir pisser sur mes godasses." // "Je te parle de l'avenir. L'avenir du continent. L'avenir de notre peuple [L'ombre du garage camoufla le rictus d'agacement du scorpion]." // "Je laisse ça à Pallas. Quand il aura fini de compter les morts des deux côtés, il pourra proclamer la nouvelle europe." Orion se foutait de la nouvelle europe comme de la vieille ; il connaissait la légende : europe n'était qu'une vache idiote qui s'était laissée engrosser par un taureau — par deux en l'occurrence, l'empire et la république. Il jeta par terre un dernier morceau de la bouffe immangeable de l'empire, secouant sa queue de cheval ; la chaleur de la péninsule lui collait encore à la peau malgré leur baignade vespérale ; il ne savait plus par quel bout prendre Athanase — cela faisait trop

longtemps qu'il tentait de le convaincre de ne pas être qu'un simple mortel aspirant à devenir un héros. Les héros sont ceux qui luttent contre toute forme d'hégémonie, pas ceux qui la servent pour des motivations purement individualistes. Ça lui faisait toujours mal au cœur d'admettre que des hommes qu'il admirait (pour leur courage, leur vaillance, leur audace et toutes sortes de valeurs) resteraient à jamais des moutons.

"Ce Hæmon est un con." // "Ne dis pas ça. Tu sais qu'il vaut mieux que tous ces paysans mal dégrossis." // "C'est quand même un con." // "Tss. Tu as tort de te rallier à Roxane. Pense à l'avenir. Hæmon est l'avenir." Dégoûtée, Hermione se pencha vers l'intérieur du puits, d'une obscurité sans fonds — y avait-il encore de l'eau là-dedans ; et quel intérêt d'installer un puits quand on a un lac sur le pas de sa porte ? La noblesse et ses apparats, ses érudits et leurs dogmes, c'était aussi écoeurant qu'un fruit gâté par les vers ; le contre-pouvoir qu'ils offraient en regard du totalitarisme des militaires n'était qu'une chimère ; leur temps était révolu, aussi bien celui des militaires que celui des nobles ; d'un côté comme de l'autre, ils méprisaient tous ceux qui ne faisaient pas parti de leur caste ; Hermione avait appris à prendre ses distances avec toute forme de communautarisme ; elle rêvait de meurtres de plus en plus souvent — mauvaises fréquentations. "Un peu de poussière d'étoile te ferait le plus grand bien, cousine." // "Va chier, Oreste. Je ne supporte pas ta merde. Elle est juste bonne pour les dindes comme Alexia." // "Sorcière, sorcière, tu as grand tort de sous-estimer mon pouvoir." // "Arrête de m'appeler comme ça." Un sourire ironique se griffa sur le visage grêlé de son cousin : "Tu aimais ça, avant." Hermione jeta un regard froid à Oreste ; elle l'adorait, c'était pour elle la seule

véritable personne fiable au monde, mais ses allusions la mettaient de plus en plus mal à l'aise — ils avaient passé l'âge de leurs petits jeux, se pouvait-il qu'il ait deviné à quel nouveau jeu elle se prêtait ? Avait-il du mal à admettre qu'ils grandissaient à des allures différentes ? Elle ne comprenait pas tout chez son cousin, à commencer par sa négligence (non qu'elle soit un modèle de vertu en la question) : enfant, il avait été plutôt beau gosse, avec ses boucles blondes de petit prince, mais le blond s'était affadi — malédiction familiale —, ses traits s'étaient tendus sur les os, sa peau était devenue le refuge de divers cratères et zébrures qu'on ne pouvait pas tous imputer à l'acné ; il se tenait de plus en plus voûté, comme sous le poids d'un trop grand nombre de secrets et de mystères, et il méprisait les entraînements athlétiques (qu'il arrive à en sécher la majorité sous le nez des surveillants était la preuve que la ruse du renard l'habitait toujours). Sa poussière d'étoile, si elle lui donnait un pouvoir sur la poignée d'entre eux qui la consommait (Hermione se demandait parfois si Orphée ne s'était pas intéressé à elle avant tout pour se rapprocher de son cousin), le consumait à petit feu. "C'était avant, Oreste. Avant. Nous changeons tous, tu le sais bien." L'addict se pencha pour déposer un baiser chaste sur les lèvres d'Hermione. "Oui, cousine. Je le sais. [Il toucha de l'index le talisman de la sorcière] Prends garde à toi. Ne t'éloigne pas trop de la forêt, cette nuit. Il paraît qu'il y a des loups qui rôdent dans les parages." Sur un dernier sourire carnassier, il la quitta pour rejoindre la meute de Pallas. Malgré la tiédeur nocturne, un vent froid s'insinua sous sa robe. Se sentant observée, Hermione rendit son regard au berseker qui la toisait ; il ne baissa pas les yeux. L'ignorant, elle alla s'asseoir devant le feu, à l'écart ; face à elle, un autre exclu, Rhadamanthe, avait lâché un étrange appareillage à diodes et, le regard perdu dans les flammes dont il s'était attribué la garde, attisait les braises avec un bout de bois sec ; plus loin, Cassien

mâchonnait un bout de viande, le regard baissé. Nous changeons tous, mon cousin. Nous changeons tous.

"Ma mère a pendant longtemps été la seule héroïne de ma vie — l'est-elle toujours ? Je ne sais pas. J'ai le souvenir de ces contes qu'elle et mes tantes me racontaient, ces histoires à la fois horribles et lumineuses, peuplées de dragons de mer dévoreurs d'hommes, de loups aux dents pointues courant après le soleil pour le dévorer, de géants de la taille d'une montagne prêts à déferler sur le monde pour l'aplatir à coup de massues, mais des histoires habitées aussi par des humains fascinants, fascinants dans leur lutte face à des dieux paresseux, orgueilleux et querelleurs, fascinants dans leur abnégation à ne pas être terrifiés, comme moi, par l'évocation de toutes ces créatures, rejets maléfiques de ces mêmes dieux malfaisants ; ces humains s'élevaient de la condition misérable et fataliste de leur race, ces humains se hissaient jusqu'aux cimes des montagnes, jusqu'à la voûte céleste, et foulaient de leurs pieds impies la surface des nuages pour y défier leurs propres dieux. Ces humains vivaient et mourraient en héros. Ce n'étaient que des contes ; la petite fille que j'ai été les a aimés un temps. Dans le village où j'ai grandi il n'y avait pas de héros ; il n'y en avait pas besoin. La guerre n'était qu'un mot ; alors les héros aussi. Je crois que mon peuple n'avait pas alors besoin de transcender sa condition, d'enluminer le quotidien, de rêver la réalité — et quand il a eu besoin de tout cela, il était déjà trop tard : tous les dictionnaires et les livres de contes avaient été incinérés et, faute de savoir lire, les enfants de mon âge n'avaient alors plus que leur mémoire pour perpétuer le souvenir des héros et des héroïnes des contes de mon enfance. Je ne voulais pas perpétuer ces souvenirs abstraits ; que

m'importait le souvenir de nos héros, alors que ceux de mon peuple avaient abdiqué lâchement ; que m'importaient les combats titanesques et les épées enchantées alors que les tanks défilaient sous nos fenêtres ; que m'importait de rêver en un monde devenu irréel. Les souvenirs les plus chers à mon cœur sont ceux qui font vibrer tous mes sens ; je ne veux me souvenir que de choses réelles, que de choses que ma mémoire peut goûter, apprécier et agripper. Je veux continuer d'entendre la voix de bûcheron de mon père quand il s'énervait à table à propos de la politique de l'autruche de nos dirigeants ; je veux sentir sa main calleuse se poser sur ma joue quand il venait vérifier que j'étais endormie, ce que je simulais à merveille ; je ne veux pas perdre les saveurs et les senteurs des plats qu'il nous préparait pendant son jour de repos, quand mère avait droit à toutes les attentions ; et je ne veux surtout pas oublier le dernier regard qu'il m'a jeté le jour de sa conscription — je ne compris que plus tard qu'il savait qu'il ne reviendrait sans doute jamais, et que m'abandonner, abandonner mère, abandonner la tâche et les valeurs qu'il s'était données lui coûtait au-delà de tout ce que les héros de ces contes stupides n'avaient jamais enduré ; tout comme je ne veux jamais oublier le dernier regard de mère, un regard rempli d'affection, de désespoir, de rage, de tristesse et de bonheur quand levant le couteau bien haut elle a égorgé le premier diplomate ennemi à franchir le seuil de notre foyer. À côté de ce souvenir-là, tous vos héros de contes de fée peuvent bien aller se faire foutre."

Hæmon s'approcha de ses deux héroïnes préférées (la muse exceptée) : la girl kicks ass intrépide et la sniper farouche. Quel magnifique dilemme la brune et la blonde lui offraient-elles : si

proches, et pourtant amenées à suivre un destin radicalement différent. Il savait, comme tous les narrateurs, que l'une d'entre elles mourrait bientôt, la guerre qui se jouait charriait son lot quotidien de victimes, et que l'autre ferait parti des élus appelés à infléchir le cours de cette guerre. La question du sacrifice revenait effleurer ses lèvres ; Valentine donnerait-elle sa vie pour Kyra ou l'inverse était-il plus vraisemblable ? Ou, tout ne serait-il qu'une question de hasard ? Les ingrédients de son prochain conte prirent forme, des mots commencèrent à titiller sa langue : hasard, choix, sacrifice, héroïne. Dommage qu'il ne reste plus que deux nuits à passer en leur inspirante compagnie. Il repensa à sa longue exorde, sans doute trop empesée mais les moutons aimaient les caresses répétées. Hæmon aimait distraire la foule, tout comme la foule lui offrait une source de distraction inextinguible ; et il avait besoin de distraction pour éviter de penser à l'inévitable, au tête-à-tête qu'il devrait nécessairement avoir cette nuit, ou demain, avec Écho — sinon à quoi bon organiser ce séjour picaresque pour nos héros. Hæmon savait que les héros n'existaient pas, que le mythe des héros de guerre savamment orchestré par l'empire, à force de décorations, de défilés et de commémorations, était monté de toutes pièces, avec des figurants impliqués, des discours factices et des exploits fictifs ; il n'y avait qu'à voir la patte folle et le rictus mélancolique de Saturne, et l'écouter expliquer pourquoi les vétérans étaient des problèmes pour l'empire (la propagande sur la guerre doit venir de l'empire, et non de ses soldats). Tout ce qui se jouait sur le vieux continent n'était plus que du théâtre ; Hæmon y excellait, et il savait qu'au théâtre ce n'était pas les acteurs mais les narrateurs qui tiraient les ficelles. Il se pencha vers les deux jeunes femmes, sujets et objets de bien des pièces : "Si vous voulez me suivre, le spectacle va commencer."

LES SORCIÈRES

Un jour qu'il convoitait une terre pour y installer ceux de son peuple, Loup rendit visite à une sorcière. Les sorcières étaient des femmes qui, au lieu de donner la vie, entretenait un rapport particulier avec les morts. Elles vivaient librement au sein du peuple, la volonté collective de les exclure n'égalait pas la crainte qu'elles inspiraient. "Sorcière, dit Loup, la terre dans la vallée est fertile, en son sein coule une rivière dont la pureté n'a d'égale que votre clairvoyance, à ses rives s'abreuvent des gazelles à l'agilité aussi reconnue que votre sagacité, sur ses berges s'élèvent des arbres luminescents dont la majesté évoque modestement la vôtre, à leurs branches poussent en abondance des fruits succulents qui à l'image de vos yeux jamais ne ternissent. Cette terre est destinée à devenir celle de mon peuple. Cependant, des hommes du peuple de Coyote sont venus s'y installer sans mon autorisation. Pouvez-vous, dans votre immense mansuétude, m'aider dans la noble tâche de les renvoyer sur leurs terres d'origine ?" // "Loup, répondit la sorcière, je vais te venir en aide. Toutefois, je veux qu'en échange les femmes de ton peuple m'accueillent comme une sœur, et qu'il en aille de même pour mes cousines, et les cousines de mes cousines, et ainsi de suite sans jamais que cet engagement ne soit rompu. Promets-moi que cette terre sera un refuge pour les femmes de ma famille." Loup se dit qu'une promesse n'engageait que celui qui voulait bien y croire et accepta la proposition de la sorcière. Les sorcières connaissaient plusieurs moyens pour obliger les hommes à quitter une terre. Elles pouvaient agiter un os de vautour en direction d'un homme ou d'une femme, et dans la nuit l'individu était assailli de cauchemars, ainsi que les nuits suivantes, avant de sombrer dans la folie et, au bout de quelques temps, de mourir. La sorcière avec qui Loup avait signé un pacte utilisa un autre procédé. Elle rôda plusieurs jours autour du

campement de la vallée, dans l'attente de la survenue d'un décès. Quand l'un des chasseurs mourut accidentellement, écrasé par le poids de son cheval, elle assista discrètement aux cérémonies du recueillement et de l'incinération, et récupéra une bourse de cendres et de fragments d'os carbonisés. Elle réduisit ce mélange en une fine poudre grise dans un mortier consacré en pierre, puis elle répandit cette poussière de mort sur un promontoire à l'ouest du campement, afin que le vent crépusculaire du couchant la disperse dans tout le village. Dans les jours qui suivirent, les hommes se plaignirent de migraines persistantes, de douleurs inexplicables, de maladies inhabituelles. La situation empira de jour en jour. Des hommes commencèrent à mourir. Alors les femmes se réunirent et arrivèrent à la conclusion que Coyote les avait punis pour s'être installés aussi loin sans sa permission et qu'il avait maudit cette terre. Le peuple de Coyote quitta dès le lendemain cette vallée inhospitalière. Le jour suivant, Loup y mena son peuple, qui vit dans cette vallée fertile et giboyeuse l'une des créations les plus réussies de leur guide. Une fois l'installation terminée, les premiers fruits récoltés, les premières gazelles chassées, la sorcière se présenta au peuple de Loup. Effrayés par son apparence, les hommes la chassèrent en lui jetant des pierres. Alors, la sorcière alla se plaindre à Loup : "Les hommes de ton peuple m'ont chassée. Tu avais fait la promesse qu'ils m'accueilleraient. Tu ne leur as donc pas parlé de moi ?" // "Non, je ne leur ai pas parlé de toi. Et pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne me souviens pas t'avoir fait la moindre promesse à ce sujet. Notre arrangement concernait les femmes de mon peuple, et non leurs époux." Ainsi, par une ruse habile, Loup se dédouana de sa promesse et refusa de donner satisfaction à la sorcière. Mais, quand les hommes de son peuple se plaignirent de maux de tête et de vives douleurs, il se ravisa et laissa entrer la sorcière.

HASARD ET SORTILÈGES

"Bienvenue en Arcadie. La patrie des bergers, des poètes et des héros. Désolé de n'avoir pu tous vous accueillir en personne à votre arrivée, mais je devais veiller aux derniers préparatifs de notre séjour ici. Je me réjouis, et je vous remercie, de votre présence au grand complet. J'en suis, croyez-le, extrêmement flatté. Aussi, il est plus que temps que je vous communique le programme de demain." Ouvrant la marche, Pallas a monté les trois marches menant à l'une des deux portes arrières du manoir, celle de l'ouest ; la double porte s'est ouverte sur ce qui avait dû être une salle de détente, à en juger par ses reliquats : des fauteuils à la tapisserie défigurée par de multiples cicatrices, un billard qui à défaut de resplendir avait été dépoussiéré récemment, un large piano droit auquel il manquait deux pieds et plus de la moitié des touches. Escortant le meneur, Saturne alluma des lampes à huile accrochées au mur — il procéda de la même façon pendant le reste de la visite. "Sans la loi martiale, le fier propriétaire de cette demeure vous aurait accueillis dans cette pièce, ou dans le grand salon attenant [geste vers la porte sud à moitié dégonflée], en ce lieu de festivités, dédié à la musique et au sport. Mais l'empire en a décidé autrement." La plupart d'entre eux faisaient leurs premiers pas dans l'édifice où leur meneur les avait conviés pour une dernière virée (selon ses propres termes), un manoir à l'abandon, point de chute de Pallas et Hæmon depuis plus d'une année — excursion improbable tant le manoir était isolé : situé dans la pointe forestière nord de la péninsule, entouré par un massif sec et inhospitalier, desservi par des routes oubliées et des sentiers envahis par la végétation (tel celui qui les avait conduits au lac, à une bonne heure de marche vers l'ouest). La région était déserte, les autres demeures nobiliaires des environs se trouvaient

toutes dans le même état d'abandon que celle-ci, et les derniers habitants de la péninsule s'étaient regroupés au sud ; la capacité de Pallas à monter cette opération et à obtenir les laisser-passer nécessaires prouvaient l'influence souterraine que pouvait encore avoir sa famille. Damon passa délicatement ses doigts sur les touches rescapées, jouant un air silencieux. "Désolé mon ami, je n'ai pas réussi à le faire restaurer, une autre fois peut-être. En revanche, le billard d'époque est prêt à recevoir les plus adroits d'entre vous : laissez-vous tenter plus tard. Pour l'heure, continuons la visite." Dehors, une nuit silencieuse et moite avait recouvert le jardin ; minuit approchait, encore une ou deux heures à patienter. Athanase et Orion se relevèrent d'un canapé aux ressorts apparents et emboîtèrent le pas, avec le reste de la troupe, à Pallas. Ils franchirent la porte donnant sur un dégagement flanqué de deux portes, à gauche "la paperasse jaunie de l'intendance", à droite "un charmant petit salon mieux préservé que son grand frère" ; les dépassant, ils s'engouffrèrent dans l'impressionnant vestibule du manoir : d'un côté une massive double porte d'entrée, dont l'âge et les impacts de béliers n'atténuaient en rien la présence, de l'autre un escalier à double hélice menant à l'étage, via un large tapis rouge élimé. "Votre attention à tous [il l'avait déjà, évidemment]. Par respect envers les précédents habitants de ce somptueux manoir, mais aussi car j'ai de sérieux doutes sur l'état du plancher, je vous demanderai de ne pas entrer dans les chambres de l'étage — vous n'y trouverez de toutes façons que des meubles en piteux état, des matelas tachés et très inconfortables, des penderies miteuses et démodées ; vous pouvez en revanche vous rendre sur les deux terrasses [Pallas ne mentionna pas l'observatoire ; un chef devait garder ses secrets, et les rumeurs se chargeraient, si ce n'était déjà fait, de faire savoir à tout le monde que la coupole du manoir était son territoire]." Les vingt-cinq silhouettes intruses (Silas

manquait toujours à l'appel) traversèrent le vestibule vers l'aile est du bâtiment, passant devant la porte du lavoir ("Roxane, Écho, si vous voulez nettoyer vos tenues, c'est ici...") et l'embrasure d'une autre qui avait disparu et qui donnait sur une grande cuisine ("Ne rêvez pas, plus rien ne marche...") d'où on pouvait accéder au jardin par la seconde porte arrière. Ils pénétrèrent enfin dans la dernière pièce du rez-de-chaussée, à l'opposé de la salle de détente, une immense salle à manger en L couché. Saturne alluma deux dernières lampes à huile sur le mur est. Au sud, deux couples de grandes fenêtres contiguës (séparés par une imposante cheminée noire de suie) laissaient entrer la clarté lunaire. Un rapide coup d'œil suffisait pour comprendre qu'il s'agissait de deux pièces distinctes dont le mur séparateur avait été abattu de façon expéditive (des briques subsistaient, chair rouge mise à nu, de chaque côté). Quelques tronçons de bois rappelaient la présence de tables et de chaises ayant probablement servi à alimenter la cheminée (le manoir était doté d'un de ces monstres cracheurs de feu à chaque point cardinal). Pallas, en maître de cérémonie, monta sur un piédestal fait de planches vermoulues entassées dans l'angle de la pièce ; à ses pieds reposait un coffret en bois, simple, sans dorures, de ceux dans lesquels on rangeait des papiers. "Prenez place où vous voulez." Ses camarades s'égayèrent en quart de cercle autour de lui, Hæmon au centre — là où le narrateur avait parfois le don de séparer les gens, le meneur avait celui de les rassembler. Seul Saturne, affairé auprès de la cheminée, et Oreste, farfouillant dans un coin de la pièce, semblaient peu concernés par l'orateur. La voix de Pallas emprisonna l'espace : "La chasse. Une pratique lointaine, presque d'un autre temps. Une pratique mystérieuse pour la plupart d'entre vous. La guerre, et l'empire, ont effacé nombre de nos traditions, de nos héritages historiques. J'ai eu le privilège de la pratiquer. Plus exactement, j'accompagnais, enfant, spectateur et apprenant, mon

père et mes oncles lors de leurs parties de chasse — ils en étaient des experts, et je ne suis qu'un modeste dépositaire de leur savoir ancestral. Cette dernière année, j'ai réussi à concrétiser mon retour dans cette belle région et, avec l'assistance d'Hæmon et d'Eleuthère, que je remercie, j'ai pu, un peu, renouer avec cette pratique. Je me devais de partager cette expérience avec vous, avec qui j'ai déjà tant partagé, au moins trois belles années pour certains, voire presque dix pour d'autres. J'imagine qu'il doit être difficile d'imaginer la portée et l'ampleur exactes de ce cadeau. Il en est de même des expériences sexuelles : tant qu'on ne les a pas expérimentées par la pratique, elles demeurent abstraites. Je vais toutefois vous préciser quelques bases pour appréhender au mieux ce qui vous attend. [Pause] La chasse n'est pas un sport, la chasse n'est pas un jeu, la chasse n'est pas une question de survie ; la chasse est un acte de foi. Au-delà de tout esprit de compétition, la chasse doit être considérée comme une épuration physique et spirituelle. [Pause] La chasse vous nettoie de la pollution corporelle et mentale que la guerre, l'empire, la société déversent en permanence sur vous : la peur de la mort, la loyauté impériale, le regard d'autrui, le rabâchage militaire, les règles de bienséance, les jalousies, les mensonges. En décuplant vos sens, la chasse pousse votre moi profond à la surface, éloignant sans ambages ce moi fabriqué par la société, un moi maladroit, mal à l'aise, un moi qui n'est simplement pas à sa place. [Pause] Chasser c'est comprendre pourquoi l'homme est le prédateur ultime, c'est comprendre pourquoi il domine la terre, et comment vous pouvez participer de cette domination. [Dernière pause] Un peu de patience toutefois, l'heure n'est pas encore venue. Je tiens à vous prévenir également que je n'aurais pas le temps de vous instruire des différentes techniques de traque de mes ancêtres. Je vous invite plutôt à goûter la simplicité de l'acte de chasse, à réapprendre ce pourquoi vous êtes venus au monde. Nous

ferons simple. Contrairement à une épreuve militaire, il n'y aura pas d'objectif stratégique, guerrier, géographique. Notre chasse se résumera à l'essentiel : l'affrontement avec la forêt, avec votre proie, avec votre propre détermination. Êtes-vous toujours partants ?" [Des vivats enflammèrent la pièce. Détendus par le voyage, la baignade, le repas, ses camarades acceptaient sa proposition ; il se réjouissait de leur écoute et de leur motivation ; il était parvenu, à force de mystère autour de ce qui les attendait, à susciter une adhésion collégiale. Évidemment, ceux qui restaient indifférents à son discours étaient toujours les mêmes : Callisto, Hateya, Nausicaä... — il y avait trop de femmes dans les écoles de l'empire. Cependant, Pallas s'amusa de discerner une lueur d'intérêt dans les pupilles habituellement réfractaires de Zacharie et de sa petite Alexia.] "À l'exception de votre serviteur qui préfère chasser seul, vous ferez équipe par deux. Chassez ce que vous voulez. Les forêts de la péninsule sont riches en gibier : lapin, renard, cerf, et même loup. Je vous laisse choisir votre proie. Le seul mot d'ordre est : soyez à l'écoute de vous-mêmes. Je jugerai la qualité du gibier rapporté par chaque paire, les meilleures auront le droit à une surprise, mais nous nous repaîtront tous ensemble du résultat de notre chasse." [Pallas regarda avec une certaine perversité les regards complices : les paires se constituaient. Rompons-les.] "Il reste un dernier détail à régler avant de vous abandonner pour la veillée. L'une des traditions de la chasse était de distribuer au hasard les morceaux du gibier abattu. Le hasard est un élément inhérent à l'art de la chasse. Aussi, j'ai décidé que les paires seraient constituées par tirage au sort." // "Ce n'est pas juste" cria quelqu'un, probablement cet idiot d'Athanase qui se voyait déjà chasser avec Zacharie, son frère d'armes. "La chasse n'est pas juste. La chasse est sauvage. [Pallas désigna le coffret] J'ai besoin d'une main innocente, pure, vierge pour effectuer le tirage au sort..."

Cassien ?" [Rires.] "Va te faire foutre." // "Allez, ne fais pas le timide. Cassien, j'insiste." [À contrecœur, le métis se leva et approcha du meneur. Hæmon s'était levé aussi, il se planta, un feutre noir épais dans la main, devant un tableau blanc jauni que Saturne avait installé sur le rebord de la cheminée, un feu commençait à prendre dans l'âtre.] "Mon cher Cassien, choisis bien." [Pallas attendait ce moment de longue date ; il était curieux de découvrir les combinaisons que la main du métis allait constituer. Ce dernier s'agenouilla au bord de l'estrade et plongea sa main innocente à l'intérieur du coffret.]

Valentine contemplait la scène d'un œil curieux. Comme à son habitude, Pallas en imposait à tout son petit monde ; ils acquiesçaient tous, ou presque, comme des moutons. La girl kicks ass n'était pas dupe, mais elle savait que tout bon commandant se devait avant tout d'être bon orateur ; aussi, elle acceptait tacitement l'ordre hiérarchique naturel de leur groupe. Sur le terrain — le vrai — elle aurait à courber l'échine et à obéir aveuglement. L'obéissance conditionnait la victoire — ses instructeurs lui avaient suffisamment martelé cette règle, et elle leur accordait raison sur ce point ; remettre en cause un ordre, ou simplement le discuter, pouvait causer un retard et au-delà faire perdre une bataille. Elle se demandait comment étaient hiérarchisées les unités d'élite où elle avait été affectée, beaucoup de mystères planaient sur leur organisation afin d'éviter toute fuite de renseignement vers l'ennemi républicain ; elle savait juste que ses missions seraient dangereuses, mortelles, parfois sans retour. Comme disait le diction, à vivre sans périls, on meurt dans l'indifférence. L'indifférent Cassien — pauvre bougre, de la chair à canon — retira un premier papier plié du

coffret. Des flammes et des cris d'enthousiasme jaillirent de la cheminée et de l'assemblée. Valentine lorgna, se tenant à l'écart, le grand barbu au service de Pallas, ce drôle de type dont le prénom, Saturne, relevait davantage du nom de code ; plus tôt dans la journée, au lac, elle avait remarqué qu'il l'observait, avec un air étrange, pas vraiment concupiscent, plutôt rêveur, absent ; son aura de vétéran de guerre se parait par moments d'un trouble malsain qu'elle n'arrivait pas à identifier. "Hermione." La première appelée, la sorcière, se tenait près des fenêtres donnant sur le jardin, conspirant encore et toujours avec son cousin ; qui allait faire équipe avec elle ? Qui voudrait d'elle ? Elle était une piètre combattante, mais sa bonne connaissance des forêts et de leur faune pouvait être un atout et faire d'elle une coéquipière surprenante — finalement, le tour de passe-passe de Pallas allait se révéler amusant, une tension inattendue saisit même Valentine avant l'annonce du deuxième prénom, et si c'était le sien ? "Nicéas." Hæmon inscrivit la première paire sur le tableau, sous de légers applaudissements, probablement lancés par ceux qui n'auraient pas voulu se retrouver avec Hermione. Amusant, en effet : deux marginaux qui s'entendaient comme chien et chat. Le gothique afficha un sourire discret qui pouvait tout autant signifier qu'il se réjouissait de ce tirage ou qu'il goûtait l'ironie de la situation. "Deuxième paire ?" demanda Hæmon. La main du métis s'empara d'un nouveau papier. Valentine remarqua que, au premier rang, Orphée grattait ses mains avec anxiété, arrachant des lambeaux de peau sous ses ongles. "Kyra." Des cris, nettement plus approbateurs, retentirent. La jolie nordique était une tireuse d'élite, la meilleure du groupe, n'en déplaise au scorpion ; celui qui ferait équipe avec elle avait de grandes chances de remporter la victoire. Kyra représentait aussi pour Valentine ce qui se rapprochait le plus d'une amie, si elle pouvait choisir, ce serait avec elle qu'elle vivrait cette dernière épreuve ; elle murmura : "Tire mon

prénom, petit métis." // "Damon." Les jaloux sifflèrent et huèrent l'heureux élu ; Cassien dut faire circuler le papier auprès de Zacharie, Athanase et Orion pour faire authentifier le tirage. Le diplomate se leva, effectua une révérence à l'auditoire et alla déposer un baiser sur les joues chastes de Kyra. "Ne te réjouis pas trop vite", lui lança la sniper avec un regard étrangement froid, comme si elle aussi aurait préféré un autre tirage. En arrière-plan, le berseker continuait de triturer ses peaux. "Eleuthère." Le grand pilote resta impassible à l'annonce de son nom. Au moins, ce ne serait pas un coéquipier contrariant pour son partenaire ; ce serait amusant qu'il fasse équipe avec Nausicaä. "Hateya." Un murmure appréciateur. Les origines amérindiennes de celle-ci lui conféraient un espèce d'aura mystique, était-elle une chasseuse-née ? En tout cas, le hasard avait réuni les deux éléments les plus silencieux du groupe. Quel autre couple étrange Cassien allait-il former ? Valentine avait espéré au départ se retrouver avec Kyra, Athanase, Écho, Zoé, l'un de ceux ou de celles dont elle admirait la combativité mais, se prenant au jeu, elle se mit à se demander ce que cela donnerait si elle chassait avec Rhadamanthe, ou même Cassien ? Dans tous les cas, elle n'aimerait pas tomber avec Orphée ; c'était un combattant louable, mais solitaire et individualiste, et qui semblait s'impatienter davantage tirage après tirage. "La quatrième paire est... moi-même. Cassien." Le métis laissa échapper un sourire inattendu — lui aussi se prenait-il au jeu ? "Pas moi, pas moi, pas moi..." implora Oreste en s'agenouillant ; Hermione lui fila un coup de pied dans le derrière. Cassien regarda à l'intérieur du coffret comme s'il pouvait lire à travers les bouts de papiers. "Pas de triche, hein" lui signifia Pallas avec un sourire complice. Le métis déplaça soigneusement le papier suivant. "Silas." Personne ne réagit tout de suite, puis Athanase s'exclama : "Mais il n'est toujours pas revenu celui-là ! Je crois, Cassien, que tu vas devoir chasser tout seul !"

Plusieurs rires flottèrent sur la vague d'inquiétude qui commençait à se former suite à l'absence prolongée du rôdeur. Cassien se tourna vers Pallas : "J'en tire un autre à la place ?" // "Le hasard est le seul maître. Et qui sait, cela va peut-être le faire revenir ?" Grimaçant, le métis poursuivit le tirage. "Cinquième paire ?" demanda Hæmon. "Il s'agit de... toi, connard" lâcha audacieusement la main innocente. "Il t'en remercie. Tu choisis Écho, maintenant, comme prévu ?" // "Tu ne préfères pas Zoé ? Au moins, elle ne risque pas de refuser tes avances." // "Euh... non, merci quand même." Le souffre-douleur se mettait à ironiser sur son bourreau, Valentine pouvait admettre que Pallas avait réussi son coup : une bonne ambiance générale s'était installée parmi eux. Seul Orphée bouillait intérieurement et s'en prenait à présent à son cuir chevelu. "Alexia." // "Belle prise. Merci. Zacharie, tu me la confies ?" // "Bien sûr, s'exclama le héros, et sans crainte. Elle te bouffera les parties si tu t'avisés de t'approcher d'elle à moins d'un mètre." Alexia grogna tout en demandant à vérifier le tirage qu'elle confirma d'une injure à rallonge. Valentine prenait les paris que leur duo ne tiendrait pas toute la journée. "Orion." Le scorpion de la péninsule leva les bras en l'air ; les acclamations montèrent jusqu'au plafond. Saturne, imperturbable statue, surveillait le feu tout en les observant et, Valentine en avait la conviction maintenant, les jugeant ; quel rôle Pallas avait-il prévu pour son homme de main ? Leurs regards se croisèrent quand soudain : "Valentine." La clameur monta d'un cran. La girl kicks ass oublia Saturne pour recevoir dans ses bras la fougue d'Orion, qui faillit la renverser au sol. "Nos futurs gagnants" prophétisa le narrateur. Le scorpion tapa dans les mains de Valentine : "On va tous les exploser." Valentine n'en doutait pas ; Orion était le combattant le plus obstiné du groupe, si un autre qu'elle aurait mérité une affectation aux unités d'élite c'était bien lui. Le hasard avait rapproché deux combattants similaires. Le

scorpion se détourna d'elle, un mauvais pressentiment la saisit sans raison, maintenant que son prénom avait été tiré, la scène devenait irréaliste, artificielle. "Septième paire ?" // "Oreste et..." L'enthousiasme était redescendu après l'annonce du couple guerrier. "...Callisto." Si ceux-là ramenaient le moindre gibier, ce serait un miracle — non, Callisto était d'une agilité insoupçonnable et Valentine soupçonnait Oreste de cacher son jeu — elle le soupçonnait de bien des choses. Même eux semblèrent se désintéresser du résultat — qu'est-ce qui tracassait la solitaire ces temps-ci ? Orphée tapotait frénétiquement sur le plancher ; quelque chose faussait la scène mais Valentine ne parvenait pas à identifier cette gêne ; il faisait trop chaud dans la pièce, quelle idée au juste avait pris Saturne d'allumer un feu, question d'ambiance ? Il restait cinq paires à constituer ; hormis la sienne, les paires déjà formées lui paraissaient équilibrées. "Huitième paire..." // "Roxane." // "Oh, s'enflamma le narrateur, nos héros s'interrogent avec qui la putain du roi va s'accoupler cette nuit ?" // "Je t'emmerde Hæmon, répondit la jeune femme, tu es en manque de sexe ou quoi ?" Des rires tempérèrent l'échange. Même la querelle du narrateur et de la princesse sonnait faux à présent. Les sens de Valentine étaient en alerte. "Zacharie." // "Putain de merde !" laissa échapper Athanase qui convoitait encore l'inespéré. "C'est le hasard, je l'accepte" affirma le héros en serrant la main de la princesse. Étrange effet de symétrie que la petite amie de Zacharie fasse équipe avec l'âme damnée de Pallas, et que la petite amie de Pallas fasse équipe avec Zacharie. "Neuvième paire..." Cassien accéléra, tirant Nausicaä, cheveux bleus, et Orphée, cheveux rouges. Les deux avaient des compétences notables, mais là encore difficile de les imaginer ensemble. Le berseker adressa un hochement de tête à l'aviatrice et, soulagé — vraiment ? —, alla se poster à l'une des fenêtres ouvertes sur le lac asséché. Valentine sentait une menace monter dans l'air, une

présence invisible dans le manoir, ou dehors, impossible à définir. "Dixième paire..." Cassien allait ouvertement plus vite, ne jouait plus le suspense, était-il pressé d'en finir ? Qui restait-il ? Écho, Thècle, Rhadamanthe, Zoé, Athanase et Ovide. "Écho et..." Qui allait hériter de l'intransigeante Écho ? Non... Valentine pria pour que ce ne soit pas... "Zoé." Valentine échangea un regard surpris avec le sage ; eux seuls savaient que leur amie biologiste en pinçait pour la belle androgyne. Espérons que l'invertie n'y voit pas un signe du destin. Écho gratifia Zoé d'une tape affectueuse derrière l'épaule. "Super. Je suis sûre qu'on va bien chasser ensemble." Dos au feu, les joues rougies d'embarras de Zoé furent masquées par l'obscurité. "Onzième et avant-dernier couple..." // "Rhadamanthe et..." Valentine espéra un instant que le prénom de Thècle sorte, sa protégée apprécierait. "Ovide." Beau joueur, le sage se leva pour serrer la main du mystique ; il aurait la lourde tâche de l'empêcher de parler, au risque de faire fuir toutes les proies potentielles. Valentine jeta un regard inquisiteur à Orphée qui surveillait l'entrée du manoir ; il secoua la tête en retour, ce qui pouvait tout aussi bien dire qu'il n'y avait pas à s'inquiéter ou qu'il était comme elle en état d'alerte. Cassien déplaça, par principe, les deux derniers papiers restés dans la coffret. Thècle hérita d'un des meilleurs combattants : Athanase. Même si le mortel aurait préféré chasser avec Zacharie ou Orion, il appréciait la compagnie de la sainte, c'était réciproque, et il formerait une paire efficace, à ne pas négliger. Tout cela promettait une belle journée demain ; si toutefois ils vivaient tous jusqu'à demain. Valentine se prit la tête entre les mains, s'efforçant de faire le tri entre les faits réels et les menaces irréelles qui se mélangeaient à l'intérieur de son crâne ; elle se décida à bouger, allant chercher un peu d'air aux côtés du berseker. "Rien à l'horizon ?" // "Rien." La lune conférait une aura lugubre aux strates desséchées du lac. "Prêt pour la chasse ?" Le

berseker mit du temps à répondre ; derrière eux Pallas donnait les dernières consignes : ils pouvaient veiller une ou deux heures, puis dormir où bon leur semblait sur le domaine hormis à l'étage ; leurs camarades établissaient déjà des pronostics sur le duo gagnant ; seul et silencieux, l'adulte vétéran ravivait consciencieusement le feu avec les papiers du tirage. "Nous n'avons jamais cessé de chasser. [Orphée fixait la forêt, droit devant lui] Pallas... [Il parut chercher ses mots, avant de balayer ses hésitations d'un mouvement vague de la main] Il y a quelque chose dehors."

La banalité était un fardeau. Elle consumait son porteur à petit feu, substituant à ses sensations un goût généralisé de cendres. Ça, la rage et le noir. La sorcière s'approcha du métis, assis sur un tabouret bricolé, perdu dans la contemplation des flammes — la fumée des petits papiers se consumant constituait la plus belle expression de la rage contenue qui devait animer l'âme du jeune homme. Hermione ressentait un mélange pourtant incompatible de mépris et de compassion. Elle méprisait ce corps malingre et pleurnichard, elle méprisait les hommes qui se complaisaient dans leurs passions enfantines (les maquettes de tank et les histoires à dormir debout) au lieu de s'épanouir dans leur franche maturité et de prendre en mains leur destin — Cassien apprendrait-il un jour à lever les yeux au lieu de toujours les garder baissés ? Pour autant, elle partageait sa souffrance et aurait aimé la lui ôter d'un souffle magique, mais elle estimait que chacun devait trouver en lui-même les moyens de l'extraire ; le rejet, l'indifférence, le dénigrement, le harcèlement auraient pu être son quotidien si Cassien n'en avait pas été le réceptacle parfait, et si elle n'était pas la seule amie de longue date de la princesse de Pallas. Elle se prenait parfois à imaginer

qu'elle et Roxane ne se connaissaient pas et qu'elles se rencontreraient aujourd'hui ; elle se représentait très bien la moue dépréciative sur les lèvres de son amie, qui n'en deviendrait jamais une — une amitié tenait à peu de choses, à une habitude, une commodité. Le métis, et elle, n'étaient rien à côté des combattants et officiers émérites en devenir ; ils n'étaient même pas dignes de se tenir dans leur ombre. Si tout se passait suivant les plans de l'empire, elle finirait comme une laborantine quelconque réduite à tester des armes chimiques sur des rongeurs ; et sans les manigances et les contacts haut-placés d'Hæmon, le métis aurait été relégué à un poste administratif. Les flammes inspiraient-elles à Cassien des idées, des moyens, une force nouvelle pour s'extraire de sa banale condition ? Hermione en doutait, elle doutait que le métis possède la force de caractère nécessaire à une sublimation ; le faire participer à la chasse était encore une idée puérile de ce fourbe d'Hæmon — que le diable l'emporte —, il ne saurait être à la hauteur. En revanche, la sorcière croyait en sa propre sublimation ; son prénom avait été tiré en premier par la main du plus banal des chasseurs, elle ne pouvait rêver meilleure incitation ; peu lui importait le nom inscrit à côté du sien, elle chasserait avec rage et ne laisserait qu'une traînée de cendres et de sang noir derrière elle. La banalité n'était pas une malédiction. Elle posa la main sur l'épaule du métis qui ne parvint à retenir un sursaut ; seule la faiblesse en était une.

Le meneur porta un regard bienveillant sur le rôdeur qui avait choisi une heure bien tardive pour réapparaître ; peu intéressé par les promesses de chasse et le tirage au sort, Silas était porteur de curieuses nouvelles — étranges ou amusantes, Pallas ne savait dire à ce stade. Le narrateur avait en revanche sa petite idée : "Alors,

rôdeur, tu as peur des loups maintenant ? Apprends, mon ami, que les loups forestiers de la péninsule sont aussi inoffensifs que les loups grisonnants des cages de la nouvelle Ève. Il paraîtrait même qu'à l'image de notre bon scorpion, ils ne voient que d'un œil." Silas, ignorant la moquerie d'Hæmon, se focalisa sur Pallas : "Leur comportement est anormal. Les loups n'agissent pas ainsi. Les loups fuient la présence humaine, ils ne la recherchent pas. La forêt est riche en gibier ; ils n'ont rien à attendre de notre présence." Le retour impromptu de Silas avait retardé la dispersion des élèves, massés en un groupe compact autour de leur meneur et du revenant ; Pallas devait conserver la main, mais l'agaçant Rhadamanthe se permit d'intervenir : "Les temps ont changé Silas. Tes loups ont évolué. Nous ne leur faisons pas peur, et notre présence ici doit les rendre curieux." // "Imbécile, répondit avec pertinence l'intéressé, nous, les humains, avons de tout temps œuvré à leur extermination, cette menace est inscrite dans leurs gènes." Pallas avait toujours éprouvé une sympathie sincère pour le rôdeur, il parlait peu, savait écouter, et en toutes circonstances avait fait preuve sur le terrain d'efficacité et de sens pratique ; dommage que ses liens d'amitié aient poussé Silas vers les marginaux effacés et le clan des guerriers idéalistes, il faisait partie de ceux que le meneur regretterait. Il réfléchit aux informations fournies par le rôdeur : d'après celui-ci, la meute de loups qu'il observait était à présent aux abords du manoir, après une longue boucle par le nord, attirés par leur présence, attirance renforcée par l'arrivée du second perroquet. Pallas avait rarement aperçu des loups à proximité des lieux ; à l'instar de Silas il ne comprenait pas ce comportement inhabituel, et il avait tendance à faire confiance au rôdeur. "Tu crois possible que ces loups se comportent différemment de leurs semblables, suite à, je ne sais pas, une mutation quelconque ?" // "Non, avant le passage du perroquet bêta, ils se comportaient

normalement." // "Tu penses qu'ils sont dangereux ?" // "Je ne sais pas. J'ai le sentiment qu'ils restent à distance comme s'ils nous observaient, comme si effectivement notre présence les rendait curieux... mais ça n'a aucun sens." Pallas hocha la tête ; le rôdeur s'emballait peut-être un peu trop vite. "D'accord. [S'adressant à l'auditoire :] Je ne suis pas inquiet, je connais la région, je pense, comme Silas, que ces loups ne sont pas dangereux ; sans doute une forte concentration d'humains dans cette zone habituellement désertique a perturbé leur comportement, il y a des chances qu'ils aient disparu dès demain matin. Et... cela vaut mieux pour eux, s'ils ne veulent pas devenir des proies de premier choix." Athanase : "Ils ont peut-être senti qu'on allait les chasser." Silas répéta que ce type de comportement n'avait pas de sens ; Pallas ajouta qu'un loup restait un animal très difficile à chasser, sentant les hommes à des kilomètres, et que ces spécimens n'ont sans doute jamais été chassés de leur vie. Le meneur conclut par les conseils d'usage : rester vigilant, ne pas rester seul, ne pas se séparer de son arme, alerter Silas si un loup s'approchait, et comme disaient les slaves : "Si vous avez peur du loup, n'allez pas dans la forêt."

LA MORT DE L'HOMME

Coyote était satisfait du peuple qu'il avait créé. Il lui restait à répondre à la question de la mortalité de l'homme. Il rendit visite à ses amis afin de recueillir leurs avis. La plupart, tels que Couguar, Grizzly et Aigle, lui conseillèrent de rendre les hommes immortels : quand un animal mourait, il renaissait dans le corps nouveau-né d'un autre. Quelques uns, comme Loutre et Castor, encore jaloux de la réussite de Coyote, tentèrent de le persuader de ne pas tordre le flux de la vie : la rivière parcourt le monde de sa source jusqu'au grand océan où elle se déverse, d'autres rivières lui succéderont, telles les saisons. Les plus sages, à l'instar d'Hibou et de Porc-épic, se gardèrent bien de conseiller Coyote, craignant d'avoir à subir par la suite ses reproches ainsi que ceux de son peuple. Souris fit à Coyote le conseil le plus inattendu : "Laisse leur choisir, tu verras bien." Coyote sourit de ce conseil, dont la mise en pratique aurait pu le divertir, mais en créateur scrupuleux il préférait décider de la touche finale à apporter à sa création. Tout au long du voyage de retour, Coyote réfléchit aux conseils de ses amis et fit sienne l'opinion générale que toute créature devait être à l'image de son créateur. De retour dans sa demeure, Coyote trouva Léopard, confortablement installé devant le feu, qui lui demanda : "Alors, qu'as-tu décidé ?" // "J'ai décidé que les hommes ne devraient pas mourir. À la mort d'un homme, celui-ci reviendra à la vie au bout du quatrième jour, le temps nécessaire à l'esprit pour retourner à la chair, et il pourra vivre à nouveau au sein du peuple." Puis, Coyote demanda son avis à Léopard. "La vie après la mort n'engendre que de mauvaises choses. Les hommes seront tourmentés par de mauvaises pensées venues du monde des esprits, leurs sens dépériront, ils n'auront plus goût à rien, les hommes arrêteront de chasser et les femmes négligeront leurs foyers." Coyote acquiesça et décida qu'à

chaque fois qu'un homme mourrait, un autre renaissait. Loup, de passage dans la région, apprit la nouvelle. Il partit aussitôt en forêt chercher une branche qu'il déposa sur le chemin menant au village de Coyote. Dans la nuit, la branche arrachée se transforma en serpent à sonnette et attendit. À l'aube, comme tous les matins, c'est la fille de Coyote qui emprunta la première le chemin. Croyant avoir affaire à une branche morte, elle voulut la ramasser et le serpent à sonnette la mordit au poignet. Le temps que Coyote arrive, elle était morte. Quand il trouva le corps inerte de sa fille, Coyote le ramassa et le plaça au centre de sa tente. Oubliant sa décision, il dit : "Dès ce jour, tu reviendras à la vie." Loup, sortant de l'ombre, l'interrompit : "Non, Coyote. Ta fille ne reviendra pas à la vie. Tu as fait savoir dans tout le pays que les morts devaient rester morts. Veux-tu endosser le masque du menteur ? Le masque du fourbe ne te suffit plus ?" Coyote savait que Loup avait raison, sa fille serait donc la première à mourir. Loup le quitta, l'abandonnant à son chagrin. Lézard commenta : "En plus, ils auraient senti mauvais à leur retour. Il vaut mieux qu'ils restent morts." // "Pourtant, lui répondit Coyote, toi tu reviens bien à la vie quand on te coupe la queue." Lézard fit à Coyote son plus large sourire : "C'est une malédiction, et non un don. Veux-tu maudire ton peuple Coyote ?" Coyote décida ce jour de retirer leur queue à tous les hommes de son peuple en signe de mortalité et, depuis, plus aucun mort n'est revenu à la vie.

CRÉATURES ET FANTÔMES

Vestiges d'une classe bourgeoise mise au rebut par la junte militaire de l'empire, les boules multicolores s'entrechoquaient avant de tomber au travers des poches percées et de s'écraser dans les creux du plancher. Athanase et le scorpion se disputaient le titre de roi du billard de la péninsule, une finale peu suivie tant les discussions politiques avaient, comme le voulait l'usage à l'académie, supplanté toute autre forme de communication ; la vanité se partageait la parole avec la vacuité : les élèves étaient à un âge où leurs convictions les enracinaient dans le sol aussi fermement qu'une coulée de ciment. Les arguments glissaient sur les murs délabrés sans personne pour les ramasser, fantômes sans victimes à tourmenter. Le clan de Zacharie, pur produit du peuple, soutenait la nécessité en temps de guerre de l'hégémonie impériale ; le clan de Pallas, pur héritier de la noblesse déchue, à l'inverse et sans sembler renier pour autant la légitimité de l'empire, prétendait que la guerre n'était plus qu'une guerre de positions et que les dirigeants des deux bords étaient trop lâches, couards et suffisants pour accepter de laisser la place à un gouvernement de transition. Les marginaux et ceux qui ne trouvaient pas leur compte dans ces deux courants de pensée avaient déserté le, ouvrez les guillemets à l'anglaise, grand salon : Nicéatas, Silas, Callisto et Hateya s'étaient mis à l'abri des débats dans la salle à manger qu'ils avaient prévu d'investir pour la nuit ; Hermione, Orphée, Kyra, Nausicaä et Cassien avaient faussé compagnie au groupe, dans leur recherche perpétuelle de solitude. Thècle, sainte parmi les saintes, notre-dame de la virginité, déesse de la pudeur (elle ne comptait plus les titres que le narrateur lui avait attribués au fil des années), n'avait, évidemment, su se décider, et était restée immobile, sous tension, le dos tourné au

billard, au salon, aux joueurs, aux idéalistes et aux prophètes, le visage fermé, le front soucieux, des larmes de sueurs luisant sur les tempes ; la sainte regardait une silhouette sombre et silencieuse qui arpentait d'un pas de danse aérien le pourtour du lac mort — que même la pleine lune, dans toute sa curiosité, ne parvenait à éclairer entièrement, laissant dans l'obscurité des abysses où les spectres du manoir tournoyaient en une farandole infinie où nul masque n'était nécessaire. Séléné, ombre diaphane, à la fois chef d'orchestre et dernier violon, les accompagnait, jouant d'acrobaties et de pirouettes, comme l'enfant de dix ans qu'elle n'avait jamais cessé d'être ; les terres craquelées des rives du lac crachaient de la poussière grise à chaque rebond de son amie — une fois la terre morte, il ne restait plus rien d'autre à faire que de danser dessus jusqu'à ce que le danseur meure à son tour. Séléné dansait à un rythme chaotique, quelque chose que la sainte n'avait jamais su faire : laisser venir le chaos, laisser tomber le loup de carnaval, laisser la peur ricaner et s'en moquer en retour ; au contraire, elle avait subi, baissé les yeux, trouvé refuge dans le giron de la girl kicks ass. L'empire, l'académie, ses parents, ses instructeurs, ses camarades avaient toujours tout décidé pour elle ; les avait-elle incités à le faire, de par un aveu de faiblesse implicite, ou était-ce eux qui à force d'insistance l'avait modelée dans ce rôle inoffensif. Valentine l'avait bousculée souvent, l'avait engueulée parfois ; elle lui répétait de s'assumer, coûte que coûte, de lever les yeux vers le ciel et de décoller les pieds du sol. Mais Thècle n'y arrivait pas, alors Séléné le faisait pour elle. La danse achevée, son amie sauta sur le promontoire central et, animée de cette même soif de chaos, renversa la statue de la divinité cornue. Sa chute dans le lac fit remonter une marée de fantômes incandescents qui s'élevèrent vers les étoiles noires avant de disparaître. Un dernier choc sur le tapis, une boule de luxe en ivoire sautant en l'air et venant rouler entre les

pieds de Thècle, la sainte se pencha pour ramasser la boule noire — la retournant entre ses doigts hésitants, elle fit émerger le signe horizontal de l'infini. "Perdu, Athanase, s'exclama le scorpion. C'est moi le roi de la péninsule !" // "Non, ça ne compte pas, réclama le mortel, tu n'as pas senti ? La terre a tremblé quand j'ai voulu tirer !" Des rires collégiaux sanctionnèrent le mauvais perdant. La sainte, elle, savait ; la terre se mourait, ses derniers spasmes remontaient à la surface. Devant elle, au milieu du lac, Séléne se tenait immobile, copie fine et décalée de la statue virile à laquelle elle s'était substituée, et elle attendait ; elle attendait, qu'enfin, Thècle décide du rôle qu'elle devait tenir.

Valentine monta à pas de loup les marches du grand escalier, comme si elle avait craint à chaque pas qu'un craquement coupable ne réveille les gardiens fantômes de cette demeure abandonnée ; du rez-de-chaussée lui parvenaient les bribes animées du salon de fortune où la majorité de ses camarades s'étaient rassemblés pour une énième veillée politique, alors que dehors, d'après Silas, les loups de la péninsule rôdaient — elle imaginait Zacharie, dans tout son idéalisme naïf et presque touchant, le poing levé, les yeux brillants, se cramponnant aux préceptes guerriers de l'empire face aux "aristos déchus", ainsi qu'Ovide les surnommait, ressassant sans relâche les méfaits du diktat militaire (il suffisait d'imaginer les splendeurs du domaine avant la guerre pour comprendre aisément l'amertume de Pallas) et, entre les deux, Alexia prônant du haut de son mètre soixante la révolution populaire, sans qu'à aucun moment elle n'avance de méthodes pour mener à bien cette révolution (que diable faisait Zacharie avec cette fille empêtrée dans un tel cliché de rebelle ?). Valentine se préservait d'exprimer une opinion franche

et définitive sur l'empire, elle estimait ne pas avoir les codes nécessaires au déchiffrement des enjeux politiques du vieux continent ; elle se contentait de prendre ce que la voie militaire lui offrait, une forme d'épanouissement qu'elle recherchait sans toutefois parvenir à le définir clairement, un manque originel qui s'effaçait dans l'action (d'après Ovide, nous avons tous, hommes et femmes, un creux en nous, et nous passions l'intégralité de notre existence à tenter de le combler, sans jamais y parvenir vraiment) ; elle espérait tout au moins être utile à son peuple, à ses proches, à sa famille cloîtrée derrière les murailles de la nouvelle Ève. Le silence faisait office de fantôme à l'étage, pourtant la girl kicks ass savait qu'Oreste rôdait dans les parages. Elle ignora en face d'elle l'escalier simple qui grimpeait vers l'observatoire, l'ancre du meneur, et choisit entre les deux couloirs droits desservant l'étage celui de droite, dont la dernière porte qui s'ouvrait sur la terrasse était entrebâillée. Valentine ne savait pas où se cachaient Hermione (probablement à conspirer avec son cousin dans l'une des chambres), Orphée (elle ne l'avait même pas vu partir — qu'est-ce qui tracassait ainsi le berseker ?), Cassien (fuyant un nouveau désagrément), Nausicaä (sans doute non loin des perroquets), mais elle savait où s'était réfugiée la dernière des solitaires, un savoir qui relevait moins de l'intuition que d'une compréhension mutuelle. Valentine poussa la porte menant à la terrasse d'orient : elle vit d'abord ses cheveux, cascade figée d'un blanc opalin sous l'éclairage lunaire, puis des filets de fumée s'envolant vers le ciel, et enfin son amie dans toute son entièreté, accoudée à la rambarde — Kyra savourant en privé le luxe d'une cigarette (Hæmon leur en avait distribué à chacun un paquet dès leur arrivée). La girl kicks ass s'accouda aux côtés de la sniper ; après un long moment de silence partagé, son amie tourna vers elle son regard bleu glace. L'amitié ne s'expliquait pas, elle était le fruit de coïncidences, d'assonances, de partages ; à

l'image des paires constituées par Pallas, l'amitié était avant tout le fruit du hasard : Valentine et Kyra s'étaient croisées par hasard lors des exercices de tir, coéquipières imposées, chacune avait alors vu dans l'autre le reflet de sa propre conviction — elles suivaient le même chemin pour remplir leurs creux respectifs. Le creux de la nordique était toutefois plus profond : le pays natal de Kyra avait été annexé à l'empire plus d'une décennie auparavant, dans le ventre mou de la guerre, sa famille avait été décimée lors des combats menés dans ce territoire convoité à l'époque par les deux nouvelles puissances du vieux continent ; Kyra, comme beaucoup d'orphelins, était devenue par la force des choses une enfant de l'empire, destinée à trouver sa voie à l'académie impériale. Être destinée à se battre sous les couleurs de ceux contre qui vos parents se sont battus devait être un fardeau incommensurable, même si Kyra s'en défendait d'un haussement d'épaule, ce qui pouvait passer pour les autres, mais ce dont Valentine ne parvenait à se convaincre ; qui Kyra essayait-elle de convaincre quand elle affirmait que "si ce n'avait pas été l'empire, c'est la république qui aurait fini par tuer mes parents" ? Nourries avec les cendres des premiers brasiers de la guerre, nées des ruines d'anciennes nations effondrées sous le poids de leur orgueil, deux nouvelles factions antagonistes avaient émergé : l'empire au levant, la république au couchant. Plusieurs enclaves autonomes demeuraient, mais leur nombre diminuait au fil du temps et les stratèges de l'académie prévoient leur extinction à plus ou moins court terme ; à moins de croire au fantasme gothique de Nicétas et à l'effondrement rêvé des deux blocs, il n'était pas fataliste mais raisonnable de penser que l'empire et la république allaient se partager comme des prédateurs affamés tous les restes du festin guerrier qui avait dévoré de l'intérieur toutes les frontières du continent. "Des loups en vue ?" Au-delà des lueurs cuivrées du manoir, une chape d'ombres s'était déposée sur les bois

entourant les jardins dont la pleine lune exacerbait l'aridité et au bout desquels, telles deux gigantesques statues antiques, se dressaient, immobiles, les deux perroquets métalliques, uniques traces de présence humaine à des kilomètres à la ronde ; du côté des jeunes femmes, les premières branches ténébreuses de la forêt s'insinuaient à moins de cinq mètres des bâtiments. Kyra éteignit son mégot entre les traces de rouille d'une rambarde qui ne tenait plus que par quelque caprice de la physique en temps de guerre, de celle qui laissait debout des immeubles à moitié dévastés par les bombardements urbains. "Juste des bruits. Des mouvements. La forêt. S'il y a des loups, ils restent dans l'ombre." Un silence moite tourbillonna de longues et belles minutes avant que la sniper ne reprenne : "Ma mère me racontait que les derniers loups avaient disparu du continent avant même qu'elle ne pose un pied hors de son berceau. Et les ours. Et les lynx. Tous les prédateurs qui buvaient en amont de la rivière que nous avons déclarée nôtre. Il a fallu que nous nous entre-tuions pour qu'ils reviennent." Valentine eut un pincement au cœur, son amie était d'humeur amère ; cet amertume raviva ses regrets de ne l'avoir jamais emmenée dans les vieux quartiers de Thessa, là où résidaient sa famille, ses parents (des gens qui malgré la peur cultivaient une bienveillance et une générosité à l'égard d'autrui) — mais les permissions étaient rares et son souhait ne s'était jamais réalisé. "Que sais-tu vraiment de ta famille ? [Kyra lisait en elle.] Tu les vois quoi, tous les ans ? Tu crois que la comédie qu'ils te jouent lors de tes visites a encore quelque chose à voir avec leur vie de tous les jours ? Si ça se trouve, tes parents ne vivent même plus ensemble ; imagine, l'empire leur demandant de maintenir les apparences pour faire de toi la combattante dont ils fantasment tous. Imagine. Et ne me dis pas que c'est irréaliste. Tu ne vois que les masques qu'ils veulent bien te montrer. Tous les habitants de la nouvelle Ève ne rêvent que d'une chose : étendre leurs murailles

protectrices jusqu'aux frontières du continent." // "Tu te prends pour Ovide à voir des masques partout ?" // "Ovide n'est qu'un théoricien. La réalité est plus cruelle que n'importe laquelle de ses théories." // "Je n'ai jamais mis de masque, Kyra. Jamais avec toi, en tout cas." La sniper sourit, portant son regard vers la voûte céleste. "Imagine, ce ciel rempli d'étoiles, écoute les légendes anciennes qu'elles racontent, et souviens-toi pourquoi nos ancêtres ont effacé les étoiles. Mais... excuse-moi mon amie, je parle trop. Nous parlons tous trop." // "Non, je t'en prie, continue de parler, tu... [c'était évident, inutile à dire] ...tu vas me manquer... excuse-moi, c'est stupide de dire des choses pareilles [où est la vaillante combattante promue aux troupes d'élite ?]." Kyra baissa les yeux vers la forêt, ses entrelacements, sa noirceur. "Tu n'es pas stupide. La plupart d'entre nous seront bientôt morts. Dans un autre monde, tu aurais eu une belle vie Valentine, une vie endiablée et romanesque, tu aurais été semblable à ces héroïnes de romans d'aventure pour enfants que j'admirais. Mais, dans ce monde de ruines, nous sommes tous des pions sacrificiables, des personnages secondaires, une note de bas de page dans l'histoire prévalente de l'empire." // "Tu as peur de mourir, Kyra ?" La glace au fond des pupilles de la nordique frémit, scintilla, semblant sur le point de se rompre. "Non, mais j'ai peur que toi tu meures." La sniper s'écarta brutalement de Valentine et de la rambarde, qui vacilla sans céder. S'éloignant du rebord, elle alla s'asseoir contre le crépis jaune délavé du mur ; la girl kicks ass la rejoignit avec le temps de latence nécessaire, et s'assit à son tour. Valentine pensait : "Je ne veux pas te perdre sur de telles pensées : des pensées tristes, défaitistes." Valentine dit : "Parle-moi de ta mère." Kyra leva vers elle des yeux effrayés — l'engagement militaire n'était pas et ne serait jamais assez gros pour combler le creux de son amie —, puis l'effroi passa, une ombre, et elle sourit. L'écho de ses souvenirs d'enfance remplaça bientôt l'absence

éclatante des étoiles.

Eleuthère attendait dans l'ombre du monde. Les lieux silencieux bruissaient de secrets pour l'observateur. À observer ses camarades depuis des années, il savait que chacun d'entre eux dissimulait quelque secret inavouable ; il en avait percé quelques uns à jour, sans les ébruiter, sans s'en vanter, comme pour se les approprier — que des secrets des autres naquisse le sien. Malgré ses observations, certains de ses condisciples demeuraient opaques ; ce voile persistant l'effrayait, le retranchait davantage dans l'ombre. Quand l'horloge du hall avait donné le signal du coucher, à l'heure la plus noire de la nuit, les derniers veilleurs du groupe, sous le regard paternel de Pallas, s'étaient dispersés, qui avec un ami, qui avec son futur partenaire de chasse ; Eleuthère n'avait pas d'ami, ne recherchait aucune compagnie, tout au plus suivait-il parfois la traînée de lumière du meneur et de ses seconds (Hæmon, Damon et Oreste) ; c'était tout bien considéré de l'aviatrice qu'il se sentait le plus proche, mais il n'envisageait pas sa relation avec Nausicaä comme une relation d'amitié — un psychologue militaire de l'académie lui avait dit que la trahison de son père expliquait ses difficultés à tisser des liens sociaux (le pilote n'avait pas compris ce rapprochement, mais cela l'avait amené à envisager différemment l'acte de son père). Aussi, par une habitude immuable, il avait trouvé refuge auprès de ses amis les plus fidèles et les plus silencieux, animaux de métal désincarnés, transformant la cabine du perroquet bêta en dortoir de fortune. Eleuthère avait le sommeil léger, aussi, peu de temps après que Saturne soit ressorti de son expédition à la cave, les sens de l'observateur l'avertirent de la sortie de l'un de ses camarades, qui se faufilait par la porte arrière du lavoir : il le

reconnut aussitôt, c'était l'un des opaques, l'un de ceux dont il se méfiait et qu'il préférait craindre. Prenant soin de ne pas être suivi, la silhouette avait longé l'arrière du manoir, puis contourné la remise par le sud, disparaissant du champ de vision du pilote. Eleuthère sortit de sa cachette et, prudemment, contourna les dépendances par le nord : il arriva à temps pour distinguer une ombre se mêler à celles des arbres de la péninsule. Ignorant les lueurs qui palpaient derrière les fenêtres brisées des habitations des domestiques, où Zacharie et sa protégée s'étaient retranchés pour une dernière nuit en amoureux, il franchit à son tour la barrière de la forêt, curieux, entre autres prétextes, d'apprendre un nouveau secret. Eleuthère était passé maître dans l'art de passer inaperçu — c'était à peine si les autres lui prêtaient attention —, aussi il se fondait sans mal dans les ombres projetées des arbres, laissant suffisamment d'avance à son prédécesseur pour ne pas risquer d'être repéré ; il lui semblait de toutes façons que ce dernier progressait en toute insouciance, ne prenant ni le temps d'effacer ses traces, ni celui de surveiller ses arrières, probablement certain que son escapade était passée inaperçue des autres élèves. Ils s'enfoncèrent ainsi un bon quart d'heure durant, quand, alors qu'Eleuthère, ne tenant pas à s'éloigner davantage, s'était décidé à accélérer pour rattraper et confronter ce promeneur nocturne, celui-ci se volatilisa subitement, comme avalé net par la forêt. Un juron s'échappa des lèvres du pilote ; sa main se posa sur la crosse de son pistolet académique. La noirceur des sous-bois n'allait pas pour le rassurer — la forêt était plus touffue à cet endroit qu'il l'avait cru vue d'en haut. Il hésita à rebrousser chemin ; d'un regard en arrière germa le doute : dans quelle direction se trouvait le manoir ? Sa masse compacte semblait se dessiner un instant au-delà du rideau de la végétation, avant de s'évanouir telle un mirage soufflé par les vents du désert. Il ne manquait plus qu'il se perde — quel piètre chasseur faisait-il.

Eleuthère marqua une pause, à une croisée de chemins. Il sortit son arme avec une lenteur détestable, paralysé par le souffle froid de la terre. Il se sentait observé — un sentiment rare — de toutes parts. Eleuthère n'était pas du genre à dire "Il y a quelqu'un ?", aussi il attendit, que le silence fasse son œuvre et lui désigne son observateur. Des yeux — jaunes — étincelèrent alors, droit devant lui, à une dizaine de mètres. Puis, deux autres, à sa droite ; il pivota, découvrant une troisième, une quatrième, une cinquième et enfin une sixième paire de pupilles dorées qui l'encerclaient, le jugeaient, l'observaient. Eleuthère réfrénâ un sourire : les loups de Silas. Que voulaient-ils ? Pallas avait dit qu'ils n'étaient pas dangereux, juste curieux ; peut-être lui suffisait-il d'attendre et ils finiraient par ignorer sa présence. Mais les loups, si c'étaient bien d'eux qu'il s'agissait, ne bougeaient pas, se plaisant à l'observer d'un regard inquisiteur. Il repensa au psychologue de l'académie, il repensa à la trahison de son père, à sa condamnation par un grand jury de rapaces dont il avait imaginé les regards aussi jaunis et corrompus que ceux qui lui faisaient face à présent. Ses pensées furent tranchées nettes par l'apparition soudaine d'une silhouette qui se dressa devant lui, émergeant de nulle part, comme sortie des entrailles mêmes de la terre, et, fidèle à ce qu'il avait été pendant sa brève existence, Eleuthère s'effondra sur l'humus froid sans un cri, sans un mot — la gorge tranchée, comme l'avaient été avant lui celles de sa mère infidèle et de son amant impérial.

Ils s'étaient encore disputés. Cela n'arrêtait pas ces derniers temps — comme si la fin des classes signifiait aussi la fin de leur romance. Soit le ton montait autour d'une poussée de jalousie (Zacharie passait trop de temps avec Callisto, cette "suiueuse sans

caractère et sans piment" ; Alexia passait trop de temps avec Nicétas, ce "gothique à la manque", ou avec Orphée, "qui croyait-il impressionner avec sa teinture rouge ?" — alors que c'était justement dans ces actes imprévisibles et inclassables que résidait le charme du berseker) ; soit la politique traçait une frontière infranchissable entre eux. Zacharie s'était démarqué du milieu bourgeois l'ayant mis au monde, admettant que la guerre et le chaos étaient de la responsabilité des hautes classes, avides de pouvoir et de suprématie ; mais son amante avait rapidement compris que l'acceptation de l'hégémonie militaire demeurait bien ancrée en lui. Sans être dupe pour autant, Zacharie manifestait une confiance trop appuyée à l'égard de l'empire, voyant dans sa toute-puissance une solution transitoire raisonnée et acceptable ; cette confiance un peu naïve avait eu son charme, les premiers temps, puis quand son héros avait ouvertement critiqué les mouvements révolutionnaires et indépendantistes s'opposant à la dualité empire / république — les qualifiant de "destructeurs", "futiles", "obscurantistes" —, ses mots l'avaient blessée plus profondément qu'elle ne l'avait laissé paraître. Elle avait d'abord pris sur elle, prenant le temps de lui expliquer les raisons de la stratégie d'attente des gothiques, leur volonté de ne pas sacrifier des vies en vain, leur détermination à reconstruire progressivement un système de valeurs basé sur l'humain (Zacharie s'étonnait qu'un type "aussi intelligent" que Nicétas appartienne à ce mouvement, il aurait dû en déduire que ce mouvement était plus intelligent qu'il ne le pensait) ; elle s'était également efforcée de lui faire comprendre l'importance des protestations autonomistes : non cela ne "détricotait" pas l'empire, cela redonnait une identité à des peuples que la guerre avait privé de repères — l'empire avait apporté la sécurité, en retour il lui manquait une âme. Mais, rien, rien, rien, il n'avait rien voulu entendre. Zacharie avait balayé ses arguments comme des mouches sur des morceaux

de viande séchée. Putain. La révolution était toute sa vie et son amant ne voulait pas faire l'effort de comprendre cela, assimilant ses ardeurs militantes à une tocade d'adolescente. Ce n'était pas une tocade. Alexia savait — au travers de documents secrets dérobés passant de main en main à l'académie — que la totalité de la chaîne hiérarchique commandant l'empire était corrompue, qu'il était vitale de la rompre pour libérer les peuples, qu'il fallait redonner le pouvoir aux peuples. "Si l'empire est corrompu, que fais-tu à l'académie ?" // "Pour le contaminer de l'intérieur !" // "[Ton paternaliste et condescendant] Alors, je devrais te dénoncer petite espionne ?". Putain, même le fait que, grâce à des contacts de son père, Zacharie ait pu obtenir que sa petite amie soit secrètement affectée à la même unité que lui ne lui ouvrait pas les yeux sur l'état de corruption extrême de l'empire ; non, il qualifiait cela "d'arrangement", alors que c'était ces mêmes "arrangements" qu'il reprochait aux légataires du champ de ruines dont ils avaient tous hérité. Alors, Alexia avait fait ce qu'elle avait à faire : elle avait demandé à Hæmon (ce connard prétentieux), via Oreste (un mec bien derrière son masque de dealer d'internat), de modifier son affectation ; il avait accepté sans hésiter, rongé par l'humiliation d'avoir été largué par Écho et dévoré par l'envie de jouer un sale tour au si charismatique héros de leur promotion. Zacharie ne savait rien de cela, il jouait la comédie de la "dernière nuit" devant les autres, ignorant qu'il en était le dupe. Alexia n'en retirait aucune satisfaction mesquine, elle avait même fini par se convaincre que ce n'était pas le souffle froid de la vengeance qui l'avait poussée à trahir son héros, mais un amour trop brûlant. Malgré leurs différends récurrents, leurs disputes futiles, Alexia ne voulait pas rompre, elle ne concevait pas de vivre sans Zacharie, idéalisant leur avenir dans l'image désuète du couple heureux vieillissant dans la quiétude et l'écho des rires de leurs petits-enfants ; la rebelle savait que cette image se consumerait au

contact du monde dans lequel le vieux continent se devait de vivre à présent. Mais, dans un autre monde, cette image survivrait, dans un monde en paix où les causes de leurs disputes n'existaient pas ; elle préférait vivre avec cette image plutôt que de vivre avec Zacharie dans le monde réel — car vivre avec lui signifiait le voir mourir, et cela elle pensait être incapable de le supporter ; elle ne voulait pas de cette image du cadavre décharné et désincarné de son amant.

Hermione avait mal et elle saignait, serrant dans son poing le talisman, la seule chose qui soit revenue du continent noir qui avait englouti son père, à une époque révolue où l'empire avait jugé stratégique d'y étendre le champ de batailles, avant de se faire rappeler à l'ordre par les nouvelles puissances mondiales — une note manuscrite accompagnait le fétiche, qu'elle aimait croire de la main de son père, une formule magique résumant son pouvoir : "Il te protégera des fantômes." Des sornettes, raillait Oreste, à raison probablement, mais la sorcière s'y raccrochait de toutes ses forces quand son moral était au plus bas — souvent — maintenant. Comme à chaque fois, la question revenait comme un fantôme : Pourquoi acceptes-tu cela ? Pourquoi te laisses-tu dominer par lui ? Pourquoi te soumetts-tu à cette violence ? Les premières fois, elle avait agi par dépit — elle se trouvait laide, et davantage quand elle remarquait les regards concupiscents des mâles vers les rondeurs de Valentine, d'Écho ou d'Alexia (ou de Roxane — mais Roxane ne la snobait pas, et la princesse avait compris et maîtrisé ce pouvoir d'attraction, là où les autres affichaient leur charme avec une inconscience détestable, comme cet après-midi au lac) ; certaines nuits, elle rêvait de plonger ses ongles dans les yeux insolents de Zacharie, Athanase, Hæmon, de tous ceux qui cataloguaient leurs

semblables suivant des critères puérils et arriérés — d'autres, elle rêvait de dépecer ces poupées de chair en étalant à même le sol leurs organes putrides où ne résidait aucune beauté, mais uniquement de la prétention, de l'égoïsme et du néant — elle rêvait de les voir revenir de la guerre défigurées, elle rêvait de sang rouge et noir maculant leurs minois hautains. Pourtant, petite, elle n'était pas violente, haineuse, jalouse ; encore aujourd'hui elle considérait ses sentiments comme étrangers, externes : c'était eux tous qui avait mis la jalousie, la haine et la violence en elle ; elle n'avait fait qu'apprendre à coexister avec ces pulsions nouvelles. Quand son amant la pilonnait, s'acharnait sur elle, oui elle souffrait, mais elle ressentait chaque impact, chaque morsure, chaque déchirement comme un coup sanglant qu'elle portait aux autres femmes. Le sang ne coulait pas sur son corps ; il coulait le long des leurs. "Tas mis le temps, t'étais où ?" Les rémanences de l'accouplement refluent, Hermione referma la porte sans un bruit. À l'intérieur de la chambre : une armoire miteuse, deux commodes noyées sous des amoncellements de papiers jaunis dégoulinant sur le plancher, des portraits de nobles défunts accrochés de travers ou posés bon an mal an sur le sol ; au fond, la large fenêtre de la chambre d'honneur du manoir donnait sur un jardin mort, des terres mortes, une région morte — la péninsule rutilante du scorpion n'était plus que l'un des nombreux déserts de l'empire (Pallas affirmait qu'elle renâtrait un jour tel le phénix d'antiques armoiries, mais la sorcière en doutait : plus rien ne pousse sur une terre morte si n'était des fantômes). "Alors, t'étais où ?" cracha son cousin, vautré sur un matelas, les deux probablement aussi défoncés l'un que l'autre ; des tas de vieilles photographies étaient étalées autour de lui, comme autant de souillures sur le tissu — photographies de familles, de mariages, portraits de femmes apprêtées. Hermione se contenta d'un haussement d'épaules en guise de réponse. Oreste se leva en

chancelant, esquiva les bougies posées par terre, vint approcher du visage de sa cousine l'ovale grêlé du sien — ses yeux injectés fouillant les siens, ses lèvres gercés à dix centimètres des siennes. D'autres souvenirs allèrent et vinrent — une autre époque, un temps où les mots empire, république, guerre n'étaient que des sons immatériels hantant le discours des adultes. Oreste glissa une main inquisitrice entre les cuisse de sa cousine ; la sorcière se dégagea, recula. "Non." Oreste grimaca, mais n'insista pas — il n'insistait jamais. "Pas maintenant." Hermione s'éloigna vers la fenêtre pour observer le domaine ; il lui sembla un instant distinguer des ombres — un mouvement aux abords du pavillon de chasse —, puis l'impression s'estompa, la nuit dissimula ses crimes et ses mensonges. Quand la sorcière s'intéressa à nouveau à son cousin, celui-ci s'était réinstallé à son aise dans le creux du matelas, passant en revue diverses photographies en noir et blanc ; il finit par se décider pour l'une d'entre elles, celle d'une jeune femme brune, au visage carré et charnel, et qui nourrissait une vague ressemblance avec Valentine. Oreste posa le cliché devant lui, ramassa une seringue aux reflets bleutés. "Tu fais quoi ?" [Sourire malsain :] "On a le temps. [Il n'avait pas posé de questions sur les marques, les cicatrices, le sang. Il respectait.] Réveille-moi dans une heure." Hermione détourna le regard — sa poussière d'étoiles le tuerait un jour — vers l'extérieur : au-dessus des ombres du domaine, le ciel était noir, sans aucune étoile.

Damon n'osait pas re-traverser les jardins desséchés. Alors que la plupart de leurs camarades étaient restés dans le corps principal du manoir, le diplomate et Hæmon, son ami d'enfance, s'étaient retranchés dans le pavillon de chasse — là où ils avaient

joué aux cartes (au trou du cul de la république) dans l'après-midi avec le scorpion. Kyra, sa coéquipière du lendemain, ayant disparu sans laisser de traces, Damon avait nonchalamment suivi le narrateur, sans se poser de questions, sans un regard vers la forêt, sans une pensée pour la vision morbide que celle-ci lui avait délivrée plus tôt dans la journée ; à sa décharge, ses pensées étaient encore aux discussions politiques qui comme souvent le décourageait dans ses espoirs de faire évoluer les mentalités — comme à leur habitude, Zacharie et Alexia l'avaient passablement énervé, le premier avec sa naïveté va-t-en-guerre idéaliste (alors qu'il n'était qu'un fils de bourgeois empoté qui ne comprenait pas que le diktat militaire de l'empire devait céder le terrain à un gouvernement éclairé) et la seconde avec sa posture de petite rebelle du fond de la classe qui n'avait trouvé que cela pour camoufler sa lâcheté et sa peur d'aller sur le champ de bataille. Il ne pensait plus à tout cela à présent, sous l'éclairage livide de la pleine lune, alors qu'Hæmon devait dormir comme un ours sous sa couverture militaire élimé, une tête de cerf empaillé veillant sur son sommeil. La nuit, la forêt, le silence l'encerclaient. Les silhouettes noires et indomptables des perroquets lui parurent intrusives, dans cet endroit retiré du temps par une guerre trop longue ; seule une lueur perceptible, à travers la baie de l'observatoire, l'une des rares pièces encore vitrées du manoir, rappelait à Damon la présence d'autres humains — Pallas veillait tard, lui qui voulait racheter ce domaine, le réhabiliter après la guerre. Un vent chaud le fouetta au visage ; des ombres s'agitèrent dans les broussailles environnantes. Qui avait vécu ici ? Quels souvenirs heureux ou tragiques hantaient ces lieux ? Damon sentait le poids du regard de la lune ; des loups rôdaient-ils vraiment dans les environs ? Silas n'était pas du genre à s'inquiéter à tort — le diplomate avait perçu en lui une intelligence fine, rare (contrairement à son ami Nicétas, un autre de ces rebelles en

carton). Les loups. Nous n'étions plus au siècle passé, les loups étaient revenus par centaines sur le vieux continent ; ils cherchaient à récupérer leurs terres, leurs terrains de chasse ; les loups étaient des prédateurs, au même titre que les soldats de l'empire et de la république. Orion, le natif de la péninsule, leur avait raconté cet après-midi, entre deux manches, que le retour des loups avait fait naître d'étranges rumeurs dans la région, des rumeurs d'hommes-loups ; ah, il avait ponctué cette anecdote d'un éclat de rire caractéristique, mais il n'avait pu s'empêcher de le ressasser : il avait suffi d'un ou deux meurtres sanglants (un règlement de compte ou une attaque d'un animal enragé, peu importe) pour que cela turbine dans la tête des gens, "c'est fou comment une rumeur abracadabrante peut voir le jour, ça en dit long, à quel point les gens sont manipulables". Une rumeur... Combinée avec les observations de Silas, Damon devait avouer qu'il n'était pas rassuré ; une sensation, un écho de sa course dans la forêt, remonta — une certitude : nous sommes des étrangers aux yeux de cette forêt millénaire. Que faisait-il ainsi dehors, au milieu de terres dévastées ; pourquoi vouloir retourner en pleine nuit au salon récupérer son luth — un lauto familial — dont il avait joué quelques notes avant que la politique prenne le dessus. Il n'aimait pas dormir sans ; l'instrument lui faisait office de porte-bonheur : sans lui, il se sentait vulnérable. Des visions idiotes le tourmentaient : Hermione ramassant le luth et l'abîmant à escient, Saturne, cet étrange escogriffe que Pallas leur avait dégotté, au visage curieusement familier, un vétérinaire sans doute, le jetant dans la cheminée, Oreste écrasant un gros rat avec. Arrête. Laisse tomber. La journée avait été trop chargée en images hétéroclites que la fatigue se chargeait d'assembler en un puzzle irréel ; il se sentirait mieux demain, sous la lumière du jour. Damon céda : il retournerait s'allonger à proximité d'Hæmon, sur un long divan troué mais confortable, sous les trophées de chasse (qui

avaient mystérieusement échappé aux pillards) et les carabines poussiéreuses hors d'usage. Un bruit cristallin le sortit de sa torpeur — cela venait de l'intérieur du pavillon. "Hæmon ?" Pas de réponse. Image d'un verre qui se brise au sol. Sans comprendre réellement l'origine de sa crainte, Damon fit un pas, puis deux, et franchit le seuil de la salle de chasse. Un étroit vestibule, dont les murs donnaient l'impression de pencher, desservait le salon, les vestiaires et des toilettes au sol parsemé de morceaux de faïence ; un couloir conduisait aux anciennes écuries jouxtant le bâtiment. "Hæmon ?" Le diplomate osa un regard dans le salon où son "frère jumeau" dormait toujours à même le sol, lové sous une obscure couverture. Il hésita à entrer pour le réveiller, mais un carton renversé au milieu du couloir attira son attention ; il s'en approcha, s'agenouilla, en sortit des verres à pied, de la vaisselle d'apparat aux motifs argentés — son pouce caressa les engoulevants dont la danse cerclait les assiettes. Un bruit crissant de pas sur un éclat de faïence. Damon se releva, sortant par réflexe son pistolet militaire de sa poche intérieure et pivota — sans voir l'ombre gigantesque qui venait de franchir la porte de communication des écuries. Il avança prudemment vers l'embrasure des toilettes (il n'y avait plus de porte depuis longtemps), le canon de son arme pointé en avant ; sans pénétrer à l'intérieur, il balaya le sol à la recherche de traces de pas invisibles — la pâleur de la pleine lune s'incarnait à travers les barreaux du rectangle d'aération, recouvrant les débris d'un linceul translucide. Un coup violent dans le dos le frappa ; son arme fit un son creux en heurtant le sol. Damon ne put que baisser les yeux sur les lames qui, gant de fer ressortant de son ventre, tournèrent sur elle-même ; quand les lames se retirèrent, lassées de le soutenir, il tomba à genoux, expectorant un large tourbillon de sang. Il voulut se retourner, affronter le visage de son assaillant, de son meurtrier, il voulait comprendre — mais le diplomate ne contrôlait plus rien, tout

s'atténuait : la douleur, l'éclat de la lune, l'écho de son corps s'écrasant au milieu des débris de faïence. Les ombres des arbres, traversant les murs du pavillon de chasse, s'abattirent sur lui ; ses yeux flous virent le masque de loup de la forêt se poser sur sa gorge pour la broyer, la déchiqueter, s'en abreuver.

Si Guanyin veillait sur lui, c'était Tengri qui donnait au métis sa force, comme à sa mère avant lui, elle-même une métisse dont les ancêtres étaient venus du nord — longue malédiction familiale de colonisation et d'ostracisme (le vieux continent n'avait rien inventé). Sa mère lui disait que Tengri était à la fois le dieu du ciel et le dieu à l'intérieur des hommes. C'était Tengri qui décidait des guerres, des alliances et des trahisons ; c'était Tengri qui provoquait les orages, les crues et les raz-de-marée ; c'était Tengri qui du haut de sa demeure céleste régnait sur son empire d'humains. Mais c'était aussi Tengri qui insufflait aux hommes l'énergie de se battre, le courage de braver les éléments et la volonté de retenir le bras armé quand il s'agissait d'achever un ennemi vaincu honorablement. Tengri était aux hommes ce que l'empire était à ses sujets ; il commandait, organisait, décidait, inspirait. "Alors pourquoi, maman, Tengri m'a-t-il donné cette maladie ?" Cette question n'avait jamais trouvé de réponse satisfaisante. Ce n'était pas une maladie, mais une particularité physique — banale en temps de paix, exclusive en temps de guerre. Ce n'était pas un don de Tengri, mais une épreuve dont il fallait se montrer digne — une épreuve qui le laissait à quatre pattes, ahanant et sifflant comme une bouilloire asthmatique. Ces nuances avaient disparu avec la mort de sa mère et le rejet de son père, un officier sévère qui ne voulait pas s'embarrasser d'un poids mort — il ne l'avait jamais revu depuis son entrée à l'académie, peut-

être était-il mort. Cassien avait fait son deuil, faisant de Tengri un dieu imparfait et injuste, mais un dieu malgré tout — un tigre céleste tapi derrière les longs nuages blancs et les ombres de son thorax défaillant. Tengri lui donnait la force de se relever, car le métis n'ignorait pas que la punition du dieu céleste envers ceux qui lui désobéissait était la mort, sans espoir de rétribution dans le monde des esprits défunts. Dans l'obscurité de la remise, des ombres chinoises s'élevèrent sur les murs aveugles, comme exhumées des caisses éventrées, des amas de ferrailles rouillées et des amoncellements de tissus moisis : Cassien se dressant sur un cheval de bataille, cavalier svelte, chasseur redoutable devant lequel les hordes de loups fuyaient ; Cassien s'agenouillant devant Guanyin, mère-louve sainte dont les traits faisaient écho au doux visage de Thècle, et déposant à ses pieds le cadavre chaud d'un loup noir ; Cassien assis sur un trône d'ébène, les lances de ses hommes levées vers un ciel transpercé d'éclairs divins. Les jeux de Pallas et d'Hæmon, les promesses de Nicétas et de Zacharie, les moqueries et l'indifférence de ses camarades d'infortune ne représentaient rien sur l'échelle immuable du temps ; Cassien n'avait aucun compte à leur rendre, ni aux uns, ni aux autres. Il suivrait sa propre voie, celle que les ombres dessinaient sur le mur d'une remise abandonnée, dans une propriété désertée, dans un territoire oubliée.

Les bersekers les encerclaient — les chiens fous de la république. Saturne, Océanos et Hécate étaient les derniers ; tous les autres étaient morts dans l'explosion. Les bersekers avaient sacrifié l'un des leurs pour les attirer dans le bayou — à valeur égale de combattants, le sacrifice devenait la meilleure arme. En posant son premier pied sur cette terre boueuse, des relents de cendres,

de cadavres, de cauchemars lui étaient remontés, fantômes gazeux d'une nécropole guerrière ; Saturne, mal à l'aise, le jeunot du groupe, avait pris l'arrière-garde avec Hécate, envers laquelle il nourrissait déjà des sentiments contradictoires. Les lieux ne lui plaisaient pas, trop de gens étaient déjà morts ici ; la conviction qui l'avait conduit à s'engager sans retour arrière possible dans les troupes d'élite s'était effritée, sa propre vanité commençait à le dégoûter. Leur techno avait localisé le loup solitaire des bersekers dans un dispensaire ; ils devaient frapper avant que les renforts arrivent, le tuer sans interrogatoire, récupérer des documents secrets et se volatiliser dans la nuit. En lieu et place, la nuit se souleva de terre et des vagues de pierres cassées, de boues cendreuses et d'os brisés les engloutirent. Saturne n'avait rien vu venir, n'avait rien compris quand Océanos avait plongé vers lui et Hécate pour les repousser en arrière, les sauvant d'une mort certaine. Quand le nuage noir était retombé, il ne restait plus rien du loup solitaire, du dispensaire et de leurs coéquipiers. Sur le moment, il crut qu'ils étaient tombé dans un piège miné, il n'apprit la vérité que plus tard. En attendant, ils trouvèrent refuge dans un abri de fortune, sous la menace des bersekers qui venaient de débarquer, comme si l'explosion les avait tirés d'un long sommeil. Ils échangèrent des rafales de mitraille, grossièrement, plus pour se titiller que pour tuer ; les bersekers savaient que leurs proies n'avaient aucune chance de s'en sortir ; ils jouissaient à petits feux de la situation. Océanos, ce grand type peu loquace qui avait toujours un peu effrayé Saturne, ne lui laissa pas le choix du plan : retourner le sacrifice contre leurs ennemis. S'intronisant le plus vieux du groupe, le vétéran, il obligea les deux autres à accepter son sacrifice et, après s'être entouré d'une ceinture d'explosifs, il sortit en agitant un tissu jaunâtre. Quand l'explosion retentit, et malgré les frissons qui enserraient leurs os comme pour les broyer, Saturne et Hécate tentèrent une sortie —

une fuite, il n'y avait plus d'objectif stratégique qui tenait, juste sauver leurs peaux, et par là désobéir à la consigne première des troupes d'élite de ne jamais fuir. Ils ne réussirent pas à fuir. Leurs propres troupes les en empêchèrent. Les renforts arrivaient — rendant encore plus insensé le sacrifice d'Océanos. La troupe de bersekers furent vaincue, les cibles furent capturées ; Saturne et Hécate furent mis à pied pendant trois mois pour tentative de désertion ; ils en profitèrent pour se marier en secret. Lors de la cérémonie, Saturne traînait la jambe, une blessure consécutive à l'explosion qui avait anéanti son unité ; il pensait que cet handicap ne durerait pas, Hécate pensait qu'ils auraient des enfants ; rien de cela n'arriva. Sa femme mourut deux ans après dans une mission que le secret impérial exigeait qu'il n'en sache rien, pas même ce qu'il était advenu du corps d'Hécate ; quant à lui, une dizaine d'années plus tard, un officier ivre lui parla de la mission à la nécropole, sans savoir qu'il s'adressait à l'un des survivants, cet officier faisait partie des renforts, il lui avoua avec une pointe de remords que l'escouade d'élite envoyée sur les lieux était un leurre pour attirer des gros poissons, que l'empire se moquait des pertes humaines même dans ses propres troupes d'élite, que l'empire avait lui-même actionné la bombe qui avait tué ses camarades ; le mois suivant, Saturne s'était illustré dans un acte de bravoure tellement beau, que certains n'hésitèrent pas à qualifier de suicidaire, que l'empire le récompensa en lui accordant une mise en retraite anticipée. Le temps s'abattit sur lui ; l'usa. Hécate lui manquait, sa jambe le lançait en permanence, son mépris de l'empire avait tellement grandi qu'il emplissait à présent tout son être de ténèbres épaisses. Assis au centre de la cave, à même la terre sèche, avec pour seule lumière une lanterne à huile frémissante, silencieux au milieu des craquements du bois et des morts, créature d'ombre parmi les ombres, l'adulte pleurait.

"Dans un autre monde, tu aurais eu une belle vie Valentine, une vie endiablée et romanesque, tu aurais été semblable à ces héroïnes de romans d'aventure pour enfants que j'admirais. Mais, dans ce monde de ruines, nous sommes tous des pions sacrificiables, des personnages secondaires, une note de bas de page dans l'histoire prévalente de l'empire." Le murmure de la forêt réveilla la girl kicks ass ; des lambeaux de rêve s'accrochèrent un instant à la rambarde avant de, contaminés eux aussi par la rouille qui rongait ce monde, s'envoler vers la pleine lune et sa longue traîne noire. Valentine se redressa, s'adossant contre le mur ; une veste militaire glissa sur ses genoux, tomba à ses chevilles — la veste de Kyra. Elle ne revenait pas de s'être endormie au son de la voix de son amie — la fatigue du voyage. Les minutes passèrent, silencieuses, attendant que les pensées de Valentine se précisent ; la forêt était muette, pourtant la jeune femme percevait encore, intuitivement, cette menace indistincte, celle que le berseker avait résumée en un sibyllin "il y a quelque chose dehors" avant de s'éclipser pour commettre quelque méfait. Les sens de la guerrière avaient été aiguisés par des années d'entraînement ; elle savait qu'il se passait "quelque chose" dans la forêt — qu'il s'était passé quelque chose. Son dossier, la partie à laquelle l'élève avait accès, mentionnait des "facultés pré-cognitives" ; Valentine pressentait, anticipait certaines choses — un mouvement lors d'un combat, un frémissement statique dans l'air quand la tension collective montait, le déséquilibre précédant tout événement tragique. Ce n'était pas un don ; tout au plus le fruit du hasard. Malgré ce sentiment d'alerte, elle n'avait pas la force de se lever — héroïne aux jambes de paille — et tira la veste de Kyra vers elle pour s'en recouvrir ; où la sniper était-elle partie, redoutait-elle,

elle aussi, l'heure de la séparation ? Comme en réponse, la porte s'ouvrit — Kyra était de retour, à moins que ce ne soit le scorpion à la recherche de sa coéquipière. Une silhouette massive se découpa sur la lune — plutôt Orion donc. Le visage du nouvel arrivant pivota vers Valentine, la nuit étincela sur les dents (les crocs) blanches (trop blancs) de l'homme (du loup) ; la girl kicks ass tira sans préliminaires, sans réflexion. Le silence lui répondit — comme si ses balles étaient passées au travers de l'inconnu et de la nuit. Elle n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait que l'homme-loup se jeta sur elle, toutes griffes levées, et que la menace qu'elle avait pressentie jusqu'alors s'abattit sur elle, dans toute sa brutalité et sa fatalité ; et c'était les yeux tournés vers la lune que la meilleure d'entre eux, leur héroïne, agonisa — l'écho des souvenirs d'enfance de son amie comme autant d'étoiles dans le ciel.

Alexia arma son pistolet. En débardeur lapin et culotte assortie, la rebelle se colla contre le mur décrépi, en haut de l'escalier plongé dans l'obscurité. Zacharie, enflammé par l'incessant débat avec Pallas et sa suite, s'était montré à fleur de peau, le ton était vite monté, et elle s'était réfugiée, furieuse, dans une chambre à l'étage où elle s'était injectée un échantillon de poussière d'étoiles offert par Oreste, puis — elle avait pleuré. Passer la nuit, seuls, dans le logis des serviteurs, l'une des dépendances majeures du manoir, aurait dû être une façon, en une nuit, de vivre la vie qu'ils n'auraient jamais, de garder en mémoire l'image de cet autre monde où ils vivraient heureux ; mais Zacharie n'avait rien trouvé de mieux à faire que de la relancer sur sa haine des bourgeois, son besoin de vivre comme une petite femme du peuple : "C'est sûr, c'est en te comportant comme une domestique que tu vas corrompre l'empire de

l'intérieur !" Le fiel entre les mots pointait le refus d'Alexia de postuler à une école d'officiers ; son amant, aveuglé entre autres choses, ne comprenait pas qu'elle n'avait pas les qualités requises, surtout une — une tare qu'elle dissimulait même à lui ; elle ne pouvait pas être un officier. Les pleurs passés, l'esprit clarifié, elle s'était résolue à prendre sur elle, c'était stupide de se quitter sur un dispute, elle reconnaîtrait qu'il avait raison, qu'elle devait assumer ses opinions, qu'elle changerait, elle lui devait, ne serait-ce que pour se faire pardonner sa trahison à venir et qu'il se sépare sur une impression optimiste, avec cette image vieillotte que cela aurait pu continuer éternellement entre eux, et il ne fallait pas qu'il parte déçu, aigri, déprimé, démotivé, déconcentré, sous peine de défaillir sur le terrain, au contraire il aurait besoin du souvenir de cette nuit, d'une ligne de mire qui l'aiderait à rester en vie, Oreste aurait dit que tout cela c'était des foutaises, mais c'était tout ce qui leur restait, des foutaises. Alexia s'était débarrassée avec satisfaction de l'uniforme verdâtre et ragoûtant de l'empire pour enfiler une tenue légère, hésitant à descendre toute nue, mais cela aurait été trop facile, la réconciliation devait se mériter, même si, au final, le sexe ferait tout passer, l'aigreur, les remords, la nostalgie. Elle avait mécaniquement pris son arme — le conditionnement de l'académie où tous les élèves devaient dormir avec une arme dès l'âge de dix ans — ne s'en rendant compte qu'une fois arrivée en haut des marches et qu'elle avait entendue distinctement Zacharie l'appeler : "C'est toi Alexia ?" Sauf que cela ne pouvait pas être elle, il ne pouvait pas l'avoir entendu depuis le petit salon où des meubles fracturés se disputaient le romantisme avec des canapés éventrés. Puis, plus rien. À qui s'était-il adressé ? Quelle heure était-il ? Dans les ténèbres qui montaient vers elle, la nuit régnait sans se soucier de toute temporalité. Des dizaines de scénarios invraisemblables défilèrent dans sa tête, figurant des loups sanguinaires, des espions

de la république et des succubes lascives ; la poussière d'étoiles tourbillonnait dans l'air, entraînant les ombres de l'escalier en une sarabande infernale. Alexia descendit pas à pas l'escalier en L jusqu'à l'angle intermédiaire, ignorant les griffures du bois éraillé sur ses pieds nus ; elle balaya du regard et de son arme la porte d'entrée face à elle, au bout du vestibule, et la porte menant au salon, à sa droite : les deux étaient entrouvertes, une nuée de lucioles fluorescentes allaient de l'une à l'autre avant de s'évanouir en un clignement d'œil. "L'initiative est réservée aux inconscients qui veulent mourir. Face à une menace inconnue, restez en position et attendait." Ils vivaient tous avec des instructeurs fantômes logeant à l'intérieur de leurs crânes. La rebelle ne voulait pas mourir ; elle prit position, s'agenouillant dans l'ombre. Deux traînées (de sang) de lumière se croisaient en bas des marches, celle terne de la lune et celle orangée de la lampe tempête qu'ils avaient accrochée dans le salon. Les sens décuplés par la drogue d'Oreste, la rebelle attendait, visant alternativement les deux embrasures. Avait-elle imaginé la voix de Zacharie ? Elle attendit au moins dix (putains) de minutes (dix minutes pendant lesquelles son amant avait eu le temps de se vider de son sang). "La priorité n'est jamais de sauver des coéquipiers pris au piège ou blessés, la priorité est de vous sauver vous. Ne soyez pas des héros, soyez des survivants." Oui, oui, oui, oui. Les instructeurs fantômes ne se taisaient jamais, même quand une ombre franchit la porte du salon, une ombre indistincte, une silhouette moins massive que celle de Zacharie, la silhouette d'un ennemi — Alexia tira sans réfléchir, un éclat de bois vola à quelques centimètres du crâne de l'ombre qui pivota vers elle — mal éclairée, on aurait dit une gueule de loup, qui tranchait avec l'allure entièrement humanoïde du corps. Paralysée une, deux, trois secondes par ce faciès incongru, l'élève conditionnée de l'empire en mit deux autres à tirer à nouveau, vidant son chargeur dans le

couloir, à présent vide, l'ombre s'était enfuie par l'entrée, la porte grande ouverte vers la forêt dont la pleine lune enlumina la moindre parure. Elle rechargea, chassant les étoiles qui s'accumulaient dans son champ de vision. Avait-elle imaginé tout cela ? Le cadeau de l'addict ne lui avait jamais donné des hallucinations, jamais, à moins qu'il n'ait préparé un mélange spécial pour cette dernière nuit — non, Alexia n'y croyait pas. Les propos de Silas sur les loups avaient transformé les ombres du visage de l'inconnu en un masque animal, et il lui avait semblé reconnaître la tenue de l'académie — tout cela n'était-il qu'une mauvaise blague ? Et des cheveux dorés, aussi dorés que... Les ténèbres étaient trompeuses. Alexia reprit sereinement son souffle, tout allait bien, quelqu'un avait forcément entendu les coups de feu (sauf s'ils étaient déjà tous morts) et, ignorant les protestations de ses instructeurs, elle descendit — si Zacharie avait besoin d'elle, elle devait lui venir en aide, elle serait son héroïne. Le canon pointé sur l'entrée, le vent nocturne faisait danser les premières broussailles en vue, la rebelle franchit à reculons la porte du salon et, seulement à ce moment-là, osa un regard vers l'intérieur. Non, non. Une image s'imprima sur sa rétine, une vision qui ne la quitterait plus — quelqu'un avait forcément entendu le coups de feu —, un trou noir qui absorba le logis, le domaine, les ombres, la forêt et la nuit. Elle vacilla. Elle ferma les yeux ; l'image persista — son amant gisant dans une mare de sang. Tout en fléchissant, elle continuait d'avancer à reculons, bientôt ses pieds nus se noyèrent dans le sang versé. La chaleur du sang la força à ouvrir les yeux, la força à se retourner une seconde fois ; elle baissa son arme. Le cadavre du héros reposait parmi les débris du passé, la gorge tranchée et le visage lacéré, comme pour le défigurer, même dans la mort. Les instructeurs fantômes se turent, ayant trop souvent dit que Zacharie ferait un très bon commandant d'unité, oubliant de mentionner que c'était souvent les commandants

d'unité qui mouraient les premiers. "Je ne voulais pas", dit Alexia, ce qui englobait aussi bien l'empire et la guerre éternelle que leur dispute et leur séparation. Elle tomba à genoux au-dessus de son amant, soulevant délicatement sa tête, comme si elle risquait de lui faire mal, chercha une dernière lueur, un reflet dans les pupilles du héros mort — rien. Le froid dévorait la peau de ses jambes nues, mais elle tenait bon. Brusquement, sentant instinctivement une présence derrière elle, elle se retourna, levant les yeux vers la créature qui se tenait au-dessus d'elle — des lames tranchantes dans ses paumes ouvertes (des griffes) ; il lui semblait que dehors il neigeait. Alexia bondit en arrière, renversant la lampe tempête, et atterrit sur le canapé ; la lampe se brisa et s'éteignit, le canapé se renversa en arrière. La jeune femme heurta le sol brutalement mais, ignorant la douleur et toujours cramponnée à son arme impériale, elle tira droit devant elle, vidant un nouveau chargeur sans se soucier de viser ; la créature, gigantesque maintenant qu'elle la dominait de toute sa hauteur, sembla encaisser au moins une balle à l'épaule car elle eut un mouvement de recul. Rampant en arrière, la rebelle s'empara d'un morceau de bois pour se protéger ; la créature — ombre noire avec une tête de loup — semblait hésiter, la jauger ; des cris au-dehors détournèrent son attention vers le cadre d'une fenêtre fantôme où un rai de lumière jaune balayait la neige étoilée — une neige qui pénétra en tourbillonnant dans la pièce et emporta la scène, la créature et sa proie vers des ténèbres bleutées.

Séléne leva le pouce, l'index et enfin la majeur ; trois secousses ébranlèrent les fondations du manoir, réveillèrent ses fantômes. Puis, elle traça autant de lignes cendreuse sur le tapis élimé du billard, traînées de sang noir séché. Thècle ne s'était pas endormie ;

pour autant le monde n'avait cessé de couler autour d'elle, des ombres entrant et sortant de la pièce sans qu'elle ne les remarque ; Thècle, pour quelques heures, n'existait que dans le monde de sa seule amie — un monde sans soleil, sans chronologie, sans narration. La sainte n'avait aucun contrôle sur les allées et venues de Séléne, qui en retour ne semblait rien attendre d'elle — se jouait-elle de leur amitié, voulait-elle la prendre à témoin de l'effondrement du temps, ou l'avertir, la protéger, l'emmener par-delà les frontières matérielles ? Elle n'en avait pas la moindre idée ; elle devinait cependant que sa présence récurrente signifiait pour elles deux la fin d'une époque ; elle imaginait aussi que l'état de dévastation et de désolation du manoir, du domaine et de la péninsule étaient plus propices à attirer Séléne que la géométrie abrupte de l'académie — où elle ne s'était jamais montrée, comme si elle craignait l'endroit l'ayant privée de son enveloppe charnelle ; à l'inverse elle apparaissait sans crainte lorsque Thècle sortait de l'enceinte de l'académie — quand la sainte fuyait les prêches familiaux pour se perdre dans les faubourgs miséreux massés aux pieds des murailles de la Nouvelle Ève, ou quand la jeune combattante désespérait dans le froid, la nuit, le doute et que la forêt où elle avait été parachutée se refermait sur elle. Séléne était présente quand les masques de l'empire tombaient, quand la façade positivisme de son discours s'estompait. L'empire avait éradiqué les mythes, les croyances, les religions officielles ; seuls demeuraient, divinités d'un temps révolu, des fantômes. Séléne fit rouler la boule noire entre les traînées noires, puis satisfaite elle jongla quelque temps avec — derrière elle, affalé sur un large divan encaissé, Athanase dormait d'un sommeil mortel et bruyant. Soudain, Séléne s'immobilisa ; la boule de l'infini retomba par terre. Un sourire, carnassier, déchira les traits de la fillette ; des lames d'ombre onduleuses jaillirent de ses mains qu'elle retourna vers elle comme pour les admirer ; sa queue de cheval se

détacha laissant sa longue chevelure d'ébène la draper comme une cape ; ses yeux jaunes brillèrent et fixèrent la sainte. Puis, son masque de loup se dissipa et elle redevint au yeux de Thècle la petite fille innocente qu'elle avait tuée froidement un matin d'automne sept auparavant. Des coups de feu déchirèrent le voile silencieux de la nuit — des vrais coups de feu. Sélééné sourit, comme une fillette qui sait que le spectacle vient de commencer, et elle éclata d'un rire franc alors que Thècle sentait les premiers corps de ses camarades tomber tout autour d'elle. Le rire de Sélééné résonna longtemps dans le manoir.